




MAURICE MAGRE

LE TRÉSOR
DES
ALBIGEOIS

ROMAN DU XVI^e SIÈCLE
A TOULOUSE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
FASQUELLE ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11



TABLE

Invocation !	3
L'Appel de la voix	5
Tornebut	7
Le pendu d'Avignonnet	9
Alphonse Urraque, le dominicain	11
Les deux frères	13
Les fourches patibulaires	17
La recherche du Graal	19
Les signes sur la terre	23
Le village de Valentine	25
Guillaume Aicart et les cigognes	29
Le chevalier de Poucharramet	33
Les quatre clercs nocturnes	37
Lucida de Domazan	39
L'évocation des morts	41
Le château de Bramevaque	45
La nuit des loups	47
Le menuisier de Saint-Béat	53
L'église maudite	55
Domitien de Barousse	57
La messe de Saint-Secaire	61
La parole des arbres morts	67
Le miracle du figuier	69
Prière devant la Daurade	73
La vierge de miséricorde	75
L'épouse et la maison	79
L'enlèvement de Marie Cose	81
En cheminant vers Pamiers	91
Le village de Camors	93
La chaise à porteurs jaune	97
Les masques de Saint-Etienne	103
La peste à Toulouse	107
Le lac de Saint-Sernin	111
La coupe d'émeraude	117
Isaac Andréa	121
Le tilleul de l'Ardenne	123
La forêt des Crabioules	125
L'excommunication dans la montagne	131
La rose des quatre cavaliers	137



*Chevalier à la Rose,
Gardien de la Gnose,
Je t'offre ces quelques lignes,
De toi puissions-nous toujours être dignes !*

INVOCATION

Par les quatre merveilles de Toulouse (1), par la beauté de ses clochers et la jeunesse de ses jardins;

par les Comtes Raymond Bertrand, Pons et Taille-fer qui dorment dans les trois tombeaux de pierre de Saint-Sernin, mais se réveillent, dit-on, chaque nuit et marchent en devisant autour de la Basilique;

par la sagesse des huit Capitouls, par le souvenir des chevaliers Hospitaliers pleins de courage, par la présence des Saints hommes, ceux qu'on révère dans les églises et ceux qu'on a nommés hérétiques et furent brûlés en place Saint-Georges;

par la Garonne bleuâtre fille de la montagne d'Aran, par son chant et par ses galets;

par Clémence Isaure, la virginale et la protectrice, par Pierre Goudoulin aux beaux chants, par l'hôtel d'Assésat aux belles sculptures;

par la mélancolie des cloîtres, la courbe des ponts, la porte des léproseries;

par la pureté, par la résignation, par la solitude, moi, Michel de Bramevaque, je déclare n'écrire que des choses véridiques dans la délectation du verbe et l'amour des belles pensées. Ayant accompli des actions qui parurent insensées aux hommes, je me contente maintenant de regarder le soleil se coucher en élevant mon âme vers le monde inconnaissable.

J'habite une maison avec un cloître et un jardin qui sont les vestiges d'une ancienne abbaye. Elle appartient à Isaac Andréa, homme d'une grande sagesse, qui m'a accueilli quand j'étais errant. Ainsi, j' ai réalisé en même temps le vœu de ne rien posséder et celui de connaître le plaisir constant de l'amitié qui donne plus de joie intérieure que la lumière des étoiles sur la Garonne.

Parmi les buis et les lierres et sous de très vieux cyprès, il y a des pierres tombales de morts inconnus. Isaac Andréa m'a dit que ces morts remontaient à une époque antérieure à l'abbaye, antérieure au christianisme. Les moines ne vinrent là que parce que c' était un lieu de prédilection pour la méditation et la prière. Et ce sont, je le crois, ces morts antiques, qui m'ont conseillé, avec la manière très subtile dont sont donnés de tels conseils, de mettre par écrit les choses qui me sont advenues.

Je n'écris pas pour susciter l'admiration. Je préfère ne pas être admiré. Je n'écris pas pour être utile à mon prochain. Mon expérience m'enseigne que toute oeuvre accomplie pour l'homme est aussitôt dénaturée. Puis les séparations sont de pierre. L'amour de l'ignorance est profond et chacun s'y complait, comme la bête porcine dans l'ordure.

J'écris par reconnaissance pour la grâce qui m'a pénétré. Je trace des caractères sur le parchemin, pour perpétuer une louange qui est dans mon cœur.

Ayant vécu dans les ténèbres, la lumière est venue à moi. J'ai eu l'expérience de ce qui est véritable comme on touche la lame d'une épée. J'ai senti la glace d'un métal inaltérable qui me traversait la poitrine. Et c'est pourquoi j'évoque les épisodes de ma vie avant qu'ils ne s'effacent comme les tours d'une ville dans le brouillard.



Clémence Isaure

Que les puissances invisibles conduisent ma main tremblante ! J'appelle à mon aide l'esprit des anciens Druides et cette antique Minerve à laquelle les Tectosages élevèrent un temple à sept colonnes sur la colline ensoleillée qui domine la Garonne ! J'appelle l'abbé Saturnin qui fut traîné par le Taureau et cette Marie la dorée que l'on nomme aussi la Daurade ! J'appelle les saints Albigeois (2) qui reçurent la sagesse d'Orient et les Troubadours inspirés qui furent initiés par les oiseaux des Pyrénées ! J'appelle les Purs et les Parfaits, ceux dont on ne sait pas le nom parce qu'ils sont restés volontairement obscurs, ceux qui sont morts silencieusement comme chacun devrait mourir, face à face avec leur étoile invisible !

Qu'ils donnent à mes paroles la rapidité des flèches bien lancées, la saveur des fruits bien mûris, la chaleur des braises bien allumées, la musique des arbres bien chantants ! Qu'ils sèment des paillettes d'or dans l'eau de ce récit ! Qu'ils répandent, comme une poussière de soleil couchant, un peu de cette beauté ailée, céleste, ineffable, que l'on entrevoit parfois dans les rêves.

(1) A la fin du XVI^e siècle, les quatre merveilles de Toulouse étaient pour les habitants du Languedoc, l'église Saint-Sernin, la belle Paule de Viguiier, le moulin de Bazacle et le violoniste Mathali.

(2) Il est souvent question des Albigeois au cours de ce livre. Je me suis abstenu de développements sur l'Albigéisme, donnés dans d'autres ouvrages. Je me contenterai de rappeler en deux mots ce que chacun sait. Les Albigeois furent des hérétiques qui, au XIII^e siècle professèrent dans le Languedoc une sagesse d'origine orientale, ayant d'étroits rapports avec le Bouddhisme. Les derniers Albigeois furent exterminés au château de Montsegur, dans l'Ariège, où ils s'étaient réfugiés. La secte devint alors très secrète. Il y en avait encore des traces au XVI^e siècle puisque la Papauté s'en inquiéta au point de faire une enquête à son sujet.

L'APPEL DE LA VOIX

C'était plus impératif qu' une trompette de jugement dernier, qu' un ordre donné par Jésus-Christ en personne à quelqu'un qu' il aurait désigné avec son doigt de lumière.

Dans le silence nocturne, entre les colonnes de mon lit, j'entendis mon nom prononcé trois fois.

— Michel de Bramevaque, lève-toi !

Et une fois aurait suffi. Mais les dieux sont comme les vieillards et les enfants, ils aiment sans doute à se répéter.

La voix dit encore :

— Marche dans le pays Toulousain. Retrouve le Graal qui y est caché et les hommes seront sauvés.

Or, ceci arriva par une nuit de septembre, à Toulouse, non loin de la porte Arnaud Bernard, comme la lune était encore adolescente. Et il y avait un vent favorable qui orientait au sud la girouette de ma maison natale.

Je l' appelle ainsi, non parce que j' y parus à la lumière, sous forme d'enfant, par le mystère compliqué de la génération, mais parce que beaucoup de rêves aux blanches ailes y naquirent sur les vieilles poutres, me charmèrent par leur présence, puis s'envolèrent.

Cette maison n' avait qu' un étage, mais c'était une grande merveille de forme et de commodité. La beauté des demeures diminue avec les étages et c'est déjà un poids pesant sur le dos d'une maison, qu' un seul étage avec ses portes de chêne et ses meubles aux sombres panneaux.

Et je dis à mon épouse au cou de cygne et au visage d'incrédulité :

— Donne-moi mon grand bâton, celui qui a des clous de cuivre, est légèrement recourbé comme une crosse, et possède un certain pouvoir magique.

Elle rit à l'idée de ce pouvoir, car elle n'y croyait pas. Je me gardai de lui parler de la voix qui venait de résonner, elle aurait ri encore plus fort et c'est bien autre chose de rire d'un bâton magique ou de rire d'une voix divine.

— Je veux m'en aller très loin dans le pays Toulousain pour étudier les hommes et les créatures vivantes.

Et je baissai la voix pour ajouter:

— Je sens leur douleur en moi et je veux la partager en la connaissant mieux.

Elle rit encore et je crus qu' une porcelaine précieuse s' était brisée en tombant. J'avais souvent formulé des projets d' ordre chimérique et humanitaire que je n' avais pas mis à exécution.

— Donne-moi aussi cette cape en drap marron qui a un capuchon pour la pluie et me fait ressembler à un moine d'un ordre mystérieux qui ne relève pas du pape. Elle me sera utile quand j' irai au château de Bramevaque, dans les montagnes.

Il y eut autour de moi comme une pluie cristalline. Le château de Bramevaque tombait en ruines dans les Pyrénées et j'avais dit mille fois que je voulais aller y méditer et retrouver les pensées de mes aïeux.

Je regardai la Bible imprimée par Gutenberg que mon grand-père avait acquise, l'Atlas d'Ortelius qui faisait grand bruit dans le monde, les livres la-

tins et grecs et les manuscrits arabes que je tenais de mon maître Isaac Andréa et où il y avait des secrets relatifs au corps et à l'âme. Je regardai les parchemins attestant le Capitoulat de mon père, homme intègre et sage. Je n'avais pas en moi de regret et une bouffée d'allégresse me pénétra à la pensée de cette mission dont m' avait chargé une Puissance invisible par un ordre bref et, en vérité, un peu vague.

Au loin par-delà les remparts, la cloche des Minimes sonna douze fois. J'entendis les pas des soldats du guet. Ils marchaient avec précaution car les voleurs étaient nombreux et redoutables. La lanterne de la porte Arnaud Bernard jetait une clarté rougeâtre.

Comme la douleur des créatures était silencieuse et inanimée ! Et pourtant elle ne dormait pas. Elle n' avait jamais de repos. J' avais beau marcher vers elle, je ne percevais pas son souffle. Mais je savais qu' elle était présente, à jamais présente et vivante dans tous les lieux habités par les hommes.

TORNEBUT

Tornebut était menuisier de son état dans le faubourg Saint-Cyprien et il possédait un grand trésor dont il ignorait l'étendue. C'était sa foi en toutes choses. Et il croyait surtout en moi. Il faisait de petits travaux pour les gens de son quartier, mais il n'aimait pas beaucoup le travail. Il préférait écouter les hommes qui parlent et donner son approbation. Mais les paroles étaient pour lui d'autant plus belles qu'il en comprenait moins le sens.

On n'accomplit jamais une grande action, si on ne l'a pas d'abord créée par l'esprit en la racontant à quelqu'un qui croit. Car il faut un point d'appui pour toute réalisation et la foi est le plus solide.

J'allai donc trouver Tornebut.

Je le trouvai sur le seuil de sa porte, comme il s'apprêtait à aller chercher de l'eau. Le soleil se levait à peine. Un peu de rosée mouillait mes cheveux. On entendait les vagues de la Garonne raconter aux galets de la rive la beauté des forêts de sapins sur les pentes des Pyrénées. L'air était rempli d'une odeur de bois fraîchement scié.

Tornebut n'avait jamais entendu parler du Saint-Graal, mais il faillit tomber à genoux quand ce mot frappa ses oreilles. Et quand je lui annonçai que je partais au loin pour le chercher, il regarda tour à tour son seau vide, son établi où luisaient ses outils et moi-même appuyé sur mon bâton en forme de crosse et il dit :

— Chaque matin, j'allais chercher mon eau à la fontaine près des remparts. J'y trouvais toutes les commères du quartier car on ne sait pas pourquoi les femmes ont la spécialité de l'eau. L'eau est aux femmes. La pierre et le bois sont aux hommes. Elles se moquaient de moi à cause de mes épaules carrées et des poils qui couvrent ma poitrine. Mais ma solitude m'était légère. Qu'importe que le jour s'écoule dans les travaux matériels si le soir l'esprit s'élève avec la beauté des entretiens et monte très haut ! O mon maître, que deviendrai-je, si vous partez ?

Et comme je savais la force de consolation que la substance recèle dans ses fibres pour celui qui la manie de ses mains, je lui montrai le bois découpé par sa scie, les copeaux comme des chevelures éparses, les planches vivantes avec leurs années circulairement inscrites, car il n'existe pas de bois qui soit mort.

Mais il secoua la tête et il alla chercher sa veste de cuir qu'il revêtit ainsi qu'un bizarre bonnet à deux ailes assez semblable à un bonnet d'âne.

— Je pars avec vous, ô mon maître. Ne fut-il pas dit par ce maître qui cheminait en Galilée : Tu quitteras ton père et ta mère pour me suivre.

Je ne suis pas le Christ, ô Tornebut, mais le pêcheur.

— Et moi, je n'ai ni père, ni mère, je n'ai personne à quitter.

Il ferma sa porte avec une grande clef et il plaça sur son dos une charge de bois scié.

— Une vieille femme qui habite cette maison basse, au coin de la ruelle, m'a demandé de lui scier ses bûches au format de sa cheminée. Je vais les déposer devant sa porte et j'aurai terminé mes travaux, car c'est un temps de chô-

mage.

Et il fit ainsi. Nous marchâmes un peu et il demanda :

— Ce jour est un vendredi et le treizième de septembre. Pensez-vous qu'il soit faste entre les autres jours de septembre et doive être choisi pour le départ ?

Je ne répondis pas et restai perplexe.

— Je fais quitte à la vieille femme, reprit Tornebut, des quelques six liards qu'elle me doit. Ce jour est donc faste pour elle dans la proportion de six liards. Mais dans quelle proportion le sera-t-il pour nous ?

— Hélas ! on ne peut juger de sa chance et du caractère faste des jours que le dernier jour de sa vie.

C'est alors qu'un groupe d'oiseaux passa en volant au-dessus de nos têtes. Une plume se détacha de l'un d'eux. Elle descendit en faisant des cercles, car les plumes sont dépourvues de poids et ne tombent pas aussi simplement que les pierres. Je la saisis et je la mis à mon bonnet en disant :

— C'est une plume blanche ! nous irons dans la direction de ces oiseaux.

LE PENDU D'AVIGNONNET

Quand nous arrivâmes à Avignonnet, toute la bourgade était en rumeur parce qu'un homme s'était suicidé.

— O mon Dieu ! pensai-je aussitôt, pourvu que ce ne soit pas celui que je cherche.

Sur le seuil de l'auberge où nous descendîmes le maître du lieu ricanait avec des hommes de mauvaise mine, sous une lanterne éteinte. Mais l'on distinguait son visage à la lueur des pièces intérieures brillant au-travers des carreaux. Il levait une paire de souliers, disant :

— Je me suis hâté de saisir ses chausses et vais les brûler au feu de la broche. Quand on brûle les souliers d'un suicidé, vous savez tous qu'il s'en échappe une fumée plus épaisse que toutes les autres fumées qui chasse les mauvais esprits.

Et tous les auditeurs assurèrent qu'ils connaissaient bien le pouvoir évident d'une pareille fumée. Le comique de l'assemblée se permit de dire que le rôti empestait d'une odeur de pied de suicidé et des esquisses de rire mirent des grimaces sur les faces, mais furent vite réprimées, car c'était là, chose de Dieu, dont il ne convenait pas de rire.

Et celui qui tenait un long bâton avec une chandelle de suif au bout, dit à son tour, avec un regard oblique :

— J'en ai reçu ordre de l'inquisiteur. Je n'allumerai pas les lanternes cette nuit. Il ne faut pas que l'âme en peine du mauvais ait une lumière pour se guider. Elle ira tâtonnant par les rues, cherchant sa route sans la trouver et qui sait pour combien d'années !

Et cet avaro de la lumière abaissa son bâton et souffla sa chandelle de suif dans la crainte qu'elle ne servit de repère à l'âme en peine.

— C'est de mauvais augure pour les enfants qui doivent naître, dit l'un. C'est que le Diable a l'œil sur nous, dit un autre. Le suicidé n'a pas mis au monde d'enfant pour porter le poids de sa faute, dit un troisième.

— Je distingue devant sa maison, des larves minces à tête chauve, dit un homme qui avait de gros yeux pareils à des mouches prêtes à s'envoler.

Cette maison était d'apparence modeste et rayonnait de simplicité par ce mystère qui veut que les édifices ressemblent à leurs habitants.

Alors je m'avançai et je dis :

— Quel est cet homme qui s'est suicidé ?

Et l'aubergiste avec une expression hideuse de dégoût répondit :

— C'était un spirituel !

A ce mot, un souffle de haine parcourut le groupe.

Il lisait des livres ! Il en faisait venir par des colporteurs ! Il a dit une fois qu'il comprenait les différents sens de la Bible ! Et une autre fois que les bêtes avaient une âme comme les hommes !

— Comment donc s'est-il suicidé ?

Tous alors parlèrent à la fois.

Il a commencé par jeûner certains jours de la semaine. Puis il a cessé de manger, et quand il n'a plus été qu'une ombre, un spectre vivant, il s'est pendu à une poutre de son plafond. On voyait son ombre de la rue. Il était si mince que le vent le balançait comme il balance une branche d'arbre. Si grande était sa joie perverse de mourir que quand on a coupé la corde il semblait sourire et mépriser ceux qui le décrochaient.

— Où donc est son corps maintenant ?

— L'Inquisiteur d'Avignonnet a donné l'ordre qu'on le suspendit aux fourches patibulaires comme les criminels. C'est le grand Ferré qui l'a traîné. Il n'eut pas de mal pour cela. Il tirait d'une seule main. Le corps rebondissait avec un bruit d'os.

J'allais poser d'autres questions mais je vis le cercle des visages tournés vers moi avec colère. Et comme un homme qui s'est perdu dans la montagne fait face à des loups irrités, je les tenais en respect avec mon regard pendant qu'ils me questionnaient.

— Dites, vous le connaissiez peut-être, ce spirituel ?

— Non, je ne le connaissais pas.

— Vous êtes pâle comme ceux qui ne boivent pas de vin et ne mangent pas de viande. Ne seriez-vous pas de la bande de ces spirituels ?

— Assurément je n'en suis pas !

— On dirait que vous lui ressemblez. N'êtes-vous pas de la famille de ce spirituel ?

— En vérité, je n'en suis pas.

Ils se dispersèrent à la fin. L'allumeur de lanternes se mit à chanter en s'éloignant. Je marchai dans les rues ténébreuses.

Alors je pleurai amèrement. Je venais d'avoir des nouvelles d'un de ces hommes que je cherchais. Il était mort, on l'avait suspendu aux fourches patibulaires et moi, comme le disciple sans courage, je l'avais renié trois fois.

ALPHONSE URRACQUE, LE DOMINICAIN

Alphonse Urraque, inquisiteur d'Avignonnet était un homme qui vivait dans le passé. Avec ardeur, avec amour, il recherchait Calvinistes et Luthériens pour les livrer au bras séculier. Mais avec quelle ardeur plus joyeuse, avec quel amour plus terrible, il essayait dans la terre humaine du Lauragais de retrouver les racines coupées, les racines encore vivaces et secrètes de la vieille hérésie Cathare ! Car il savait comme je le savais moi-même, que dans le triangle formé par Toulouse, Foix et Carcassonne, des Albigeois naissaient encore et comme s'ils avaient un signe sur le front, le signe invisible de Dieu, ils se reconnaissaient entre eux.

Alphonse Urraque, le Dominicain, par un mystérieux retour des choses passées, revivait sans cesse dans le château d'Avignonnet la mort d'autres Dominicains qui avaient péri de male-mort, trois siècles plus tôt, par le poignard des hérétiques. Il souffrait de ce crime ancien, comme si c'était lui qui avait senti le fer dans le cœur et non les Dominicains d'autrefois et il ne pouvait l'oublier. Il aurait voulu faire revivre les coupables morts pour les tourmenter, mais d'une telle nécromancie, il ne connaissait pas le secret et ne croyait pas qu'on put le trouver, car Dieu l'a recouvert de triples ténèbres à cause de la méchanceté des hommes.

Alors, dans Avignonnet qu'il domine, il avait tendu ses filets pour retrouver les enfants des meurtriers et essayer de découvrir dans leur vie quelque faute cachée susceptible de châtement. Il avait remonté les rivières des généalogies, il s'était enquis des destins, il avait dressé une carte des mariages et des apparitions d'enfants qui s'ensuivirent. Avait-il le soupçon que c'étaient les mêmes qui revivaient dans leurs descendants ?

Et moi, j'avais compris tout de suite, quand j'avais appris que le suicidé d'Avignonnet, cet homme de vie simple et solitaire, ce lecteur de livres et ce buveur d'eau, s'appelait Raymond d'Alfaro, comme Raymond d'Alfaro le violent, qui avait conduit de Montségur les meurtriers des Inquisiteurs et avait porté le premier coup. Qui sait s'il n'avait pas en lui l'obscur remords d'un crime commis autrefois et si, après trois siècles, le violent n'était pas devenu le solitaire. J'avais compris pourquoi Alphonse Urraque, ne pouvant lui faire subir aucun supplice terrestre, avait condamné sa dépouille à être suspendue aux fourches patibulaires avec les brigands de la route et les criminels.

Or c'était un homme ascétique, ascétique comme moi-même et comme le dernier des Alfaro, ce Dominicain, juge inquisiteur, si mystérieusement attaché à une époque révolue. Il dormait dans une cellule étroite, jeûnait et priait fréquemment et pour lui les choses du monde étaient d'un médiocre intérêt et lui semblaient à peine réelles. La vraie réalité datait de jadis, du temps où les saints hommes romains avaient engagé la lutte contre les maudits du Languedoc. Et seul, le château d'Avignonnet était un vrai château bâti de pierres admirables parce que derrière ses murs les Dominicains avaient médité sur le châtement des mauvais et assuré la victoire de Jésus. Mais bien qu'on les eût lavées à grande eau au cours des siècles, il voyait des taches de sang, des taches de sang invisibles pour tout le monde, du sang des onze moines tués et il

voulait effacer ces taches.

Et lorsque ayant demandé l'audience, je pénétrai dans le château, lorsque j'eus traversé trois salles silencieuses comme des tombes et passé sous trois Christ de bois noir, derrière un moine conducteur, lorsque je fus introduit devant le juge dans une salle où il y avait un quatrième Christ sculpté dans le même chêne sombre, je faillis pousser un grand cri, croyant que j'étais devenu halluciné.

Car la tête du juge Inquisiteur de la Foi était taillée dans un bloc d'os analogue à celui qui formait mon propre crâne. Le même sculpteur de la nature avait fait saillir les pommettes, émacié le menton et creusé les yeux. Je voyais un visage de parchemin glacé qui me ressemblait. J'étais comme un frère en présence de son frère, mais ce frère que j'avais devant les yeux avait dû être élevé par un père impitoyable dans un univers éloigné, une planète de pierre froide où tous les êtres étaient vertueux et où la pitié était inconnue.

LES DEUX FRERES

Alphonse Urrique le Dominicain écouta avec une extrême attention ce que je venais lui demander. Il me regarda longuement et au lieu de me répondre, il dit :

— Michel de Bramevaque, j'ai entendu parler de vous.

Il prit des parchemins sur sa table et les feuilleta de ses mains de marbre, puis il posa l'index sur l'un d'eux, il se pencha, lut des choses écrites et murmura :

— Vous n'êtes pas un fils de l'Eglise.

Tout à coup il se leva et je vis ses yeux tournés vers le sud, par la fenêtre grande ouverte sur l'automne, dans la direction des monts de l'Ariège, où s'élevait autrefois le château de Montségur.

— C'est par ce chemin qui serpente que Raymond d'Alfaro l'impie a conduit une troupe d'hommes vers le château d'Avignonnet.

— Vous parlez sans doute, dis-je doucement, de Raymond d'Alfaro le bailli, celui qui commandait à Avignonnet, il y a plus de trois siècles de cela ?

— Il y avait avec lui Pierre Roger de Mirepoix, pêcheur célèbre entre tous et dont l'histoire est bien connue. Montanagol, le catalan qui avait perdu un œil dans ses brigandages, borgne de visage, aveugle d'âme. Pascal Malpinasse de Laurac, homme de guerre, qui ne croyait à Dieu ni à Diable. On l'avait payé pour venir, à cause de sa grande force et de son amour de tuer. Porphyre de Lacabarède le troubadour, qui avait un instrument de musique et une épée sanglante à la même ceinture. Et le misérable Espalion qui se nommait lui-même un parfait et qui était le plus lâche de tous. Lorsque vint l'heure du châtiment, dans les prisons de Toulouse, il dénonça tant de complices qu'il aurait fallu emprisonner tous les habitants de l'Ariègeois et tous ceux du Lauragais.

— Je crois qu'on le fit, monsieur le juge. On ne trouvait plus de pierres de taille pour élever des prisons solides. Ce temps est bien mort, heureusement.

— Le temps de la justice. ne meurt jamais. Raymond d'Alfaro fit boire ses hommes avant de tuer les gardes par trahison. Les assassins manquent souvent de courage et ils ont besoin pour tuer d'être dans les ténèbres de l'ivresse.

— Monsieur le juge inquisiteur, ceci se passait il y a trois cents ans et davantage.

— Les grands crimes deviennent plus vivants à mesure que le temps passe. Onze moines dont deux de mon ordre furent de nuit dans ce château, tués debout devant les registres de l'Inquisition comme des guerriers à la guerre.

— Ces registres de l'Inquisition contenaient sur leurs parchemins tant de dénonciations trompeuses, ils accueillait si bien les haines comme des vérités prouvées, que par eux bien des innocents furent brûlés et que de bons chrétiens d'alors les considéraient comme les livres de l'injustice et de la mort.

— Quand le pillage commença, après qu'ils eurent enfoncé les portes, Guillaume Arnaldi, l'homme de Dieu s'élança à travers les salles et parut au milieu des assassins. Y en a-t-il un qui osera me frapper, dit-il ? Et tous reculèrent pleins d'effroi. Et peut-être s'en seraient-ils allés avec une grande honte dans leur âme. Ce fut Raymond d'Alfaro qui répandit le premier le sang, en frappant au cœur. Et ce fut l'histriion, Porphyre de Lacabarède, le troubadour de Mirepoix, qui avec sa torche mit le feu aux registres de l'Inquisition.

— Aux rapports des calomniateurs, aux listes des condamnés à mort.

— Ils traînèrent le corps des onze le long des escaliers de pierre et le sang jaillissait très haut.

— Monsieur le Juge Inquisiteur, en ce temps-là, la haine possédait les âmes. Du sang des supplices sont nés les meurtriers.

— Parmi les onze assassinés il y avait quatre envoyés du pape qui tient son pouvoir de Dieu même.

— Parmi les hommes qui frappèrent il y en avait qui n'auraient pas voulu frapper, mais que l'injustice soulevait.

— Malheur à ceux qui ont commis le crime.

— Monsieur l'inquisiteur de la Foi, ils ont été torturés à Toulouse, ils ont péri de male-mort, en place Saint-Georges sous la main du bourreau. Et voilà plus de trois cents ans ! Où donc est la poussière de leurs os ! Je suis venu vous parler d'un homme d'aujourd'hui qui n'a fait de mal à personne qu'à lui-même.

— Pour les péchés des pères, les fils seront punis, est-il écrit dans le livre. Il y a des fautes qui s'étendent jusqu'à la fin des générations et quand la trompette réveillera les morts toute la progéniture des mauvais sera condamnée.

— Jamais de rémission, monsieur le juge inquisiteur ?

— Jamais de rémission. je ne décrocherai pas la carcasse de ce descendant d'assassin, comme vous me le demandez.

Alphonse Urraque avait fait le tour de la table de chêne qui nous séparait. Nous étions tous deux face à face. Il avait la même taille que moi et je voyais davantage la similitude étrange de nos visages. Le vent du soir entra par la fenêtre et dispersait ses parchemins. Mais il ne songeait pas à les rassembler. Ce vent avait l'odeur de la terre du Lauragais, une odeur de maïs et de pierre calcinée. A ces deux hommes qui vivaient dans un passé mort, il chantait le présent vivant et l'avenir éternel.

Les yeux d'Alphonse Urraque étaient trop près des miens et je compris à la dureté terrible de leur acier qu'il entra dans mon âme et y voyait.

— Et pourquoi me demandez-vous d'enlever Raymond d'Alfaro des fourches patibulaires où il se balance et de porter son corps en terre ?

— Non en terre sainte, monsieur le juge inquisiteur, mais dans la commune terre des hommes, celle qui n'est bénie de personne et où croissent pourtant des arbres.

— Vous n'êtes pas de la famille des Alfaro et si vous êtes parent de ce suicidé, ce n'est que spirituellement. Le suicide est un grand crime aux yeux de l'église.

— Je sais qu'il est un crime aux yeux de l'église, monsieur le juge inquisiteur.

— Mais peut-être êtes-vous de ces hommes qui pensent qu'en se tuant soi-même on se délivre justement de cet enfer qu'est la terre et qu'on échappe à la main de Dieu.

— Je pense qu'il n'y a pas de plus grande misère que celle que je vois autour de moi et qu'il ne peut y avoir un autre monde où la main de Dieu ait répandu plus libéralement la souffrance.

— Monsieur le descendant des Cathares, vous êtes illogique avec les principes de l'hérésie. Raymond d'Alfaro, le suicidé, a, d'après vous, rejoint

les Parfaits ses frères. Qu'importe alors que sa dépouille misérable se balance aux fourches d'Avignonnet au lieu de reposer dans le cimetière chrétien. Son âme est très haut, son âme est très loin.

— Vous avez raison, monsieur l'Inquisiteur de la Foi.

La haine d'Alphonse Urraque était palpitante autour de moi comme un feu dévorateur. J'eus la certitude qu'il ne pourrait pas se contenir, qu'il allait se mettre à crier pour me faire traîner dans quelque prison souterraine du château.

Je m'inclinai profondément devant lui et afin de mettre fin à cette scène et de permettre à sa fureur de s'exercer, car je n'espérais plus sortir indemne de ce lieu, je fis un mouvement vers la porte. A ma grande surprise il ne bougea pas. Je commençai à m'éloigner ; il demeura comme une statue. Et j'entendis, pendant que je marchais sous le poids de son regard qu'il faisait deux ou trois pas derrière moi et s'arrêtait sur le seuil où il dut s'accouder, car la porte ne se referma pas.

Je marchai avec lenteur, je gagnai l'escalier et chaque fois que mon pied touchait une marche il y avait un bruit retentissant comme si des échos millénaires se réveillaient. Au bas de l'escalier, je restai immobile deux ou trois secondes, sous le magnétisme des yeux dont la flamme m'accompagnait. Aucun ordre ne fut crié. Des soldats n'accoururent pas. J'avançai encore très lentement. Un moine passa à côté de moi sans me voir.

Enfin je franchis la porte ! Je revis dehors la lumière du soleil.

LES FOURCHES PATIBULAIRES

Voilà que la lune se lève, dit Tornebut. Il est à craindre que l'homme du guet, sur les remparts, ne nous voie de loin.

La lune paraît pour nous aider. Il est malaisé de reconnaître les vivants, plus malaisé de reconnaître les morts.

Les fourches patibulaires étaient dressées à quelque distance de la route qui va de Toulouse à Carcassonne, dans une ancienne carrière de pierre. On ne pendait pas beaucoup dans le comté d'Avignonnet, car le sénéchal du roi était un homme plein de clémence. Il avait reçu le don des larmes et celui qui avait su le faire pleurer était remis en liberté.

Les fourches étaient basses et d'une grande ancienneté. Elles craquaient quand le vent soufflait et l'on se demandait comment leur vieux bois rongé par le temps ne s'écroulait pas sous le poids des morts. Branlantes, usées, avec leurs cordes et leurs crocs, elles résistaient à la vétusté comme résistent les simulacres de la justice et les symboles du châtement.

Il n'y avait que trois morts suspendus et Raymond d'Alfaro était pareil à Jésus-Christ entre les voleurs. Sans doute le bourreau avait dû lui voler ses vêtements car on voyait ses jambes maigres et ses épaules dénudées.

Sur les remparts, se découpait au loin la silhouette de l'homme du guet.

Comme Tornebut escaladait les fourches par les marches taillées dans le bois, la lune soudain s'éteignit. Il y eut un bruit d'ailes et des oiseaux s'envolèrent en tourbillonnant. Tout l'édifice des vieilles poutres se mit trembler et à s'agiter et je craignis de le voir s'écrouler entraînant les vivants et les morts.

— Ne fais pas erreur, Tornebut, coupe la corde du milieu.

J'entendis crier son couteau contre la corde qui résistait. Cela me parut très long et à la fin le mort se détacha comme de lui-même et il tomba silencieusement et se trouva assis sur son séant dans la position de quelqu'un qui commence à raconter une histoire.

Mais il ne raconta pas ce qu'il avait vu dans le royaume que traversent les morts ni pour quelle raison il avait devancé son heure et il demeura immobile, sa main semblant désigner le sud, les monts de l'Ariège et le château de Montségur.

Alors la lune se ralluma. Je pus distinguer son visage. La suspension par la corde ne déforme plus les traits s'ils ont acquis auparavant l'immobilité mortuaire. Il n'y a pas de supplice pour ceux qui sont morts. L'inquisiteur s'était trompé. Ils ne relèvent plus que de la force de désagrégation qui est en eux et à laquelle nul n'échappe. Raymond d'Alfaro souriait d'un sourire à peine esquissé sur des lèvres désabusées, d'un sourire infiniment triste. Et je regrettai qu'il n'exprimât pas la joie et l'admiration à cause des mondes qu'il avait entrevus à la minute où il quittait la région terrestre.

— Comme il est léger ! dit Tornebut qui l'avait chargé sur son dos.

Avec la lanterne que je cachais sous mon manteau j'éclairais devant lui ses pas, pour qu'il ne butât pas sur les pierres. Et il dit encore :

— Prenez garde que cette clarté ne donne l'éveil au soldat du guet. Votre bêche sur l'épaule a l'air de loin d'un mousquet et il pourrait nous prendre pour des voleurs nocturnes, l'un portant le butin et l'autre la lumière et l'arme.

Mais la silhouette était toujours immobile comme un épouvantail d'oiseaux. Nous avons pris un petit chemin et je ne savais où aller.

J'entendis alors les paroles de deux corbeaux qui se tenaient sur une branche de chêne-liège. Car il m'arrive de comprendre le langage des oiseaux, mais seulement dans certaines occasions, sous l'empire d'une émotion et seulement dans la mesure où je n'en dis rien à personne. Toutes les fois que je me suis flatté d'entendre les paroles d'une espèce animale, ces paroles ont cessé aussitôt d'être intelligibles pour moi. Je prêtais l'oreille en faisant semblant d'observer la direction d'où venait le vent.

Et le premier corbeau disait :

— Raymond d'Alfaro, le pendu, aurait été content de dormir à l'ombre de ce vieux cyprès sur lequel est notre demeure. Il chérissait le bois des cyprès, comme il chérissait les corbeaux. Ainsi les hommes qui se pendent ont des préférences pour certains arbres et pour certains oiseaux.

Et le second corbeau répondit, assurément à mon intention :

— Le vieux cyprès, là où est notre demeure, se trouve à droite auprès de l'ancien mur de pierre qui clôturait autrefois le domaine des Alfaro. Ainsi les hommes qui se pendent aiment à reposer dans la terre qui fut jadis terre familiale.

Or, je crois que par un mystère incompréhensible les oiseaux arrivent à savoir des choses étonnantes et à posséder des vérités que les hommes ne connaissent pas. Je fis signe à Tournebut de tourner à droite et nous vîmes un grand cyprès qui se tenait immobile, auprès des vestiges d'un vieux mur.

Tournebut déposa le mort ; je pris la bêche et tour à tour, nous creusâmes une fosse pour lui. Le sol était dur et pierreux, le travail fut long et pénible, mais le soldat du guet, au loin, ne bougeait pas dans le ciel nocturne.

Lorsque la fosse fut creusée, nous y couchâmes Raymond d'Alfaro et je lui mis une branche de cyprès sur la poitrine. Nous comblâmes la fosse et nous effaçâmes les traces de notre mieux. Car par les rancunes ecclésiastiques les morts sont déterrés aussi sûrement que par les bêtes de proie.

— Il faut, dis-je à Tornebut, nous hâter de sortir du Comté d'Avignonnet.

Nous marchions rapidement quand j'entendis une chouette dans un arbre. Elle semblait s'adresser à moi. Son ricanement était ironique.

— Les hommes qui se pendent sont heureux de sentir leur dépouille séchée par le soleil. Leur âme seule recherche l'ombre. Puis n'y a-t-il pas péché de troubler l'ordre du destin ?

La perplexité remplit mon âme. Je devais faire la dure expérience que la contradiction est non seulement dans la nature, mais est l'essence même de l'âme divine.

LA RECHERCHE DU GRAAL

Et certes, bien d'autres que moi étaient partis à la recherche du Graal, mais ils ne l'avaient pas trouvé. Les hommes, s'il l'avaient trouvé se seraient mis à s'aimer les uns les autres. On aurait vu des cavaliers sur les routes pour annoncer la bonne nouvelle. Les animaux se seraient réconciliés avec leurs frères humains et les oiseaux seraient venus becqueter sur les tables des maisons. Mais on voyait rien de tel.

Comme certains l'avaient cru, le Graal n'avait pu être emporté au-delà des mers, dans une autre terre d'élection. La terre de Toulouse est la plus sacrée, celle qui va de Carcassonne aux tours de pierre, jusqu'aux Pyrénées des seigneurs de Foix et s'étend après l'abbaye de Comminges. C'est là que jadis les Celtibères, porteurs de chevelures qui leur tombaient jusqu'aux talons et qu'ils tordaient au bas de leur nuque avait rapporté les richesses mystiques de Delphes. Sur les montagnes inaccessibles de l'Ariège, les Druides avaient caché les symboles grecs ainsi que les secrets qui leur permettaient de déduire les événements terrestres de la géométrie des étoiles. Et c'est à Carcassonne que fut portée par Alaric cette table de Salomon, trésor de la pensée originelle que ce roi des Goths avait prise à Rome et qui venait du temple de Jérusalem.

Et plus tard quatre chevaliers - on ne sait pourquoi ils sont toujours quatre - vinrent au château de Montségur, en cachant sous leur manteau l'héritage de Joseph d'Arimatee, l'émeraude en forme de lis, qui contenait le sang du Christ.

Pourquoi faut-il que cette partie du monde soit le réceptacle de tous les talismans d'ordre divin ? Pourquoi ceux qui ont reçu la mission de les garder et de les transmettre pensent-ils qu'ils seront plus en sûreté là qu'ailleurs ? C'est là le mystère que je ne peux comprendre. Mais il y a tant de choses qui demeurent à jamais incompréhensibles. Sait-on pourquoi l'eau est un fluide et pourquoi le feu ne se manifeste que dans certaines occasions, à la suite de certains frottements ?

Il est rapporté dans les traditions du siège de Montségur que, durant une nuit d'orage, quatre Albigeois au cœur courageux furent descendus par des cordes, le long des pentes et des pierres, traversant les lignes des soldats du roi et parvinrent à s'échapper dans les montagnes. Ces quatre hommes emportaient le trésor des Cathares. Non pas l'or et les pierres précieuses, non pas les chandeliers et les châsses des églises, les beautés faites de métal, les splendeurs faites de fils de soie, les poignées de cimeterre damasquinées que les chevaliers avaient rapportées des croisades. Ce trésor-là, il aurait fallu des chariots traînés par tous les bœufs de Mirepoix et ceux de la vallée de l'Ariège et il aurait fallu qu'ils descendissent pendant quatre jours le long des flancs de Montségur. Le trésor des quatre messagers nocturnes était d'une toute autre nature. Il suffisait d'un seul homme pour le porter. Et cependant ils étaient quatre et les récits qu'on s'est transmis dans les villages ont gardé les noms de ces quatre.

La premier était Amiel Aicart, le deuxième s'appelait Poitevin, le troisiè-

me s'appelait Hugues, et le nom du quatrième était d'Alfaro. Et la tradition rapporte que pendant qu'ils descendaient par les cordes, Ramon de Perelha le vieillard et Pierre Roger de Mirepoix le jeune homme, qui commandaient à Montségur, les chevaliers qui combattaient sous leurs ordres et les soldats qui combattaient sous les ordres des chevaliers, et les Parfaits qui ne se battaient pas et qui priaient pour la victoire du Saint-Esprit, et les femmes sous leurs robes blanches, et les vieillards qui tenaient leur barbe, derrière les créneaux démantelés, sur les galeries de pierre, sur les hautes tours de défense, sur les barbicanes dans les nuages, tous se tenaient attentifs, tous attendaient immobiles, tous étaient penchés silencieusement, en sorte que le château et ses défenseurs, toute la montagne de Montségur, avaient l'air frappés d'un enchantement.

Et quand très loin, de l'autre côté de la vallée, sur la montagne de Bidorta jaillit une petite flamme pour annoncer que le trésor était sauvé et que les quatre hommes qui l'emportaient s'étaient enfoncés dans les forêts impénétrables que gardent les bandes de loups et les longs abîmes de pierre, alors un grand hymne jaillit de la poitrine des défenseurs de Montségur, un grand hymne de reconnaissance, car maintenant ils pouvaient mourir, puisque le Graal était sauvé.

*

* *

O Seigneur, les mauvais ont triomphé et le temps inexorable a passé. Mais le mal n'est jamais entièrement le maître et même lorsqu'on croit qu'il est vainqueur et que le champ est dévasté et stérile, il y a une petite graine quelque part, une petite graine oubliée, qui attend son heure pour fleurir et qui donne tôt ou tard un grand arbre.

Et voilà que c'est moi qui suis choisi pour que la graine reflorisse. Est-ce à cause du caractère magique de mon bâton, recourbé en forme de crosse? Il est impossible que ce soit pour cette raison. Ai-je acquis de grands mérites à mon insu en donnant des soins aux malades et en faisant du bien de-ci de-là ? Mais le bien qu'on fait est bien peu de chose dans l'économie générale et je ne suis même pas sûr qu'il aille bien loin celui qui ne s'applique qu'à faire le bien. La seule vertu qui vaille la peine d'être cultivée est l'élévation des âmes. Mais soit par manque de chance, soit parce que j'avais mal cherché, je n'en ai jamais rencontré d'assez haute, aucune âme qui méritât de recevoir l'eau divine de l'esprit.

Cependant la voix avait dit : Michel de Bramevaque, lève-toi !

C'était à moi qu'il appartenait de retrouver le Graal perdu. Or, il n'en était plus nulle trace depuis que les quatre Albigeois avaient disparu dans les forêts de Bidorta. Qu'étaient devenus Ces quatre hommes ? Avaient-ils des manoirs, des castels, ou seulement des huttes de bergers ? Possédaient-ils le secret de prodigieux souterrains ou n'avaient-ils fait qu'un trou dans la paille ? Avaient-ils caché le Graal dans le lit d'un aigle, ou dans un champ, sous un cep de vigne ? En tout cas celui qui l'avait porté sur sa poitrine avait dû vivre bien après cent ans, à cause de la puissance de vie qu'il avait reçue. En

sorte qu'en questionnant les familles, en interrogeant les traditions des villages, si on apprenait qu'un prodigieux vieillard avait jadis vécu au-delà de l'âge normal, on pourrait penser que c'était lui qui, il y a trois siècles, avait eu le sang du Christ contre son cœur et en avait reçu la vie physique. A moins qu'il n'ait été consumé par les effluves incandescents sortant de l'émeraude sacrée et qu'il ne fût depuis longtemps qu'un peu de cendre sous la terre.



*Les ruines du château de Montségur
(Ariège)*

LES SIGNES SUR LA TERRE

— Tu me diras, Tornebut, que c'est une chose singulière que le Graal soit caché et qu'il faille le rechercher avec beaucoup de peine.

Tornebut secoua la tête. Il aurait pu dire cela. C'était un pur hasard qu'il ne l'eût pas dit.

Hélas ! tout ce qui est parfaitement beau et immaculé, tout ce qui est de nature miraculeuse devient un motif de convoitise pour certains hommes qui veulent le posséder, un motif de haine pour d'autres qui veulent le détruire afin qu'il y ait moins de beauté dans le monde. Mais ne crois-tu pas, Tornebut, qu'il y aura des signes, des signes sur la terre et peut-être dans le ciel, qui me permettront de reconnaître sa présence ?

Tornebut se hâta de m'approuver. Il était certain qu'il y aurait des signes manifestes.

— Seulement tu me demandes peut-être, Tornebut, pourquoi la voix surnaturelle qui m'a ordonné de me mettre à la recherche du Graal, ne m'a pas enseigné le lieu précis où il se trouvait ou du moins donné quelque approximative indication.

Tornebut n'avait pas pensé à une telle question.

Mais en effet puisque j'en parlais, il était d'avis que la voix aurait dû être plus explicite, ce qui nous aurait évité bien des peines.

— D'abord la créature spirituelle qui m'a donné l'ordre pouvait être aussi ignorante que nous du lieu où se trouvait le Graal. Beaucoup de créatures invisibles voient à peine un peu plus loin que les humains. Et si celle qui s'est adressée à moi connaissait ce lieu, peut-être estimait-elle que l'effort de la recherche était aussi indispensable que la réussite. Il n'y a aucune grande chose sans grande peine. Il faut peiner autant du corps que de l'esprit. Donc réfléchissons et soyons pleins de sagesse. Si le sang de Jésus-Christ repose depuis longtemps en un lieu, il y aura des signes visibles par lesquels on reconnaîtra ce lieu. Et lesquels ? Une grande force miraculeuse s'attache aux objets divins. Les corps des hommes vivants dans la proximité du Graal, seront de forme plus parfaite et atteindront une grande longévité. Et les âmes seront excellentes, douées de pureté et de charité plus qu'ailleurs. Donc, s'il nous arrive d'apprendre qu'en un village, il y a d'étonnants vieillards et que les hommes y sont meilleurs pour les pauvres, moins rudes à leurs épouses et pieux, nous pourrions penser qu'une influence secrète agit en cet endroit. Car, c'est un fait bien connu que la matière physique emmagasine la force spirituelle des saints et que les objets qui dans des temps révolus ont appartenu aux grands maîtres, gardent un rayonnement d'amour dont l'approche donne la foi à celui qui doute et le bonheur divin à celui qui était assez perspicace pour espérer.

Je vis que mes paroles jetaient Tornebut dans un trouble extrême. Il agitait avec joie les bras et les sourcils comme quelqu'un qui a des choses révélatrices à annoncer. Et il les annonça avec un visage rayonnant.

— O mon maître, je vais vous mener tout droit au pays où se trouve le Graal. Car là, il y eut un homme qui était tellement bon et d'un cœur si pur que j'ai toujours pensé qu'on ne pouvait être pareil sans quelque secrète influence d'origine divine.

— Et quel est cet homme incomparable ? peux-tu me conduire tout de suite auprès de lui ?

— Hélas ! il est mort.

Le visage de Tornebut se remplit à la fois de tristesse et d'orgueil.

— C'était mon père. Son père, son grand-père, et tous nos parents avaient été pareils à lui. Tous ont atteint un âge extraordinaire, sauf mon père qui mourut, de manière fortuite, car le destin le voulut ainsi. C'est dans le village de Valentine au bord de la Garonne que je suis né. Ce village était plein de vieillards étonnants, avec des longues barbes blanches et maintenant que j'y réfléchis je songe que cette vieillesse était anormale et avait une cause inexplicable. Je me demande même si un certain nombre de ces vieillards n'étaient pas immortels. Et de plus à Valentine tout le monde était bon. Les pauvres étaient secourus. Les enfants ne faisaient pas de mal aux oiseaux. On ne jetait pas de pierres aux Sarrazins chassés d'Espagne et même les consuls permirent à plusieurs familles de ces païens au teint bronzé de s'installer sur une côte pierreuse et d'y semer du blé, Si toutefois il pouvait pousser. J'ai quitté Valentine il y a bien longtemps, mais je me souviens que toutes les filles étaient jolies et même qu'elles ne perdaient pas cette beauté avec l'âge. Or, comme j'ai vu partout la laideur prédominer sur la beauté d'une manière écrasante, je suis obligé de penser qu'il y avait à Valentine un sortilège extraterrestre qui agissait sur les formes pour les sculpter merveilleusement.

— O Tornebut, dis-je enthousiasmé, ne tardons pas et courons à Valentine.

LE VILLAGE DE VALENTINE

Le village de Valentine étale ses maisons ardoisées, au bord de la Garonne chantante. Les tours de Saint-Bertrand de Comminges et celles du château de Barbazan n'en sont pas très éloignées et le voyageur qui arrive à pied sur la route de Toulouse est frappé par la couleur bleuâtre qu'y prennent les ombres.

— Les, lieux et les hommes, changent avec rapidité dit Tornebut, car je ne reconnais plus personne. J'ai quitté Valentine quand j'avais quinze ans.

Les maisons bordaient la route à droite et à gauche. Il y avait des gens sur les seuils mais tous étaient d'un âge moyen et n'avaient aucune apparence d'immortalité. Plusieurs femmes étaient d'une laideur exceptionnelle qui ne semblait pas causée par l'âge mais par une conformation naturelle de laideur. Je regardai du coin de l'œil Tornebut et fus frappé par la sincère admiration que reflétait son visage. Il avait l'air de me dire :

— Eh bien ! vous voyez. Que vous avais-je dit ?

J'avisai un homme dont le petit œil luisait et bougeait sous d'épais sourcils et qui était assis devant sa porte. Quelle est donc cette bâtisse grise à flanc de colline et sur laquelle vole un corbeau ? lui demandai-je.

Cette question faisait à mon insu allusion à quelque brûlante querelle locale car l'homme me regarda fixement et avec irritation.

— Ne seriez-vous pas un envoyé de l'évêque de Saint-Bertrand ? me dit-il.

— Nullement. Mais seulement un voyageur curieux des choses de Valentine.

— Cette bâtisse grise est la léproserie qui nous a été imposée par ordre de sa sainteté l'évêque de Saint-Bertrand. Valentine a été choisie pour être un réceptacle de lépreux ! Et non pas seulement des lépreux de la région, mais des lépreux de tout le comté de Toulouse. Pour l'évêque de Saint-Bertrand, Valentine est la capitale des lépreux ! On avait voulu autrefois que ce fut la capitale des Sarrazins ! Eh bien ! Vous pourrez dire à l'évêque, quand vous le verrez, que les lépreux auront le même sort que les Sarrazins.

Je levai le bras droit et j'affirmai à nouveau à ce vieil homme que je n'avais aucun rapport avec l'évêque de Saint-Bertrand. Mais ce bras tenait mon haut bâton recourbé. Sans doute cet homme ignorant le prenait-il pour une crosse épiscopale prêtée par l'évêque.

Il avait quitté le petit banc de bois sur lequel il était assis. Une joie horrible disloquait sa mâchoire sans dents et la faisait remonter à une hauteur inusitée.

— Vous voyez cette montagne qui a l'air faite d'un seul rocher. Quand on nous obligea à recevoir chez nous ces païens d'Espagne, notre consul Malagala dit au Sénéchal de Toulouse :

« Nous recevrons les païens d'Espagne et nous leur donnerons une montagne à cultiver, avec des grains pour la semence, à la condition qu'ils ne sortent pas de la montagne. »

On leur a donné ce rocher et là ils ont bâti leurs cabanes et ils ont prié Mahomet. On leur a porté des sacs de grains et tout le village riait. Ils ont semé tant et si bien qu'ils sont tous morts. Et derrière la montagne de pierre il y

a un cimetière de Sarrazins. Eh bien ! si vous voyez des corbeaux au-dessus de la léproserie, c'est que les lépreux y sont en train de mourir. Et si vous faisiez le tour de cette hauteur, vous verriez qu'il y a un cimetière de lépreux. Car ce sont choses qu'il serait bon de faire savoir à l'évêque. Le village de Valentine est fait pour les hommes de Valentine, nés au bord de la Garonne dans le comté de Comminges. Dites-le bien à l'évêque quand vous retournerez vers lui.

Nous marchâmes encore parmi les maisons et Tornebut me conduisit par une ruelle étroite jusqu'à l'endroit où travaillait un menuisier et où il y avait le tronc d'un arbre mort depuis très longtemps. Le bois de cet arbre était entièrement couvert de petites lignes parallèles. Tornebut le considéra attentivement et me dit :

— Sur Cet arbre, mon grand-père et mon arrière-grand-père marquaient chaque année de leur vie par un petit trait. Ainsi la trace de leur vieillesse était inscrite dans le bois. Mais des enfants se sont amusés à recouvrir l'arbre entier de traits semblables de sorte qu'il porte les signes de milliers d'années et que l'âge de mes aïeux demeurera à jamais perdu. Et soudain il tomba à genoux et il se mit à prononcer des paroles incohérentes et je vis que son visage était baigné de larmes.

— Qu'as-tu donc, ô Tornebut, et pourquoi frappes-tu avec ton front, le tronc de cet arbre ?

— Je pleure à cause du mal que j'ai fait à mon père. C'est à cet arbre qu'il m'attachait pour me battre à cause de mes péchés. Si j'avais été laborieux, si j'avais accompli le travail qu'il me donnait, j'aurais rempli son âme de contentement et je ne l'aurais pas obligé à me frapper.

— Et ton père te battait-il fort ?

— Oui, fort et longtemps. Mais les coups étaient en proportion des fautes.

— Et ces coups laissaient-ils des traces ?

— De profondes cicatrices qui sont encore visibles. Mais il fallait bien faire sortir le mal de mon corps.

Nous fûmes interrompus par un ricanement. Le menuisier était sur le seuil de sa boutique ténébreuse et il considérait Tornebut toujours agenouillé.

— Assurément, son père le battait avec une grande corde à laquelle il avait fait un nœud et sans doute l'avait-il mérité car d'un grain pourrit naît une graine plus mauvaise encore. Ce Tornebut, père du Tornebut que voilà, était le plus mauvais des hommes du pays et il a quitté Valentine entre les soldats du Sénéchal, pour être pendu je ne sais où.

Tornebut s'était relevé et d'une voix haute il dit :

— Il fut la victime d'une fausse accusation.

— Tornebut fils ne doit pas valoir mieux que Tornebut père. Je ne veux pas que l'air que je respire soit souillé par le rejeton d'une lignée semblable. Hors d'ici ou tu te repentiras d'être revenu à Valentine.

Des gens avaient paru sur les portes et aux fenêtres.

Le nom de Tornebut avait rendu leurs visages menaçants. Une pierre puis une autre furent lancées dans notre direction.

— Viens, dis-je à mon compagnon et je me hâtai de l’entraîner. Et quand nous eûmes franchi une certaine distance et vîmes devant nous la tour de Saint-Gaudens, je lui dis doucement :

— Peut-être les habitants de Valentine n’ont-ils pas l’excellence de cœur que tu leur attribuais ?

— Une ou deux brebis ne sont pas le troupeau, se contenta de répondre Tornebut.

— Peut-être ton père n’avait atteint tout à fait cette grande sainteté que tu t’es plu à lui reconnaître ?

— Un grand saint peut être pendu. Jésus-Christ n’a-t-il pas été crucifié ? se contenta de répondre Tornebut et il marcha avec plus de rapidité, si bien que j’avais de la peine à le suivre.

Alors la lumière se fit en moi.

— Ne marche pas si vite, Tornebut, j’ai de la peine à te suivre.

GUILLAUME AICART ET LES CIGOGNES

Les curés ont certains registres sur lesquels ils notifient les mariages, les naissances et les morts.

Malheureusement les Huguenots ont brûlé maints de ces registres, faisant du tort aux généalogies et à la connaissance du passé.

Le curé de Tarascon dans l'Ariège, était un sage vieillard qui avait fui au moment du pillage de son église. Mais il se souvenait des registres qu'il avait compulsés par curiosité.

— Les siècles sont longs, me dit-il et il y a beaucoup d'hommes. Je ne saurais jurer que j'ai vu le nom d'Amiel Aicart. Mais il y eut toujours des Aicart à Tarascon. Voilà qu'il n'y en aura bientôt plus. Le seul qui porte encore ce nom est très vieux et n'a pas mis d'enfant au monde. C'est un homme solitaire et têtu dont vous ne tirerez pas grand chose. Il ne vient pas à l'église et il n'appartient pas non plus à la religion réformée. Nous descendîmes à l'auberge et nous allâmes en nous promenant jusqu'à la maison de Guillaume Aicart, maison basse, qui se trouvait à l'extrémité de la ville, au bord de l'Ariège.

Le curé avait raison. Il y avait si peu à en tirer que je crus qu'il allait nous mettre à la porte. Mais il n'en eut pas l'énergie. Je revins plusieurs fois. A tout hasard, à la fin, je lui fis part du but de ma visite. N'y avait-il pas, à sa connaissance, dans la famille Aicart un héritage spirituel qu'on se transmettait et qui datait du temps de son aïeul Amiel Aicart qui avait vécu trois siècles plus tôt ?

Cette question changea complètement l'attitude de mon interlocuteur. Il cessa de simuler la surdité et fit preuve d'une ouïe aiguë. Et ce fut lui qui m'accabla de questions. Qu'est-ce que je savais ?

Ce jour là, Tornebut ne m'avait pas accompagné. Du chemin, j'avais aperçu Guillaume Aicart au bord de l'Ariège, la tête levée, regardant attentivement le ciel. J'étais venu jusqu'à lui en écartant les buissons qui clôturaient son jardin. Son animation subite trahit sa vieillesse extrême. Car la vieillesse est quelquefois cachée sous les traits, comme le génie sous les couleurs d'un tableau de maître et n'apparaît que si on en remue les éléments avec l'effort de l'âme.

Guillaume Aicart était plus vieux que je ne l'avais cru et je le compris d'autant mieux qu'il se mit à me parler de la jeunesse. Il en parla sans joie. Il maudissait la sienne et les erreurs qu'elle lui avait fait commettre. Il avait été hanté toute sa vie par des remords à cause d'une faute de sa jeunesse. Et cela se rapportait aux questions que j'étais venu lui poser, questions qui ressuscitaient ses remords.

Oui, il y avait bien un secret que les Aicart se transmettaient de père en fils. Son père, Martin Aicart avait été plusieurs fois sur le point de le lui révéler. Il avait hésité, remis à plus tard. Il le trouvait trop jeune, trop léger.

Je l'étais, me dit-il tristement. Et par un singulier état d'âme, j'étais fier de l'être. La jeunesse avait pour moi un tel prix que je considérais qu'aucune parole venant de mon père ne pouvait avoir une grande importance. Ensuite le mal entra dans ma vie sous l'aspect d'une femme. C'était une espagnole. Il lui suffisait de chanter pour que je devienne fou. Il vint un moment où mon père

sentit qu'il allait mourir. J'étais au-près de lui. Mais justement c'était un soir où il était convenu que j'accompagnasse cette femme à Andorre, où elle devait aller à dos de mule, par les cols. Je lui avais fait dire de ne pas compter sur moi, que je resterais auprès de mon père. Mais elle vint tout de même sur la route chanter un refrain qui était un signal pour nous retrouver. Mon père m'avait pris la main. J'ai quelque chose à te dire, murmura-t-il. Sa voix était déjà comme un souffle. J'aurais pu entendre avec un effort. Mais j'écoutais le refrain sur la route et je calculais la distance où pouvait se trouver celle qui chantait. Mon père parla assez longtemps. Je lui fis signe de la tête que j'avais bien compris. Mais je n'avais rien entendu que le refrain. Ce ne fut que beaucoup plus tard que je sentis tomber de moi, comme un vêtement, la vanité de la jeunesse. Alors le secret revint dans mon âme, mais trop tard. Il était passé à côté de moi et je l'avais dédaigné. Et c'est pourquoi je ne peux rien vous dire. Guillaume Aicart me décrivit d'autant plus complaisamment ses remords qu'il avait conscience que personne ne pouvait les comprendre. Durant qu'il parlait, il s'arrêtait parfois pour regarder le ciel dans la direction du nord. Au moment où j'allais le quitter, il me fit un signe pour me retenir.

— Il me reste un dernier espoir. Oh ! bien vague... Tellement vague... j'ose à peine vous l'exprimer. Un peu avant la mort de mon père, une cigogne blessée tomba dans le jardin, à cet endroit. C'était le moment de la migration de ces oiseaux. Celle-là avait-une patte cassée. Mon père la soigna, lui attacha un petit bâtonnet le long de la patte; il arriva à la guérir. Il était, absolument seul alors. Tous ses contemporains étaient morts, comme sont morts les miens à présent. Je vous ai dit que son fils... Il s'éprit d'une grande affection pour cette cigogne. Il passait toutes ses journées à côté d'elle. Il lui racontait des histoires, exactement comme s'il avait affaire à une personne sensée. Les gens qui le voyaient de loin le croyaient fou. Seulement les cigognes sont comme les hommes. Quand celle-là fut complètement guérie, elle s'envola. Elle fit un cercle dans l'espace, au-dessus du jardin et elle partit vers le sud. Mon père la suivit des yeux, je vis une larme couler dans sa barbe et il s'assit à l'endroit où la cigogne avait l'habitude de se tenir sur une seule patte. Eh bien ! la cigogne est revenue. Ce fut au printemps, au moment des grands passages d'oiseaux. Il y avait une autre cigogne avec elle, à peu près de la même taille que les autres et deux autres, toutes petites. Mais la cigogne qui avait été soignée par mon père était bien reconnaissable, car elle boitait en marchant. La joie de mon père fut immense. Il avait installé au bord de l'eau une sorte de nid et il leur parlait tout le temps comme s'il s'adressait à des hommes. Les cigognes passèrent là une nuit et tout de même au matin elles s'envolèrent. Elles décrivirent encore un cercle et partirent vers le nord. En les suivant des yeux, on reconnaissait très bien celle qui conduisait la petite troupe, à une de ses pattes qui avait l'air plus longue que l'autre. Je ne sais pas si elles sont revenues. Je n'ai peut-être pas été là pour le voir et mon père est mort tout de suite après leur départ. Mais voulez-vous que je vous dise l'idée que j'ai ? Vous croirez peut-être que je n'ai pas toute ma raison. C'est d'ailleurs possible et peu important, au point où j'en suis. Eh bien ! je crois que les cigognes ont emporté le secret de mon père. Je suis sûr qu'il le leur a confié et presque sûr qu'elles ont compris. Il y a un grand mystère dans les oiseaux. Les oiseaux sont à même de pénétrer les pensées des hommes, mais seulement si ces pensées sont d'un ordre élevé. On n'a jamais pu expliquer ce qu'exprime le rossignol. Il

atteint les éléments supérieurs de l'âme. Il semble même qu'il va plus loin que l'homme. Naturellement, il n'y a que quelques espèces d'oiseaux. Ce ne sont pas toujours celles qui ont des chants admirables. Ainsi parmi nous ceux qui approchent Dieu ne sont pas ceux qui le racontent à tout le monde. Or, mon père a dit une fois à quelqu'un que les cigognes étaient les plus intelligents des oiseaux et peut-être les plus intelligents parmi toutes les créatures. Il avait une raison pour parler ainsi. Depuis des années il étudiait les oiseaux mais sans jamais en priver un de sa liberté, même pour quelques minutes. Je suis persuadé que mon père a dit aux cigognes ce que son fils n'était pas à même de comprendre. Et mon unique espoir avant de mourir est que ces oiseaux veuillent me rapporter, je ne sais par quels signes et sous quelle forme, l'héritage spirituel de mon père.

Je me gardai de laisser paraître sur mon visage le moindre sourire de doute car il y a dans toute chimère, quelle que soit son invraisemblance, une part consolatrice. Même, en quittant Guillaume Aicart, je fis semblant de fixer avec attention la direction du ciel que je lui avais vu considérer.

— Nous pouvons partir, dis-je à Tornebut, quand je le retrouvai. Nous n'apprendrons rien ici.

Et je lui racontai tout ce que m'avait dit Guillaume Aicart.

Comme nous cheminions depuis quelque temps, Tornebut qui réfléchissait me dit :

— Il est possible qu'il ait raison. Les oiseaux vivent dans le ciel. Pourquoi n'auraient-ils pas, plus que les hommes, la connaissance des choses célestes ?

LE CHEVALIER DE POUCHARRAMET

J'avais toujours entendu parler du chevalier de Poucharramet comme d'un homme plein de sagesse. On venait de loin le consulter quand un différend s'élevait. Il avait une bibliothèque avec des livres très anciens. Protestants comme catholiques disaient : C'est un homme de Dieu ! Des juges même l'interrogeaient. Il possédait les mesures de toutes choses.

Il avait fini par vieillir et tellement qu'un jour il était mort. Mais les réputations ont plus de durée et de résistance que l'homme lui-même. L'absence d'un seigneur si juste était incommode pour le pays. Comme il avait un fils en tous points semblable à lui, bien qu'un peu plus jeune pourtant, de taille élevée, d'épaisse carrure, de figure rouge un peu bouffie avec un crâne luisant, on reporta sur ce fils les qualités laissées disponibles par le père et au bout de très peu de temps on confondit les deux Poucharramet en un seul, un seigneur rempli de sagesse, rouge de visage et possédant une grande bibliothèque.

Moi-même, je n'étais pas bien sûr qu'un Poucharramet était mort quand j'allai le voir dans son château qui est à une bonne demi-journée de marche de Toulouse.

Dans la bibliothèque de Poucharramet vous trouverez peut-être une indication, m'avait dit Isaac Andréa.

Je cheminai vite assurément mais l'automne me précéda le long des rives du Touch et à travers les vignes chenuës du pays de Rieumes et de Muret.

Le seigneur de Poucharramet me reçut devant un grand feu qui venait à peine d'être allumé et dont les flammes donnaient à son visage la couleur du vin quand il vient de naître. Dans la cheminée qui était aussi haute que lui, il y avait une pile de grands livres aussi haute que la cheminée. De temps en temps il en prenait un par l'extrémité d'une feuille et il le jetait dans les flammes. Et comme je montrais de l'étonnement :

— Mon valet Bourtoutmieu est un paresseux. Il laisse le bûcher sans petit bois sec. Je dois remédier à la paresse du serviteur.

Et il éclata d'un gros rire.

Alors je sus que le vrai Poucharramet était mort et que je n'étais en présence que d'une imitation mal réussie.

*

* *

L'église de Poucharramet après une période de gloire connaissait des jours de délabrement. Or, Poucharramet, le père, avait laissé une grande somme d'argent pour que l'église fût restaurée et redevint pareille à ce qu'elle avait été quand les chevaliers hospitaliers la bâtirent.

Les vitraux tombaient en morceaux. Le grand portail ne fermait plus. Des hibous avaient fait leur nid dans une des chapelles latérales et il était arrivé, comme le curé disait la messe à la Saint-Jean, qu'un de ces oiseaux éblouis était allé tomber sur l'autel, au moment du sacrifice, avec un grand

battement d'ailes.

Pendant Poucharramet le fils ne parlait de rien. Il lui était arrivé une chose singulière. Il avait toujours été pieux, rangé et un peu timide. Mais depuis la mort de son père un homme nouveau était né en lui. Il vivait dans le dérèglement. Il était devenu coureur de filles et même une certaine impiété s'était manifestée en lui. On lui avait entendu dire des paroles telles que celles-ci :

— On prie aussi bien dans une église ouverte au vent que dans une église bien close et si notre Seigneur descend dans l'hostie un hibou qui vole n'est pas pour lui déplaire.

Quand il s'en allait à Toulouse sur sa jument lie de vin, il disait à son valet Bourtoutmieu :

— Je serai là demain pour le souper.

Mais les jours passaient sans qu'il revint. Alors il ne quittait plus la ruelle derrière Saint-Sernin où sont les danseuses Sarrazines et les femmes dont la profession est de boire jusqu'au matin. Et une fois il resta si longtemps qu'on s'inquiéta à Poucharramet. Le consul Jean Nogarol décida d'aller en personne chercher son seigneur à Toulouse.

— Ne vous inquiétez pas, braves gens. Je vous ramènerai le chevalier.

Les jours s'écoulèrent et le consul ne revint pas.

— J'irai donc les quêrir moi-même, dit le curé qui était de la famille des Mascaron et qui aimait Poucharramet le fils, pour sa réputation de sagesse, mais surtout parce qu'il était bon vivant comme lui.

Les jours s'écoulèrent et le curé ne revint pas. Il n'y avait à Poucharramet ni seigneur, ni consul, ni curé. Or, pour Gassuéjols le marchand de fruits, qu'on surnommait le taciturne, le temps vint d'aller vendre ses pêches à Toulouse. Il prit sa plus grande carriole — il en prenait d'ordinaire une plus petite — et il dit simplement aux gens de Poucharramet :

— Quand j'aurai vendu mes pêches je les ramènerai tous les trois.

— Mais où les trouveras-tu, Cassuéjols ?

— Eh ! je sais bien où les trouver.

Gassuéjols, parce qu'il parlait peu, passait pour ne rien connaître. Aussi les gens de Poucharramet furent bien surpris quand il ramena le surlendemain le seigneur, le consul et le curé au fond de sa grande carriole. La jument lie de vin suivait par derrière au bout d'une corde.

— Comment as-tu fait, Cassuéjols ? s'exclamait-on devant les portes.

Mais Cassuéjols était peu bavard et discret aussi.

— Ne vous inquiétez pas de ça. L'essentiel est qu'ils soient revenus.

Le chevalier de Poucharramet ne se décida à entreprendre les travaux de l'église que lorsque l'évêque de Comminges fut intervenu en personne. Et alors, on ne sait pourquoi, soit pour ennuyer l'évêque, soit pour obéir à quelque lubie singulière, il décida que l'église qu'on allait reconstruire serait une église fortifiée, ce qui représentait des travaux immenses.

— Mais pourquoi une église fortifiée, monsieur le chevalier ? lui demanda le consul.

— Savez-vous qu'autrefois les Sarrazins se sont heurtés à l'église de Poucharramet et que les hommes de Comminges ont pu les tenir en échec parce qu'elle était une forteresse.

Le consul et tout le monde l'ignorait.

— Mais les Sarrazins ne sont plus à craindre !

— Au temps des Albigeois l'église était encore une forteresse et je vous montrerai sur certaines pierres la trace des flèches laissée par les arbalètes de Simon de Montfort, le mauvais.

— Ce temps est lointain, monsieur le chevalier.

— Il n'y a pas cinquante ans, à Pamiers, les Jésuites ont été massacrés dans leur couvent par les Protestants. Que n'auraient-ils donné pour avoir une bonne église fortifiée !

Et il se mit à tracer des plans avec des tours d'angle et des fossés profonds.

— La somme laissée par votre père ne suffira pas, lui disaient ses amis effrayés.

— Il s'agit bien de cette somme dérisoire ! Le consul trouvera l'argent ! L'évêque de Comminges trouvera l'argent !

Et il fit venir à Poucharramet une importante communauté de constructeurs, qui avait son siège à Carcassonne, des gens qui ne demandaient qu'à bâtir, à détruire pour rebâtir, des gens qui n'avaient d'autre raison d'être que l'édification des monuments.

Les travaux prirent une étendue si vaste que l'inquiétude gagna les âmes. Une église fortifiée ! Et on ne savait pas qui allait la payer ! Serait-ce l'évêque de Comminges sur son trésor, serait-ce le consul par les impôts ou le seigneur qui avait entrepris l'affaire, ou peut-être le roi de France. Il faudrait s'adresser au Parlement de Toulouse et il était bien connu que ceux qui s'adressaient au Parlement étaient à jamais perdus sur la terre et dans le ciel.

Les constructeurs s'étaient installés en maîtres et bouleversaient le pays. Ils se querellaient avec les paysans et il n'y avait pas un pauvre homme penché sur sa charrue qui ne pensait, en voyant de loin les immenses échafaudages de l'église fortifiée, que ces travaux s'exécuteraient à ses frais et qu'il ne peinait que pour eux.

— Le chevalier de Poucharramet est un homme si sage ! disait-on.

Tout reposait sur cette sagesse. C'était elle qui permettait de vivre avec un reste d'espérance. Mais jusqu'au jour seulement où Cassuéjouis le taciturne qui était un homme de bon sens dit sur la place publique :

— Eh ! c'était Poucharramet, le père, qui était sage. De sa sagesse, il n'a pas laissé à son fils le poids d'une prune d'automne dont le soleil a mangé la chair et la chenille le noyau.

Or, Cassuéjouis devait en savoir long lui qui avait ramené le chevalier de Toulouse. A partir de ce jour, l'église fortifiée devint plus menaçante sur le village, son ombre prit une étendue extraordinaire et recouvrit tout le pays, chacun porta le poids de son clocher sur ses épaules.

Mais ce fut le comble quand l'orgueil s'empara de l'âme du chevalier de Poucharramet, de Poucharramet le fils. En voyant tant d'ouvriers sur la vieille église, comme des abeilles sur une ruche, en voyant le bouleversement qu'il avait suscité, les ordres qu'on venait chercher au château, une ivresse d'un caractère insensé s'empara de lui. Et elle se manifesta d'une façon assez singulière.

Le chœur de l'église était fermé par des sculptures très anciennes représentant de façon primitive Jésus-Christ, les apôtres et les personnages de la passion. Avec le temps, les bras et les jambes de certaines statues s'étaient

détachés, la tête du Christ était seulement posée sur son corps, dont elle avait été jadis séparée par les Sarrazins.

Le chevalier de Poucharramet décida de faire refaire entièrement ces sculptures. Pour cela il fit venir Thomas Capellan, en personne, Thomas Capellan, le grand artiste de Toulouse. Et celui-ci se mit à l'œuvre aussitôt et par le fait de l'inspiration divine, il commença par la tête de Jésus-Christ qu'il sculpta merveilleusement et dans laquelle il mit la beauté qu'il avait conçue.

Mais ne voilà-t-il pas que lorsque le chevalier de Poucharramet vit cette tête dans le chœur, il entra dans une grande colère. Il la saisit entre ses bras et il la lança au loin sur les dalles. Car il voulait que la tête de Jésus-Christ ait les traits et la forme de sa propre tête ! Il voulait se substituer à Dieu dans l'église !

— Ne vous en avais-je pas donné l'ordre ? dit il à Thomas Capellan.

Il le lui avait bien dit en effet. Mais il était tellement invraisemblable de représenter Jésus-Christ avec la figure d'un gros seigneur chauve et rougeaud que Thomas Capellan n'en avait tenu aucun compte et avait sculpté selon sa vision intérieure.

La tête était brisée en plusieurs morceaux et Thomas Capellan voulut les réunir et les replacer sur les épaules de Jésus-Christ. Il croyait à quelque folie passagère. Mais le chevalier l'en empêcha et lui ordonna de se mettre au travail pour sculpter sa propre tête. Et comme Thomas Capellan refusait, il tira son épée et, le menaçant, il le somma de commencer sur-le-champ ou de faire sa prière pour mourir. Thomas Capellan fut obligé, sous la menace de l'épée, de faire des simulacres de sculpture, laissant sur le sol les morceaux de la merveilleuse tête du Christ où était la beauté brisée. La nuit venue, il pris la fuite vers Toulouse et jamais on ne le revit à Poucharramet.

L'on ne peut savoir ce qui serait arrivé si l'ordre n'était pas revenu tant dans le pays que dans le cerveau du chevalier de Poucharramet. Il revint sous une forme inattendue et mystérieuse dont je devais moi-même tirer profit. Voici comment le chevalier en personne me conta l'événement.

LES QUATRE CLERCS NOCTURNES

Il faisait grand froid ce soir-là et j'étais assis près du feu, face à face avec le chevalier.

— J'ai l'âme simple et je n'aime pas les énigmes, me dit-il. Vous avez bien fait de venir. Peut-être, pourrez-vous me donner une explication. Vous passez pour un homme savant et je ne sais pas pourquoi, la forme de votre bâton me donne confiance en vous. Mais à qui se fier de nos jours ? Les gens ont peur et n'osent plus rien entreprendre. Les valets deviennent paresseux et renoncent à tout travail.

Ayant dit ces mots, le chevalier de Poucharramet prit un *in-quarto* relié de noir avec des chimères sur le dos et il le lança dans la cheminée où il manqua d'abord étouffer le feu.

— Seigneur, m'écriai-je, si Bourtoutmieu est à la chasse ou s'il cueille les poires d'hiver dans le verger, j'irai moi-même chercher du petit bois pour le feu. Mais de grâce ne détruisez pas ces livres précieux.

— Je les donnerais tous au Diable ! Mon père a perdu tant de temps à les compulsier, à les annoter et qui sait ? peut-être à les lire qu'il en oubliât nos domaines et laissât nos terres en friche. Et c'est pourquoi l'église en est là. Mais écoutez ce qu'il advint. C'était, il y a peu de temps de cela. Un matin, Bourtoutmieu me dit : Il y aura ce soir quatre convives pour le souper. Je songai à des compagnons de Toulouse qui auraient comploté quelque surprise. Et, pour que la surprise ait lieu, je n'en demandai pas plus. Sinon, je n'aurais pas été surpris.

— Bourtoutmieu, dis-je, tâche d'avoir des faisans rôtis et tu sortiras quelques bouteilles de ce vieux vin de Saint-Girons, celui que préfère notre curé.

Je remarquai bien que Bourtoutmieu manifestait un certain trouble. Mais quand il me répondit :

— Ces convives ne boivent que de l'eau claire. Je crus que cela faisait partie de la plaisanterie et du complot des compagnons joyeux de Toulouse.

Lorsque la nuit fut venue, il y a toujours des coïncidences en pareil cas, c'était une nuit plus sombre qu'à l'ordinaire, j'entendis le bruit d'un cheval et j'aperçus à travers le carreau, une grande silhouette d'homme inconnu.

— Est-ce un des hôtes ? dis-je à Bourtoutmieu.

— Assurément, c'en est un.

Je voyais un grand homme maigre avec une capeline noire ayant grand air, mais grand air de notaire ou de juge du Parlement une sorte d'homme que je ne fréquente pas et qui devait être en effet buveur d'eau. Ils arrivèrent successivement tous les quatre, les quatre convives que je n'avais pas invités, semblablement vêtus de noir, graves comme les cyprès sur les tombes et ils se tinrent dans la grande salle, debout et silencieux.

— O Bourtoutmieu, peux-tu me dire qui Diable sont ces gens-là, ces quatre clercs nocturnes, qui viennent on ne sait d'où ?

— Ce sont des amis de votre père. Des amis, c'est peut-être trop dire. Ils venaient environ tous les quatre ans souper avec lui et c'était d'ordinaire le soir de la Saint-Jean. Et ce soir-là, quand ils ne venaient pas, votre père partait en voyage, ce qui me faisait supposer qu'il allait souper avec eux en quel-

qu'autre lieu, mais quel lieu ? Dieu seul le sait.

Le vin, non pas, l'eau était tirée, il fallait la boire. Je fis accueil aux quatre hommes graves et je leur dis de s'attabler. Ils me répondirent à peine. Le repas fut taciturne et parfois je clignais de l'œil du côté de Bourtourmieu. Mais le drôle servait gravement et avec un si grand respect qu'à la fin je fus moi-même intimidé et la conversation qui languissait fit place à un silence impressionnant.

Je me demandais en moi-même pourquoi ces convives buveurs d'eau étaient venus souper dans ma maison, quand ils se levèrent pour partir. Bourtourmieu fit diligence pour aller chercher leurs manteaux et moi je sentais sur mes lèvres se sécher les formules de politesse.

Et c'est alors que l'un d'entre eux qui n'avait pas ouvert la bouche mais dont j'avais remarqué les yeux étincelants, me posa la main sur l'épaule, tout comme si j'étais un enfant. J'ai de la peine à l'expliquer et j'ai du mal à croire que cela est arrivé. Exactement comme si j'étais un enfant en bas âge, il me réprimanda avec sévérité sur ma conduite et avec le ton d'un homme qui commande il me donna des ordres sur la façon dont je devais vivre, sur la construction de l'église que je devais mener à bien et sur cette tête du Christ qui devait ressembler au Christ et non pas à ma propre tête comme cela avait été ma fantaisie.

Notez bien que c'était un homme sans épée, une sorte de clerc qui n'aurait pas pesé plus qu'une plume dans ma main. Et si vous me dites qu'ils étaient quatre, je vous répondrai que j'ai lutté corps à corps avec les ours qui descendent l'hiver de Venasque et de la Picade, et que je n'ai pas peur de quatre hommes de guerre accoutumés à se battre. Mais il ne s'agit pas de cela.

Je demeurai comme un enfant devant cet homme, je balbutiai je ne sais quelles excuses, je répondis que j'obéirais à ses ordres. Et il n'ajouta pas un mot. Je crois qu'il dit pourtant : C'est bien.

Bourtourmieu avait fait avancer les chevaux. La nuit était épaisse, je vous l'ai dit. Ils disparurent comme disparaissent les personnages d'un songe.

Eh bien ! je n'en ai plus reparlé avec mon valet et il ne m'en a plus soufflé mot. Il y a un mot d'ordre entre nous, que nous ne nous sommes pas donné. Puis il a entendu une partie de la semonce et j'aime autant que nous en restions là. Vous me croirez si vous voulez, mais j'ai donné des ordres pour l'église. J'ai renvoyé les constructeurs à Carcassonne. J'aurais bien aimé, cependant, avoir ma tête dans le chœur au milieu des douze disciples. On a remis à sa place la vieille tête du Christ que les Sarrasins ont coupée jadis, car je ne sais pourquoi, Thomas Capellan n'a pas voulu revenir. J'obéis à ces hommes noirs qui sont peut-être des envoyés du Diable. Vous qui êtes un homme instruit, pouvez-vous me dire quelque chose sur eux ? Les connaissez-vous ? Y a-t-il des gens qui les connaissent ? Où vont-ils souper au petit bonheur dans les châteaux pour donner des leçons et repartir ?

Ah ! J'oubliais. Sur la table du repas, à l'endroit où s'était accoudé celui qui avait des yeux étincelants, j'ai trouvé une rose coupée, un peu froissée, une grande rose fraîche.

LUCIDA DE DOMAZAN

J'étais assis sous un cyprès et je méditais sur la mort, car c'est un sujet d'importance dont il convient de s'occuper.

Et voilà qu'il vint à passer une demoiselle vêtue de blanc, sur un cheval noir à crinière blanche.

— Où donc allez-vous, demoiselle, sur cette route des Pyrénées, à l'heure où les torrents chantent avec mélancolie et où le vent descend lentement le long des pentes des vallées ?

— Je pourrais vous demander ce que vous faites, monsieur le voyageur au grand bâton, assis solitaire sous un cyprès dans une prairie parsemée d'immortelles. Mais je n'aime pas les questions. Puisque vous voulez le savoir, je vais au château de Bramevaque, dans la vallée de l'Arboust, une vallée qui s'enfonce dans les montagnes, celles qui sont si hautes et si chargées de froids nuages que tous les lacs y sont glacés.

Voilà une extraordinaire coïncidence ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier.

Et je considérai cette demoiselle à cheval... Sa beauté remplissait l'âme d'admiration. Je ne parle pas de l'élégance de son corps dont la jeune vie ardente soulevait les formes. Mais d'un rayonnement qui émanait des nobles traits du visage et où coulait l'intelligence. Il fallait une pénétrante attention pour remarquer un certain vide dans l'admirable acier des yeux.

— Connaîtriez-vous par hasard ces ruines ? Dans ce cas, pourriez-vous me dire si la vallée de Larboust est bien celle qui est sur la gauche quand on a dépassé le village de Cazaril qui est accroché aux flancs des montagnes, comme un bouquet de buis sur un mur.

— La vallée de Larboust sera sur votre gauche après Cazaril et après la chapelle de Saint-Aventin. Mais on peut rencontrer de mauvaises gens sur ces routes.

— Mon cheval est une bête redoutable, qui mordrait celui qui m'attaquerait. Il n'arrive rien quand on n'a pas peur.

— Puis, le château de Bramevaque n'est qu'une ruine au milieu des sapins.

J'étais sur le point de lui dire que j'étais le seigneur de Bramevaque. Je m'efforce de paraître un vagabond par humilité. Mais la chose est plus difficile devant une femme et surtout, je ne sais pourquoi, si elle est à cheval. C'est bien peu de chose d'être le seigneur d'un château abandonné, mais j'aurais ajouté négligemment que j'avais une belle demeure à Toulouse et que j'y soignais les malades. Et cependant je ne dis rien.

Le visage de la demoiselle s'éclaira comme si on avait approché d'elle une lampe. Elle fit cabrer son cheval en disant :

— Il paraît que le maître de ce château est une sorte d'insensé qui cherche quelque chose sans bien savoir quoi, quelque chose qu'il aurait peut-être trouvé en demeurant dans son château.

Mes paroles rentrèrent en moi d'elles-mêmes comme des serviteurs qui ont été appelés prématurément. Comme la jeune fille pensait que je n'a-

vais plus rien à lui apprendre, que j'étais un homme quelconque méditant sous un cyprès, elle me fit un signe avec sa cravache et elle s'éloigna sans hâte. A l'endroit où la route tourne, je remarquai qu'elle se retournait avec un dernier petit signe. Car bien que je me sois détaché des femmes et que j'aie vaincu le désir, j'inscrivis malgré moi avec grand soin sur certaines tablettes obscures de mon âme, la sympathie de certains gestes, la qualité de certains regards. Ces tablettes sont inutiles. Elles sont là cependant. Ainsi il y a des astronomes qui notent des mouvements d'étoiles sur des livres cosmographiques qui ne serviront jamais à personne.

Tornebut qui s'était étendu pour dormir derrière un petit mur de pierres, se souleva et me dit:

— Il m'a semblé qu'un ange était passé sur la route.

— Les anges ne vont pas à cheval, ô Tornebut !

— Mais ils sont vêtus de blanc et disparaissent quand on veut les contempler.

— D'où te vient cette connaissance des anges ? Celui qui travaille le bois a la vision des anges du bois. Ils sont de petite taille, pas plus hauts qu'une grande botte. Ils sont puérils et rêveurs. On les aperçoit à l'heure du soir, mais seulement si on n'a pas fait le mal depuis longtemps.

Et tout d'un coup, je me souvins. Les traits de celle que je n'avais vue qu'une fois revinrent à la surface de ma mémoire. Ainsi dans certains fleuves profonds, il y a des noyés qui cheminent avec leur chevelure derrière eux. Et parfois ils reviennent à la lumière pour redisparaître un peu plus loin. Le souvenir est comme un fleuve avec des images qui voyagent.

Cette demoiselle à cheval, c'était Lucida de Domazan.

— Ce n'est ni un ange, ni une femme, dis-je à Tornebut, en regardant au loin la route où il y avait une gerbe de poussière.

— Et qu'est-elle alors ?

— Je ne sais.

L'ÉVOCACTION DES MORTS

C'était il y a trois années de cela et Lucida de Domazan était fort jeune à cette époque. Elle avait trois années de moins, direz-vous. Mais non. Trois années ne sont qu'un songe rapide pour un vieillard et font une interminable période pour une adolescente.

Or, cette adolescente au beau visage, cette Lucida pleine de grâce et enveloppée d'une énigme comme d'un châle aux dessins bizarres, était fille du riche Domazan aimé des prêtres, qui avait commerce notoire avec les morts. Il n'était pas inquiet pour nécromancie à cause de ses libéralités aux couvents, de ses subventions aux Chapitres, de ses dons particuliers glissés de la main à la main aux hommes d'église. C'était un ancien Sénéchal du Roi. Tout est permis avec ce titre. Il avait même acquis en vieillissant une certaine réputation de sainteté et l'on chuchotait dans le monde ecclésiastique qu'il avait une permission spéciale de Dieu pour converser avec ceux qui n'étaient plus.

Mais c'était tenu en grand mystère, nié par les uns, affirmé par les autres et cela se résolvait en nombreuses messes. Car il n'était pas de semaine où Domazan ne fit connaissance de quelque mort, grand pécheur de son vivant, qui lui réclamait des prières. Les messes étaient dites dans une petite chapelle de la cathédrale Saint-Etienne qui semblait spécialement affectée aux âmes en peine, clientes du riche Domazan.

Or, une nuit de cette année-là, Isaac Andréa était venu me prier de la part de Domazan, d'être présent à un de ces rendez-vous qui lui étaient donnés, je ne sais comment, par des créatures sans forme, habitantes de l'au-delà. C'était à cause de mes connaissances médicales que j'étais mandé à cette réunion. Car chacun sait que, du commerce des vivants et des morts, il ne peut résulter que de mauvaises choses, pour le corps et pour l'âme.

Au moment de sortir, le vent étant frais, je mis sur mes épaules une garnache, vêtement de nos grands-pères tombé en désuétude et je recouvris ma tête d'un chaperon de drap comme on en portait autrefois, en sorte que je ressemblais à un homme des anciens siècles. Nous n'allâmes pas à la demeure des Domazan. Mais nous passâmes la porte Arnaud Bernard et nous marchâmes dans des terrains vagues qui sont après les remparts, jusqu'à une barrière de bois à l'extrémité d'une petite allée qui donnait sur un cour entourée de murs délabrés. A la clarté de la lune je vis que cet endroit était abandonné. Un vieux figuier se tenait accroupi près de la barrière. Il ne devait jamais donner de figues et il semblait dire qu'il n'y avait du monde ce soir-là que par exception, que la lanterne suspendue à une de ses branches venait à peine d'être placée et que, d'ordinaire, tout était autour de lui, ombre, misère et solitude.

Nous poussâmes la porte d'une bâtisse sans étage et nous entrâmes dans une salle qu'éclairait un falot unique. Quatre ou cinq hommes graves étaient réunis autour de l'ancien Sénéchal ainsi qu'une dame toute jaune et fort ridée avec une cornette et une guimpe de la même couleur que son visage. Il s'entretenaient à voix basse et dans un coin il y avait comme un petit nuage d'argent, assis sur un siège, — et ce nuage était Lucida de Domazan.

Il vint encore un très vénérable personnage qui était châtelain de Bouconne et membre du parlement, le plus vieux et le plus rigide de cette sévère assemblée. Il apparut que la réunion était au complet et tout le monde déclara n'être présent qu'avec une intention pieuse et dans un but de soulagement des âmes en peine, car chacun craignait en lui-même d'être soupçonné de péché, chacun savait bien qu'il allait approcher de la région diabolique où vivent les abandonnés du Seigneur.

Domazan le pieux dit le *Pater* à haute voix, mais c'était un *Pater* qui sonnait mal, dénué d'ailes, qui ne montait pas. Je vis sortir de l'ombre Espinasse, Espinasse qui parlait aussi bien le grec, l'hébreu que l'arabe et que cette connaissance des langues n'empêchait pas d'être très maigre, à la manière de ceux qui mangent peu non par pénitence, mais involontairement. Il était fier de jouer un rôle important et il étendit sa main osseuse au-dessus de la tête de Lucida.

J'avais entendu parler de ces réunions et je savais que beaucoup ne donnaient pas de résultats. Chacun alors allait dormir de son côté. Il fallut attendre longtemps, mais il vint un moment où je ressentis avec mes sens que des présences invisibles s'étaient glissées autour de nous.

Le pouvoir spécial d'Espinasse consistait à permettre à ces créatures qui étaient des défunts errants depuis des temps indéterminés de s'exprimer par la bouche de la suave Lucida. Les lèvres délicates de la jeune fille prenaient alors l'accent du mort, même s'il était rauque et grossier et en dehors des possibilités de création orale de Lucida. Chaque personne présente alors hochait la tête, faisait remarquer cette particularité, comme une merveille d'ordre occulte.

Les premières paroles qui retentirent, transmises par la gorge de Lucida, furent des paroles d'effroi. Elles étaient entrecoupées et je les compris mal d'abord, à cause de mon manque d'accoutumance à cette transmission du langage. Mais Domazan se précipita vers moi et, à mon extrême surprise, il arracha mon chaperon de drap de ma tête et il m'invita avec vivacité à me dépouiller de ma garnache. Les esprits subtils des morts gardent une confuse visibilité des vivants. Celui-là avait perçu la silhouette d'un homme vêtu comme dans son temps et sans doute avait-il eu peur d'avoir à recommencer la vie.

Il se calma, dit d'autres choses, lui ou un autre, je ne sais. Car il semble que les discours des morts sont assez remplis de médiocrité et ne méritent guère d'être écoutés, sauf exception, bien entendu.

La scène tirait à sa fin quand Lucida poussa un grand cri, si plein de terreur, que tout le groupe s'approcha d'elle. Je la vis alors de tout près, si belle mais encore enfant ! et je contemplai une seconde l'étendue des espaces de ses yeux où il y avait au fond, peut-être, des étoiles.

Elle répétait non! non! et se tordait sous la main étendue d'Espinasse. Il me faisait l'effet d'un bourreau, mais personne n'en jugeait ainsi car j'entendais autour de moi :

— Elle se refuse à dire quelque chose! Il faut la forcer à parler! Qu'elle dise ce qui doit être dit!

A la fin, Lucida parut résignée ou ce fut plutôt qu'elle était possédée par l'être qui avait quelque chose à dire. La jeune fille se souleva avec une gravité

soudaine sur son visage, sa voix devint profonde et ce fut elle-même qu'elle appela par trois fois :

— Lucida!

Tout le monde était attentif. Elle regardait intérieurement et dit :

— Lucida! Je t'en donne l'ordre. Cesse d'être incestueuse avec ton père !

La main d'Espinasse retomba. Un grand silence se fit.

Je remis en hâte ma garnache et mon chaperon pensant qu'il aurait mieux valu que le mort en fût incommodé et ne prononçât pas de semblables paroles. La tête du chapelain de Bouconne me parut s'allonger d'un coup et la femme jaune, jaunir. Je tirai la manche d'Isaac Andréa. Dehors nous marchâmes à grands pas. L'église des Minimes sonnait dans la nuit tranquille.

— Il est imprudent de faire parler les vivants, dit doucement Isaac Andréa et plus imprudent de faire parler les morts.

LE CHATEAU DE BRAMEVAQUE

Dans la vallée de Larboust, après la chapelle de Saint-Aventin, à l'endroit où à l'heure de midi le pic d'Agude étend la pointe de son ombre, se dresse le château de Bramevaque. Il serait plus juste de dire qu'il se perche. Le vent qui souffle du côté d'Oueil a fait tomber toutes les ardoises de sa tour et maintenant cette tour a l'air de s'incliner sur la droite comme pour attester qu'elle n'est pas une tour orgueilleuse et ne domine plus désormais qu'une demeure abandonnée.

On arrive au château de Bramevaque par une longue, une montante allée de hêtres, ces mêmes hêtres qui au temps de mon enfance furent frappés d'une maladie spéciale aux hêtres, d'une étrange maladie amenant le rabougrissement, la torsion des membres sylvestres, et une couleur rougeâtre des feuilles comme si leur sève charriait du sang.

Quand j'apparus dans l'allée des hêtres, je vis qu'ils n'allaient pas mieux, qu'ils étaient aussi tordus que jadis en proie à ce mal des ardents du monde végétal, qui noue et contourne et donne l'aspect de la fureur.

L'heure devenait crépusculaire. Des oiseaux de nuit commencèrent à ricaner dans les forêts proches. Les grandes ombres du soir qui descendent des montagnes cessèrent de se mouvoir et prirent cette terrible immobilité, annonciatrice de la nuit. Au loin, des bergers appelaient des troupeaux invisibles avec des voix sorties on ne sait d'où.

Impressionné par la désolation du lieu, je demandai à Tornebut s'il savait pourquoi nous étions venus, et il me répondit qu'il l'ignorait. J'avais coutume d'agir selon des intuitions intérieures. Quelque chose m'avait poussé à me rendre dans le château où mon enfance s'écoula. J'avais peut-être quelque enseignement à y recevoir et parfois c'est à mon insu que l'enseignement est reçu.

Nous étions arrivés devant le perron. Tornebut me fit remarquer que plusieurs chevaux avaient dû s'ébrouer parmi les herbes. La porte était rompue depuis longtemps. Mais un des battants avait été écarté récemment, pour livrer passage à des visiteurs qui, répugnant à se baisser; n'avaient voulu entrer que la tête haute.

Et en effet ; quand nous marchâmes dans les salles vides où il n'y avait plus que les fantômes des meubles, nous pûmes distinguer, à des signes dans la poussière, que plusieurs personnes avaient passé dans cette ruine et cela semblait remonter à si peu de temps qu'à plusieurs reprises je m'arrêtai et prêtaï l'oreille, croyant avoir entendu les pas de ces visiteurs résonner dans quelque pièce éloignée.

Mais non ! nous étions bien seuls avec les ombres qui entraient et erraient ça et là.

J'attendais une inspiration, comme il m'en vient, quand il est nécessaire. Mais peut-être n'était-elle pas nécessaire, car elle ne vint pas.

Je jetai un dernier regard sur ces salles jadis familières et maintenant mortes et je dis à Tornebut :

— Il y avait autrefois des bandes de loups qui descendaient jusque dans le parc du château. Peut-être ont-elles gardé cette habitude. Nous irons au village de Saint-Aventin demander l'hospitalité à des hommes bienveillants qui

ont connu le seigneur de Bramevaque, mon père.

Et comme je jetais un dernier regard sur ce qu'on appelait jadis la salle d'honneur, je vis qu'il y avait sur la cheminée une grande rose fraîchement coupée.

Je pris la fleur et nous descendîmes en silence l'allée de hêtres.

Plus tard, nous vîmes un homme assis sur le seuil d'une cabane de chaume. C'était un homme de la terre, de forme épaisse et dont les cheveux prenaient naissance aux sourcils.

Je m'arrêtai et lui demandai de me dire s'il avait vu, depuis le lever du soleil, des voyageurs se dirigeant vers Bramevaque. Car aucun humain ne hantait ces lieux solitaires et j'étais sûr que si quelqu'un avait emprunté l'allée des hêtres douloureux, cela devait donner lieu à maints commentaires, pendant longtemps, autour des foyers de Saint-Aventin.

L'homme dépourvu de front fit un grand effort pour diriger sa pensée et lui permettre de prendre une forme orale. Oui, il avait vu une jeune fille blanche passer à cheval. Elle était venue et repartie. Il avait vu ensuite quatre cavaliers vêtus de noir. Ils avaient atteint le château. Mais ils ne s'en étaient pas retournés par le même chemin. Il les avait aperçus par un sentier dangereux, très loin, au-dessus du Val d'Astos, dans la région des hauts lacs. Ils ne pouvaient manquer de se perdre le long des couloirs de pierre de Crabioules, par là il y a des aigles qui viennent vous donner des coups d'ailes pour vous faire perdre la raison et choir au fond des abîmes de la montagne.

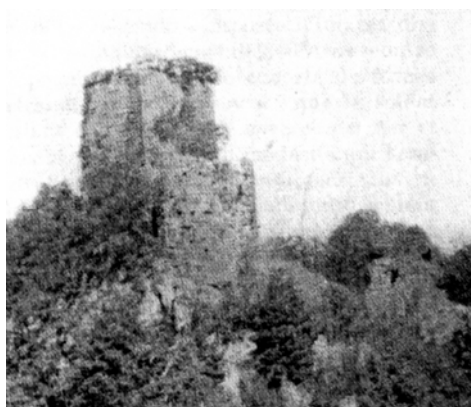
Une jeune fille blanche ! Quatre cavaliers noirs ! Ainsi, d'autres que moi avaient été poussés vers les ruines de Bramevaque.

Nous approchions des lumières de Saint-Aventin, Je dis à Tornebut :

— Ce voyage était peut-être inutile. Je n'ai rien trouvé au château.

Et il me répondit :

— N'avez-vous pas dans la main une rose fraîchement coupée ?



Les ruines du Château de Bramevaque

LA NUIT DES LOUPS

Comme je ne dormais pas dans la grange où nous avaient installés les braves gens de Saint-Aventin, je me levai silencieusement et je sortis.

La lune dessinait le contour des arbres et les sinuosités du chemin et je marchais à grands pas, sûr de mon but, ayant la connaissance secrète que je devais me trouver seul cette nuit et pas une autre, dans le château de Bramevaque. Je traversai l'avenue des hêtres malades, puis les allées sauvages du jardin et je poussai un soupir de satisfaction quand je fus sur le perron de ma demeure en ruine.

Mais aussitôt je me fis à moi-même la réflexion que si j'avais quelque motif d'espérance la cause m'en était tout à fait inconnue. Et avec une saisissante rapidité et une extrême précision, certains souvenirs d'enfance me revinrent à la mémoire. Ces souvenirs avaient trait à la présence des loups dans les forêts voisines.

Pendant tout l'hiver, on les entendait hurler à peu de distance de la maison. Mais une nuit de neige, ils avaient envahi le jardin en grand nombre. Mon père leur avait tiré des coups d'arquebuse de la fenêtre et comme dans mon ignorance d'enfant je disais qu'il fallait sortir pour les combattre, mon père avait assuré que, même en réunissant tous les serviteurs avec des armes, on aurait eu des chances d'être dévoré. Cette nuit-là un grand loup parvint à s'introduire dans l'écurie par la toiture. Il étrangla un cheval, mais un autre cheval lui cassa deux jambes à coups de pied. On retrouva le loup au matin sur le cheval mort, et face à face avec son énergique compagnon. Je pus le voir, une fois qu'on l'eût tué. C'était une bête à poils rouges, qui laissait sortir de sa gueule une langue démesurée. Son expression était si hideuse que jamais je n'avais pu l'oublier et que je l'associais dans mon esprit à l'idée du mal.

Je prêtai l'oreille et il me sembla entendre très loin quelques hurlements éloignés. Mais les loups étaient si nombreux dans les forêts qu'il n'était pas de nuit où on ne les entendit s'appeler sur les hauteurs.

J'essayai de clore l'entrée avec les débris de la porte, mais je vis qu'il me faudrait trop de temps pour y réussir et j'y renonçai. J'avais à tout hasard emporté le luminaire qui avait été suspendu au mur dans la grange où je devais passer la nuit. C'était une mèche imbibée d'huile dans un gobelet de cuivre. Je l'allumai avec ma pierre à amadou. Cette mèche ne donnait qu'une bien faible lueur et je remarquai qu'elle était fort courte. Grâce à elle, je pus atteindre l'escalier, le gravir et arriver dans la pièce principale où je m'installai dans un squelette de fauteuil.

Pourquoi suis-je venu ? dis-je à haute voix, ce que je regrettai aussitôt parce que ma voix avait une résonance presque inconnue. Et il me sembla que des rumeurs et des bruits inexplicables à travers les pièces me répondaient que c'était bien là que je devais me trouver à cet instant. Je pris le parti d'attendre. Je ne savais pas ce que j'attendais, mais cette ignorance était le principal attrait de mon expédition.

Une petite nappe lunaire baignait un coin de la pièce. J'étais tout surpris du nombre de créatures sauvages que j'entendais marcher dans le jardin ou

voler dans les arbres. Il y avait aussi dans les chambres des glissements et des poursuites d'animaux. Tout cela ne m'inquiétait pas. Comme un clou profondément enfoncé dans un mur et qu'il est impossible d'arracher, il y avait en moi la crainte des loups. Je la sentais faire partie de moi-même et, en réfléchissant, je me disais qu'elle n'était nullement déraisonnable. D'ailleurs, je constatai, en prêtant l'oreille, que les hurlements de ces animaux s'étaient singulièrement rapprochés et qu'ils résonnaient de tous les côtés.

Et malgré cela, je me laissai glisser sans m'en rendre compte dans un état qui n'était ni celui de veille, ni celui de sommeil.

Je crois qu'un tel état est indispensable pour la manifestation dont je vais faire le récit. Ce récit ne rencontrera guère que des incrédules. Mais j'écris plus pour moi-même que pour les quelques hommes curieux qui liront ces pages. Entre ceux-là, il y en aura peut-être deux ou trois qui auront eu une expérience analogue. Ceux-là me croiront en se reportant à leur propre souvenir. Il y en aura peut-être un qui me croira sans avoir fait d'expérience, en vertu d'un naturel désir de croire. C'est surtout pour celui-là que je vais donner les détails de ce qui advint.

J'entendis une voix. Ou plutôt non. J'eus la perception de choses pensées qui n'atteignaient pas l'intermédiaire des mots usuels. Seulement ces mots au lieu d'être enregistrés par moi grâce à l'organe de l'ouïe, touchaient directement mon esprit sans se servir des oreilles et de leurs canaux.

La voix s'exprimait, sans s'occuper de mon opinion et des réponses que j'aurais pu faire ; voici à peu près ce qu'elle dit.

— C'était cette nuit qu'il fallait que tu vins et tu as été fidèle au rendez-vous qui ne t'avait été donné par personne. Moi, Mathieu de Bramevaque, ton arrière-grand-père, je désire t'apporter une aide, dans la toute petite mesure de mes forces. Je ne peux t'en expliquer la raison, la connaissant mal moi-même ; mais les humains de la région que j'habite sont soumis à des forces inconnues et ils ne sont point maîtres d'être ici ou là à leur gré. Il y a d'autres régions plus claires et ceux qui y sont parvenus sont davantage maîtres d'eux-mêmes et voient plus loin. Mais avec cette maîtrise et cette vision leur vient en même temps une indifférence pour les choses terrestres qui les éloigne du monde des formes. En sorte que les vivants ne communiquent guère qu'avec les errants, les aveugles, ceux qui se débattent dans le brouillard, à la poursuite de leur propre lumière intérieure. Cette lumière, je croyais l'avoir développée en moi. Il n'en était rien. Chaque péché l'obscurcit et les miens furent nombreux. Mais le récit, si je pouvais le faire, ne servirait à rien. Prends garde au péché, ô mon enfant, et écoute ce que je vais te dire. Dans le monde où je suis, je perçois ta recherche du Graal, l'intention de cette recherche comme une clarté. Tu es de ma famille et ta lumière tient à la mienne. Je voudrais pouvoir te conduire par la main. Mais les morts peuvent si peu sur la vie terrestre ! Ils voient moins bien que les humains avec leurs yeux de chair. Ils distinguent les haines actives, comme des ombres mouvantes, les grandes espérances comme des tourbillons lumineux. Mais ce qu'ils connaissent le mieux ce sont les mauvaises pensées qui naissent dans la région qu'ils habitent, les pensées de ceux qui haïssent et qui, du monde des ombres, s'efforcent de faire prédominer la haine. Le jour où tu es parti à la recherche du Graal, en vertu des correspondances d'un monde à l'autre, des forces contraires se sont mises en mouvement. Elles t'ont suscité des ennemis inconnus qui aspirent à trouver le

Graal pour s'en servir à leur profit, comme d'une force magique. Car toutes les grandes forces matérialisées, même le sang du Christ, peuvent servir au bien comme au mal. Prends garde à une jeune fille appelée Lucida que des hommes habiles en nécromancie utilisent pour évoquer les morts et leur arracher leur faible science. Car les morts, appelés selon les rites, sont obligés d'obéir à la volonté des vivants. Prends garde à tous ceux qui auront reconnu en toi le sang oublié des Albigeois. Ils ont su ce que tu ignorais, c'est que moi, ton aïeul, j'ai été un des chevaliers Hospitaliers chargés de la garde du Graal. Ils ont su que mon ombre, réceptacle d'anciens désirs, était condamnée à revenir ici à certaines dates, pour y revivre les mauvaises actions dont les images flottent dans l'air ambiant. Ces hommes du mal, tu les rencontreras encore sur ta route. Que ne puis-je t'en préserver ! Que ne puis-je aussi te conduire vers ton but ! Mais il ne m'est pas donné de le voir ! Il y a entre moi et lui les tableaux qui me retiennent dans cette demeure.

Il y eut alors une interruption dans les paroles de mon aïeul. Était-elle causée par l'évocation d'une de ces images qui l'obligeait à hanter ce lieu ? Je me levai et j'allai jusqu'à la fenêtre. Les buissons du jardin étaient pleins d'une singulière agitation et je reculai précipitamment en entendant l'appel des loups, si proche, que c'était à moi qu'ils avaient l'air de s'adresser directement. Il y en avait un si grand nombre qui rôdaient autour de la maison. La pensée me vint qu'en somme, rien ne les empêchait de venir jusqu'à moi et je ressentis ce frisson que donne l'appréhension brusque d'un danger d'une nature horrible.

D'un élan je traversai la pièce et je m'élançai jusqu'à l'escalier. Là, je restai béant de stupeur, éprouvant un effroi particulièrement douloureux, parce qu'il était mêlé d'attirance, comme celui qu'on éprouve au bord d'un abîme vertigineux. Et j'étais bien au bord d'un abîme où m'appelaient les génies du mal.

Au bas de l'escalier, formant un demi-cercle d'une régularité mystérieusement géométrique, les loups se tenaient groupés, à la clarté incertaine de la lune. Je distinguai leurs yeux comme des braises animées. Presque tous étaient assis sur leur derrière. Leur tête était tournée de mon côté, la langue pendante. Ils étaient maigres, hérissés, affreux. Et en même temps que leur odeur fauve, je percevais qu'une tristesse désespérée était le fond de leur âme.

Je songeai d'abord à fuir, à me barricader dans une pièce, ou à essayer de le faire, car toutes les portes étaient tombées en morceaux. Mais je me dis que puisqu'ils n'étaient pas montés, ayant senti l'odeur d'une proie, quelque chose devait les retenir, les obliger à ce demi-cercle. Les loups ne montaient peut-être pas les escaliers ! La spirale des marches était peut-être contraire à leur génie sauvage ! A moins qu'une protection venue de l'au-delà eût tracé une ligne magnétique pour me défendre. On enferme bien un scorpion et même une poule dans un cercle tracé avec de la craie ! Mais je savais combien est illusoire la croyance en une protection cachée.

Ma vue avait provoqué parmi les loups un redoublement de hurlements. Mais aucun ne se hasarda dans l'escalier. Je pensai qu'il valait mieux ne pas les braver et je battis en retraite. Je fis même, avec ce que je pus rassembler de fragments de meubles, un fragile barrage.

Du temps s'écoula. Je vis avec effroi que la lune descendait et que je serais bientôt dans des ténèbres compactes. J'avais repris ma place entre les os

durs du fauteuil et peu à peu je retombai dans le même état intermédiaire que baignent à demi les premières nappes du sommeil.

La voix recommença alors à me parler, mais d'une façon bien différente, plus saccadée, plus incertaine.

— O mon enfant ! Prie pour moi. Demande avec ton cœur innocent aux puissances qui nous régissent que je ne sois plus condamné à revivre ce que j'ai fait. Prie, demande, tâche d'obtenir ! Ce n'est pas à Dieu qu'il faut s'adresser. Il ne peut rien. Il ne sait même pas ! Il y a des Puissances sans contours, sans visages ! Ce sont elles ! Mais combien inexorables ! Et je voudrais aussi t'aider pour m'aider moi-même car il y a quelque part une balance, une balance qui n'a pas de plateaux, mais où sont pesées les actions et même les intentions. Mais comment voir ? Il y a de faux Graals et de mauvais gardiens. Les cœurs des saints sont volés la nuit dans les cryptes des cathédrales. Des damnés vont placer du venin de serpent dans les châsses souillées où il n'y a plus que des caricatures de reliques. Aussi, ne reste pas seul. Le mal est trop puissant. Tâche de rejoindre les quatre hommes qui cherchent comme toi. Tu les reconnaîtras grâce à la rose. Et avec eux tu trouveras peut-être ! Tu dois trouver. Le vrai Graal existe. Il est quelque part. Que ne puis-je te dire où ? Il m'a été ôté la faculté de le voir. Par ma faute ! Nous étions douze dans le château de Cucugnan. Douze chevaliers Hospitaliers choisis pour leur courage et leur foi. Le courage est insuffisant. La foi aussi est insuffisante. Il faut la pureté. Nous n'étions pas assez purs. Comment cela arriva-t-il ? Les chevaliers moururent un à un sans qu'on puisse s'expliquer leur mort. Était-ce une épidémie ou le poison ? Les serviteurs épouvantés s'enfuirent. Et pourtant la présence de la lumière divine aurait dû nous remplir d'exaltation et de joie. Il n'en était rien. Ceux qui allaient mourir commençaient par perdre la raison. A la fin nous ne fûmes plus que deux, moi et Antoine de Cassagnavère. Alors, je montai à cheval et je dis à mon compagnon : « Il faut, avant de mourir, que je dorme une nuit auprès de Béragère de Bramevaque. Je courrai ventre à terre à travers les montagnes. Attends-moi trois jours. » Il me dit « Ne perds pas de temps. » La nuit tombait et comme j'étais au bas des pentes du château, je le vis sous la poterne. Il tenait le Graal et il l'avait mis à la place de son cœur. Mais je ne revins pas après trois jours, selon ma promesse. Malheur à celui qui est lié à la femme par la chair. Par le spectre de la chair, par les spectres issus de mon action criminelle, maintenant je suis enchaîné ici. Et quand je revins au château de Cucugnan, il était trop tard ! Antoine de Cassagnavère était devenu fou. Mais sa tombe n'était pas auprès des dix autres tombes de nos compagnons. Il était parti à cheval, emportant le Graal. Mais nul ne savait dans quelle direction. En vain ai-je demandé sur toutes les routes si on n'avait pas vu passer un cavalier insensé. Et à mon tour, je suis mort. Et j'ai trouvé des routes plus obscures que celles que je suivais de mon vivant. Et toutes aboutissaient ici.

La voix se tut, soit parce que mon aïeul n'avait plus rien à me dire, soit pour une autre impérieuse raison inconnue de moi. La lune devait être au ras de l'horizon et sur le point de disparaître.

Je me levai. Il me semblait qu'il y avait une vague de silence sur le monde. Je m'avançai sans faire de bruit jusqu'au haut de l'escalier. Je vis des points rouges qui s'allumaient et s'éteignaient, les yeux des loups, pleins de patience ! Soudain, l'un d'eux poussa un hurlement désespéré, interminable

qui me glaça d'horreur. En même temps j'eus une vision rapide, fulgurante, comme si un voile en se déchirant me permettait, pour une seconde, de voir ce qui était arrivé en un autre temps.

Un homme dont la barbe était divisée en deux pointes, un homme qui me ressemblait mais cela j'ose à peine me le formuler à moi-même, tant l'apparition fut rapide, descendait les marches de l'escalier. Il était vêtu comme un chevalier Hospitalier et il y aurait eu de la grandeur en lui, si la violence n'avait pas altéré ses traits. Il traînait derrière lui une femme blessée ou morte dont la longue chemise blanche était couverte de sang et il faisait le geste de la lancer aux loups. Mais non pas aux mêmes loups que je voyais, à d'autres loups plus nombreux, répandus sur de la neige, sur une neige de rêve, au milieu d'arbres glacés, des loups du passé, morts depuis longtemps.

Comme si un rideau se refermait, la vision disparut. Les loups vivants, toujours assis en demi-cercle sur leur derrière, répondirent à celui qui avait hurlé le premier, par des hurlements aussi désespérés et qui allèrent en se succédant. Ils ne tentèrent pas de gravir les marches, ils demeurèrent immobiles dans leur désespoir.

Avais-je entrevu durant une seconde une partie du drame que mon aïeul était obligé de revivre ? Les voiles qui me séparaient du passé retombèrent pour ne plus se rouvrir. J'avais perdu l'appréciation du temps et je ne savais pas combien d'heures s'étaient écoulées.

J'entendis des voix d'hommes dans l'allée des hêtres et je reconnus l'accent de la voix de Tornebut qui m'appelait. En même temps, je m'aperçus que la lumière du matin avait remplacé les ténèbres. Il n'y avait plus aucune trace de loups. Avaient-ils regagné les forêts ou s'étaient-ils dissipés dans le temps révolu comme l'homme à la barbe à deux pointes et comme la femme couverte de sang ?

LE MENUISIER DE SAINT-BÉAT

Nous passions à Saint-Béat, aux pieds des montagnes et je m'aperçus que je marchais seul et que Tornebut n'était plus à mes côtés. Je revins sur mes pas et je le trouvai dans une posture d'extase devant un vaste hangar rempli de bûches, attenant à un atelier où travaillait un menuisier. Il y avait longtemps que je le sentais possédé par la nostalgie du bois et je savais qu'il n'y a pas de plus grande attraction que celle d'un métier que l'on a aimé.

— O mon maître, me dit-il, la vue du bois me rend ivre comme lorsqu'on a pris un breuvage fermenté. Je suis né pour scier et pour raboter et je ne peux plus vivre sans m'occuper des choses relatives au bois.

Et je lui répondis

— Une destinée est échue à chacun et elle a été fixée depuis des milliers d'années par les actions des vies anciennes et l'enchevêtrement des causes et des effets. Tu es lié au bois et à ses travaux. Ne perds pas de temps à retarder ce qui doit arriver. Demande à ce menuisier de Saint-Béat, homme barbu, au regard plein de malice, s'il ne peut pas te prendre avec lui. Car il y a une évidente disproportion entre la quantité de bûches de ce hangar et sa solitude.

Tornebut fit ainsi et il entra dans l'atelier du menuisier. Il y eut un conciliabule et après quelque temps où je vis la ruse se mesurer avec la naïveté, Tornebut revint vers moi. Il avait un visage où il y avait la joie d'un côté et la tristesse de l'autre. La tristesse venait de ce qu'il allait me quitter et je vis de suite que la joie prédominait.

— Le menuisier de Saint-Béat me prendra comme apprenti et je n'aurai qu'à lui donner douze sols par jour.

— Apprenti! O Tornebut, mais n'es-tu pas un menuisier expert ?

— Il l'ignore.

— Pourquoi ne le lui as-tu pas dit ?

— Il n'est jamais bon de paraître trop savoir.

— Et pourquoi paies-tu douze sols quand, en général, celui qui travaille, reçoit un salaire au lieu de le donner.

— C'est pour la nourriture et le logement.

Le menuisier s'était approché de nous, tenant sa barbe dans sa main droite. Il me salua avec politesse et non sans malice. Il avait l'air excellent et peut-être l'était-il dans la mesure, où l'excellence est conciliable avec la petitesse de l'âme.

Il avait entendu ces derniers mots.

— Je dois vous dire que les repas sont uniformément composés d'une soupe, d'une soupe abondante, dans un bol.

— J'aime la soupe, dit Tornebut, sans remarquer la restriction quantitative que comportait le bol.

— Et comme je n'ai pas de chambre, vous coucherez dans ce hangar, sur un lit que nous dresserons le soir, entre les bûches.

— Entre les bûches ! C'est parfait.

— Je dois vous dire que l'usage veut que l'apprenti se lève une heure avant le jour pour nettoyer la maison et l'atelier.

— Bien.

— L'apprenti doit scier le gros bois et réduire en bûches l'arbre quand il est entier.

— Très bien.

— L'hiver va venir et il y aura des jours où il faudra aller dans la montagne faire rouler sur les pentes les troncs des arbres.

— J'aime les montagnes pleines d'arbres.

— Mais parfois il n'y a pas de pentes et il faut charger les troncs sur son dos.

— Mes épaules sont vigoureuses.

— Et ne pas glisser, si le sol est gelé, car si l'on tombe on risque d'être écrasé par le poids du tronc.

— Je ne glisserai pas et ne serai pas écrasé.

— Et le soir après le souper, sous la lampe, il y a encore des petits travaux à faire.

— Des travaux de bois ?

— Bien entendu.

— Alors, c'est parfait.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Et tu paieras douze sols par jour pour ce travail d'esclave ! dis-je à Tornebut qui m'avait accompagné jusqu'au pont et qui hésitait à me dire adieu.

— Que ne donnerais-je pour dormir au milieu des bûches empilées ?

Il y avait un côté de son âme qui pleurait, mais le bois était son vrai maître. Je m'éloignai rapidement pour ne pas permettre à notre faiblesse de se manifester. Il y avait longtemps que je marchais sans me retourner et je savais qu'il se tenait encore à la même place sur le pont. Je savais que si je lui avais alors fait un signe, il aurait couru et m'aurait suivi. Mais je ne voulais pas lutter contre l'amour du bois.

Je marchais très vite. Plus tard, la nuit vint. Jamais les montagnes ne m'avaient paru si hautes, les forêts si inexorables.

L'ÉGLISE MAUDITE

Au-dessus de la vallée de Barousse, il y a une vieille église délabrée, perdue parmi des bois de sapins. Aucun chemin n'y aboutit et l'on se demande comment les anciens constructeurs ont pu transporter si haut et si loin les pierres nécessaires à une édification d'église.

A quelle époque ces anciens constructeurs vinrent-ils et pourquoi bâtirent-ils là, sur cette montagne écartée ? On dit qu'un seigneur de Barousse, qui était allé aux Croisades avec Raymond Saint-Gilles, revint autrefois à Mauléon chargé de dépouilles hétéroclites dont la plus étonnante, celle qui impressionna le plus les habitants du Comminges, celle que vinrent voir les seigneurs des environs, était un grand serpent avec toutes ses dents et deux gros yeux de verre, merveilleusement empaillé par des Syriens habiles.

Mais le seigneur de Barousse rapportait aussi le malheur. Il avait perdu le sommeil. Il était hanté, disait-on, par le souvenir de tous les païens qu'il avait mis à mort. Alors, il gravissait, la nuit, les hauteurs qui dominent la vallée de Barousse et on l'entendait de loin pousser de grands cris sous les arbres.

A la fin, il fit le vœu de bâtir cette église qui ne servirait qu'à un seul pécheur, à lui-même, et d'y porter dans ses bras tout ce qu'il avait dérobé aux villes où vivent les païens. Et il fit ainsi. Il passait sa vie là comme un ermite et il sonnait lui-même la cloche et pour se récréer, il déroulait devant le seuil les plis du serpent. Et à la fin il mourut. On disait l'église hantée par des fantômes païens. Nul n'osait aller y prier. Puis avec le temps, on ne sut plus bien si le serpent rapporté des Croisades était vivant ou mort.

Les années passèrent. Le vent rompit le portail de l'église. Les bêtes de la forêt firent des rondes sous la nef. Il y eut des choses mauvaises et diaboliques qui s'accomplirent là, car on a gardé le souvenir qu'au siècle dernier, un évêque de Saint-Bertrand fit défense à tout ecclésiastique de pénétrer dans cette église maudite, sous peine d'excommunication. On se rappela l'interdiction et non ce qui l'avait motivée.

Or, il y a une cinquantaine d'années, un grand-oncle des actuels seigneurs de Barousse, qui était un personnage singulier comme tous les hommes de cette famille, s'avisa d'utiliser l'église de son aïeul comme atelier pour la sculpture. Il était devenu misanthrope en vieillissant et disait préférer la compagnie des hommes d'argile ou de pierre à celle des hommes de chair et d'os. Il avait été compagnon du roi François 1er et il s'était battu à Cérisolles, victoire uniquement due, disait-il, à ses prouesses personnelles. Mais ce roi l'avait mécontenté, s'était montré ingrat à son égard. Il avait résolu de créer par la sculpture les compagnons de son existence. Ayant été un guerrier durant sa vie, il n'était guère expert à manier le ciseau de sculpteur. Mais il était orgueilleux comme tous les hommes de sa famille et comme tous les hommes en général et il pensait que, puisqu'il avait décidé d'être sculpteur, il ne pouvait être qu'un grand sculpteur et même le plus grand de tous ceux qui, avant lui, avaient façonné la matière.

Il fit apporter de l'argile et du marbre, des outils et des pièces de chêne pour les piédestaux et il se mit à tailler et à sculpter. Il commença par Jésus-

Christ et les douze apôtres et les personnages de la passion. Il fit Madeleine, Joseph, Pilate et les soldats. Mais on les reconnaissait à peine entre eux. Tous étaient d'informes caricatures. L'église fut bientôt pleine. Le seigneur de Barousse sculpta alors en plein air. Il imagina une longue allée au flanc de la montagne qu'il borda de toutes sortes d'êtres, chevaliers, clercs, juges, ou paysans. Mais c'était surtout du roi François 1er dont il se plaisait à reproduire le contour et sur le visage duquel il essayait de mettre l'expression hideuse de l'ingratitude.

Il travaillait sans cesse en chantant des hymnes lugubres et, même la nuit, on entendait de très loin le bruit de son marteau sur la pierre, de sa hache sur le bois. Puis il se mit à sculpter des animaux. Ils étaient presque pareils aux hommes, on ne les différençait que parce qu'ils avaient quatre pattes et presque tous portaient une barbe taillée comme celle de François 1er.

Et à son tour, il mourut. La présence des monstres sculptés ajouta au caractère maléfique de l'église.

Le temps fit son oeuvre. Des plantes rongèrent les statues. Il y en eut qui tombèrent, d'autres qui disparurent sous la poussée de jeunes sapins. Un peuple de corbeaux choisit la tour de l'église comme habitation. Chaque soir on voyait dans le ciel tourbillonner un grand vol de ces oiseaux comme une indication magique tracée par la nature.

DOMITIEN DE BAROUSSE

Il y a dans la vallée de Barousse un château de Bramevaque, qui a appartenu à un de mes oncles et où, dans mon enfance, mon père me conduisit souvent. Aussi loin qu'on remonte dans le passé, les seigneurs de Barousse et ceux de Bramevaque furent toujours en querelle, bien qu'en apparence ils entretenaient des rapports de courtoisie hostile. Les gens du pays avaient pris parti pour l'une ou pour l'autre famille. Aussi lorsque je descendis à l'auberge de la Blanche épée sur la grande place de Saint-Bertrand de Comminges, je fus heureux d'apprendre que Paulin Couloumiès, l'aubergiste, était lié à ma famille par les liens mystérieux de la sympathie.

— Méfiez-vous des Barousse, me dit-il.

Et le lendemain de mon arrivée, comme je passais devant la basilique de Saint-Bertrand, à la sortie de la messe, un enfant de deux ou trois ans environ, sachant à peine se soutenir sur ses pieds et fort laid de visage du reste, se libéra de la main d'une sorte de gouvernante habillée en velours grenat et s'élança jusqu'à moi pour me piquer la jambe avec une épée minuscule, un jouet, mais un jouet bien trop aigu pour être laissé à une créature privée de conscience.

La gouvernante se contenta de ricaner. Je feignis de n'avoir éprouvé aucune douleur et j'entendis un passant dire

— C'est le fils d'Estelle de Barousse qui déjà donne des coups d'épée.

Estelle de Barousse ! Je fus sensible à cet incident et j'eus du mal à l'oublier. Non pour la piqûre, bien entendu; mais j'ai pris l'habitude d'examiner et de passer au crible les pensées qui sortent du tréfonds de l'âme afin de muer leurs mauvaises qualités en noblesse. Or, j'avais d'abord éprouvé une amère satisfaction à constater tant de laideur sur le visage d'un enfant né de Barousse, serait-ce d'Estelle. Ensuite j'avais été obligé de réprimer un grossier instinct qui me poussait à culbuter d'un coup de pied cette hostile créature humaine, de même qu'on se défend d'un chien qui vous mord. S'il est douloureux de reconnaître que les hommes sont mauvais, il l'est bien davantage de toucher du doigt ses propres mauvais sentiments. Le dernier venu des Barousse avait inconsciemment manifesté la haine des Barousse contre moi et des profondeurs de mon être étaient sorties de vulgaires réactions qui témoignaient d'une âme bien ordinaire !

Les trois frères de Barousse — car la fatalité voulait qu'ils fussent trois pour augmenter mon fardeau — me haïssaient également d'une haine déraisonnable. Le cadet avait été officier dans les armées du roi et consacrait maintenant sa vie à la recherche des femmes. Le second était membre du Parlement de Toulouse et passait pour un des hommes les plus sévères de cette assemblée redoutable. L'aîné était entré dans les Ordres. Jeune, il avait eu des crises de mysticisme. Il séjourna longtemps à la cour de Rome et plus longtemps encore dans un couvent où l'autorité religieuse, disait-on, l'avait enfermé pour des fautes relatives au dogme. Je l'avais entendu une fois disputer en grec ancien sur la Sainte Trinité avec un moine qui était venu d'Allemagne pour cette joute oratoire. Il avait fait l'admiration du tout petit nombre d'hellénistes qui écoutaient. Isaac Andréa m'avait dit qu'il savait l'hébreu aussi bien

que lui et qu'il possédait tous les arcanes de la Kabbale. C'était un homme d'une vaste intelligence, mais d'une intelligence amère et destructrice.

Comme je montais un étroit escalier qui menait à la cité haute de Saint-Bertrand, je me trouvai tout à coup face à face avec lui. Nous ne nous étions pas adressé la parole depuis le temps de notre jeunesse.

— Vous gravissez bien vite ces marches, monsieur de Bramevaque, me dit-il. Vous êtes jeune, très jeune encore !

C'était à ma jeunesse physique qu'il faisait allusion.

Je me hâtai de lui répondre que nous étions à peu près du même âge.

Domitien de Barousse portait l'habit des Dominicains. Le vent qui soufflait soulevait son manteau noir comme une aile sinistre dont les plis me cachaient la lumière du soleil. Il était maigre, avec un grand nez et une bouche qui laissait voir des dents gâtées. Il avait une haute stature et comme il était placé au-dessus de moi, il me dominait si entièrement que j'éprouvais à mon insu un sentiment de défaite. L'accent de sa voix trahissait la supériorité qu'il s'attribuait. Je savais, du reste, qu'il affectait de parler à tous avec une nuance volontaire de mépris.

— Dieu conduit certainement les hommes les uns vers les autres à la minute nécessaire, me dit-il avec une gravité qu'il atténua d'un demi-sourire pour marquer qu'il était au-dessus de l'opportunité d'une rencontre. J'ai un avertissement à vous donner.

— A moi ? fis-je, bien que ce ne pût être à un autre, car nous étions seuls sur ces marches de pierre, où soufflait le vent d'automne. Et dans cette seconde je pressentis ce qu'il allait me dire et je demeurai béant d'étonnement qu'il eût percé mes pensées secrètes.

— Croyez-moi. N'allez pas plus loin. Redevenez ce que vous étiez, un honnête médecin de Toulouse. Consacrez-vous à sauver les corps. Pour les âmes, l'église a tracé des voies. Il n'y en a point d'autres.

J'ouvris la bouche pour répondre, mais il m'arrêta et avec une véhémence subite :

— Mais surtout, homme orgueilleux, renoncez à la recherche de ce qui vous tuerait, si vous le trouviez, de ce qui vous tuera, rien que pour avoir eu la prétention de l'atteindre. Des hommes d'une autre trempe que la vôtre sont morts d'avoir poursuivi la même chimère.

— Je n'ai rien à redouter de personne. Ni les Capitouls de Toulouse, ni le Sénéchal du Roi, ni l'église catholique ne peuvent rien me reprocher.

— Mais l'hérésie est aussi visible sur la figure d'un homme que l'ulcère sur celle du lépreux ! Il ne faut pas être bien clairvoyant pour la reconnaître. Je n'ai qu'à plonger mes yeux dans les vôtres pour savoir que Jésus-Christ n'est pas assis seul sur le trône de votre tabernacle intérieur. Je vois à côté de lui toutes vos imaginations en délire, les rêves des anciens Albigeois. Que sais-je ? Prenez bien garde. Les inquisiteurs ne sont plus aussi puissants qu'autrefois, mais ne vous y fiez pas. Ils dressent encore des bûchers. Ils font encore disparaître les hérétiques dans des prisons. Et ils jugent toujours non sur les faits, mais sur les intentions. Et moi je connais vos intentions. Elles vous ont échappé comme des oiseaux mal gardés. Croyez-moi, rentrez à Toulouse, Michel de Bramevaque ! Vous n'avez que l'étoffe d'un homme bien intentionné qui fait du bien dans son quartier. Chacun son rôle. Retournez à la porte Arnaud Bernard, bon médecin. Je vous enjoins de le faire sans délai, ce soir même.

me, avant que le soleil soit couché.

Je me mis à rire pour indiquer que je ne prenais pas au sérieux cette extravagante injonction.

— Mais autrefois, n'avez-vous pas été vous-même soupçonné d'hérésie ?

Il se contenta de hausser les épaules.

— Et c'est vous qui me donnez l'ordre de partir ?

Il serrait les lèvres. Ses yeux brillaient.

— Oui, l'ordre. Exactement.

Il baissa la voix.

— Et je ne vous donne pas cet ordre au nom d'un tribunal, au nom de l'église. Je le pourrais. Non, c'est moi, personnellement qui vous donne cet ordre et dans votre intérêt.

Il était passé devant moi avec cette expression morte que prend le regard de celui qui ne veut entendre aucune sorte de réponse à ce qu'il vient de dire. Dans le mouvement qu'il fit, à cause de l'étroitesse de l'escalier, son visage fut tout près du mien. Je respirai, durant une seconde, une haleine fétide, l'odeur de la pourriture des morts.

Il avait descendu trois marches. Il se retourna et le vent qui se plaît souvent à augmenter l'aspect théâtral des choses, fit à nouveau voler son manteau. Ses traits étaient figés comme s'ils étaient taillés dans la pierre et ils exprimaient une dureté mystérieuse, tellement elle était inhumaine.

J'aurais voulu comprendre, m'expliquer avec lui. Mais j'éprouvai un tel soulagement en le voyant s'éloigner que je ne cédaï pas à l'impulsion de courir après lui. Il me semblait que j'avais été quelques minutes au bord d'un abîme horrible, d'où s'exhalait le souffle de sa poitrine et de ses dents, le même abîme où j'avais entendu naguère l'appel des loups hurlant à la mort.

LA MESSE DE SAINT-SECAIRE

Y a-t-il des êtres de l'abîme ? Et d'ailleurs, l'abîme existe-t-il ? Y a-t-il un monde où des êtres mauvais s'efforcent de nous faire tomber parce qu'ils sont tombés eux-mêmes ? La grande force de la déchéance vient du désir de détruire ceux qui s'élèvent. On dit qu'il ne faut pas s'attarder, le soir, aux alentours des léproseries. Des hommes qui passaient ont été quelquefois saisis par les lépreux et entraînés pour subir des attouchements, des baisers qui avaient pour but de leur communiquer le mal. L'égalité qui vient d'en bas est une affreuse tentation. Ceux qui se sont volontairement perdus aspirent à perdre leurs frères qui ont résisté à la puissance attractive de la descente.

Je connais maintenant une créature qui fait le mal pour le mal. Mais ce n'est pas le désir de faire souffrir qui l'anime. La douleur est bien peu de chose.

L'homme dont je parle et qui a tenté de me donner la mort serait peut-être satisfait de me savoir heureux dans la médiocrité spirituelle. Ce qui cause sa haine, c'est la foi qu'il sent en moi, même si cette foi ne devait aboutir à rien, n'être utile à personne. Il suffit que la foi soit allumée dans la solitude d'une âme pour que les mauvais se coalisent afin de l'éteindre.

Mon Dieu ! défendez-moi de leurs pièges, de leurs sorcelleries, de leurs poisons ! Je sais que plus on s'avance, plus le chemin est rempli d'épines et il vient un moment où l'on a le visage et les mains déchirés. Aussi ne m'ôtez pas le bouclier de pur métal, la foi inaltérable en ce qui est sublime. Que je puisse éternellement, en fermant les yeux, dans la vie et dans la mort, contempler et aimer ce qui est la raison de l'homme, le corps admirable d'une déesse, la clarté de l'étoile du matin, le sang de Jésus-Christ.

*

* *

O Tornebut, que n'étais-tu là ? Il vaut toujours mieux être deux. L'homme seul est sans courage. Il se demande si ce qu'il va faire n'est pas insensé. Il a besoin du clignement d'œil, du hochement de tête, d'un témoin.

Donc voici ce qui advint par une nuit de lune, voici ce que j'ai vu grâce à une heureuse impulsion de ma nature ou plutôt à une volonté arrêtée de mon protecteur invisible, car celui qui connaît le mal dirigé contre lui peut le combattre par la force de l'âme.

La veille de cette maléfique nuit, je m'étais promené hors de l'enceinte de la cité et j'avais gravi une hauteur d'où l'on peut apercevoir entre les sapins la silhouette de cette église interdite construite jadis par un Barousse, de cette église où règne le mystère et la désolation.

La lune se levait à peine et je distinguai entre les arbres une sorte d'œil rougeâtre et de proportions énormes qui me regardait. Quel pouvait être cet œil solitaire ? Il était fait par un vitrail de l'église et sa lumière ne provenait

pas de la lune mais d'une clarté intérieure. Il y avait donc quelqu'un dans l'église à cette heure nocturne. Je pensai que ce devait être un homme d'un grand courage et conduit là par un intérêt bien puissant. Cette église solitaire, depuis la malédiction ecclésiastique qui pesait sur elle, exerçait dans tout le pays une terreur si grande qu'on n'en approchait pas, même le jour. Trente ans auparavant une famille de Bohémiens, chassée de Saint-Bertrand, s'y était réfugiée un soir d'orage. Le lendemain, on avait retrouvé les membres de cette famille — ils étaient six — morts devant le portail. Sans doute la foudre par le jeu naturel de sa puissance, les avait-elle normalement frappés. Mais on avait attribué cette mort à des causes plus étranges. La croyance populaire était même allée jusqu'à ressusciter l'antique serpent rapporté de la Croisade par le compagnon de Raymond Saint-Gilles.

Je fis part de ce que j'avais vu à Paulin Couloumiès. C'était un esprit fort, un rusé fort difficile à tromper.

— Je ne dirais cela à personne, car on risque à trop savoir. Quand c'est la pleine lune, on dit la messe de Saint-Sécaire dans l'église de Barousse.

— Et qui la dit?

— Je l'ignore et il vaut mieux l'ignorer. Quoiqu'en vérité, il serait aisé de deviner. La messe de Saint-Sécaire, c'est bien connu, a besoin, pour être célébrée, d'une nuit de pleine lune et d'une église interdite. On a la nuit partout, mais où trouver une église interdite plus solitaire et où l'on soit aussi sûr de ne pas être dérangé ? Et quelle coïncidence ! Certains voyageurs arrivent de Toulouse ou d'ailleurs, deux ou trois fois l'an, justement quand la lune est dans son plein, et c'est justement quand ils sont là qu'une vague lumière teinte là-haut les vitraux de l'église.

Je ne pus rien lui faire dire de plus, mais à partir de cet instant, je fus brûlé de la tentation de voir de mes yeux la figure des êtres voués volontairement à l'esprit du mal et de connaître les rites par lesquels on fait sortir de l'ombre cet esprit du mal — si toutefois il peut se matérialiser dans la forme, si toutefois il existe.

Je savais que ma curiosité elle-même venait d'une source mauvaise, était faite de la même substance que son objet. Je savais que le mal se manifeste d'abord comme appel, que sa présence est une force attractive, un vide où l'on est tenté de s'élancer et qui vous aspire. Mais je me donnais à moi-même des raisons altruistes. Il y a des faibles qui sont menacés et que je pourrais sauver, me disais-je. Mais il faut connaître le danger pour les préserver efficacement.

J'allai reconnaître les lieux dans la journée et pris des points de repère pour me guider quand la nuit serait tombée. Le soir me surprit à l'extrémité de cette étrange avenue de pierre bordée par les statues du sculpteur insensé. Presque toutes étaient renversées et on ne distinguait guère que des formes allongées, des masses confuses. Il en restait encore quelques-unes debout dans l'église envahie du crépuscule et je vis de suite le parti que je pouvais en tirer. En gravissant un socle et en me tenant immobile, mon bâton en forme de crosse entre mes bras, je pouvais donner dans l'ombre l'illusion que j'étais un des douze apôtres, sinon Jésus lui-même. Je m'armai de patience. J'éloignai de moi l'image des six Bohémiens défunts, le fantôme du serpent et tous les fantômes inconnus qui pouvaient habiter ce lieu et j'attendis.

J'attendis longtemps. La lune se leva, brilla dans les vitraux brisés, allongea les ombres des piliers, infléchit la courbure des cintres, fit apparaître la

silhouette d'une haute croix de bois au-dessus de l'autel. Des chauves-souris commencèrent sous la nef une ronde éperdue et circulaire et d'autres oiseaux entrèrent, battirent des ailes et repartirent, comme s'ils avaient eu à transmettre un message, des forêts proches.

La solitude, la fatigue d'être debout et le caractère impressionnant du lieu agirent à la longue sur mon esprit. Je me dis que peut-être les clartés aperçues la veille tenaient seulement aux jeux de la lune dans les vitraux et que j'avais ajouté trop de foi aux imaginations de Paulin Couloumiès. Je songeais à abandonner le socle de bois que j'occupais et à reprendre le chemin de Saint-Bertrand, quand j'entrevis des ombres sur la partie lumineuse qui comprenait le portail et les dalles de l'entrée.

Il y avait trois formes qui glissèrent silencieusement en chuchotant et que je ne pus examiner car elles s'enfoncèrent aussitôt dans la partie ténébreuse de l'église.

Une clarté brilla au bout de quelques instants. J'entendis une voix d'homme qui se plaignait de l'étroitesse d'un chandelier où un cierge d'une dimension trop grosse ne pouvait pénétrer. Puis deux lueurs plus vives s'animèrent et je vis que deux cierges éclairaient l'autel.

Des paroles indistinctes s'élevèrent. J'entendis des froissements d'étoffe et soudain mon cœur se mit à battre avec plus de force. La silhouette d'une femme nue passa devant l'autel. Elle était svelte et je ne pus distinguer ses traits. D'un mouvement brusque elle s'allongea sur l'autel. Puis elle s'accouda, ses cheveux tombant jusqu'à terre, dans la pose de quelqu'un qui attend.

Les pierres de cette église étaient privées depuis des siècles de toute sanctification. Elle était devenue un lieu quelconque, hantée des bêtes de la forêt. Mais elle gardait, malgré tout, la forme du lieu d'élection que les hommes consacrent à la prière. Je ressentis cette émotion mêlée d'horreur que procure la violation de ce qui est spirituel par le contact de la bassesse et du mal.

Soudain la femme s'allongea et le geste qu'elle fit pour rouler ses cheveux sous sa tête déplaça les ombres dans toute la nef. Un homme de haute taille que je ne voyais que de dos disait maintenant la messe, ou plutôt une caricature de messe, pendant que le troisième personnage agenouillé jouait le rôle d'enfant de chœur.

D'abord cette scène à demi entrevue ne me sembla pas tellement terrible. J'en vis plutôt le côté ridicule, surtout quand j'entendis la voix musicale de la femme qui disait avec une nuance de gaieté :

— Prenez garde ! les crapauds se sont échappés ! et que je pus penser que des crapauds avaient été transportés dans quelque récipient, comme les accessoires nécessaires du rite de la souillure.

Mais mes oreilles s'habituaient peu à peu au marmottement qui sortait des lèvres de celui qui jouait le rôle de prêtre et distinguèrent les paroles prononcées. Les formules invocatoires étaient des appels à l'esprit des ténèbres, à la force mauvaise du monde et son aide était requise pour une oeuvre de mort.

La mort de qui ? Je ne pouvais le savoir. Mais j'avais assez la connaissance de la magie pour comprendre que cette cérémonie magique qu'est la messe, composée dans le but de frayer à l'homme le chemin du divin, cérémonie savante, ordonnée et efficace, était utilisée à rebours afin d'atteindre le pôle contraire de Dieu et utiliser la force de son rayonnement pour une oeuvre de destruction.

Et peu à peu et à mon insu, je fus pénétré par le caractère horrible de ce qu'il m'était donné de voir. La sensation que j'éprouvai fut si violente que le dégoût l'emporta sur la curiosité et que j'aurais beaucoup donné pour me trouver hors de ce lieu détestable, sous les sapins des montagnes de Barousse.

Quand vint le moment de l'élévation ma tête tourna avec la force d'une girouette actionnée par le vent du nord et mon âme s'élança dans le morceau de lumière ruisselant sous le portail, comme un plongeur dans un lac tranquille. Je ne croyais pas, selon la sage doctrine albigeoise, qu'il put y avoir présence réelle de l'être divin dans l'hostie, surtout entre les mains d'un prêtre impur. Mais je voyais l'intention sous l'acte, comme si cette intention était revêtue d'une forme matérielle.

Et, quand la clochette de l'assesseur eut résonné plusieurs fois à la minute fixée sans doute par le rite, le prêtre leva dans sa main gauche quelque chose qui devait être la figurine représentant la créature envoûtée, celle pour qui était dite cette messe de mort. Sa main droite tenait une lame que je vis étinceler et sa voix s'enfla soudain pour prononcer la formule sacramentelle, invoquant Lilith et Nahemach, les déesses maudites de l'abîme, celles dont le travail consiste à ramener la forme au néant. C'est à cette minute que la cérémonie devient effective et que son action se réalise dans l'invisible avant de se matérialiser dans le réel. L'invocation doit être précédée du nom de la victime et l'homme clama ce nom d'une manière retentissante comme si le son émis augmentait sa volonté.

Mon sang se glaça dans mes veines car j'entendis à trois reprises les syllabes de mon nom Michel de Bramevaque !

Mais avec la même rapidité que le froid parcourut mes os, la chaleur active du salut me posséda car une heureuse disposition de ma nature a voulu que dans le danger, la présence d'esprit vint à mon aide, comme un coureur armé d'une épée.

Je savais qu'en une occurrence si rare, il est possible de détruire l'effet de la conjuration en dressant en face d'elle la conjuration contraire et en la faisant monter aussi haut, par une résonnance égale du verbe.

D'une voix éclatante j'entonnai, en même temps que le prêtre du mal l'invocation aux anges bénéfiques.

Conjuro vos, m'écriai-je d'une voix qui toucha l'arc silencieux de la nef et fit frémir les vitraux ébranlés par le temps. Mais tandis que le prêtre, levant la figurine inutile et le poignard impuissant appelait avec une voix que la stupeur et l'effroi rendaient faiblissante, les créatures infernales, filles du néant, larves abyssales du royaume sans nom, moi, je prononçais les noms sacrés, Onelech, Sabaoth, Adonaï, les ineffables syllabes évocatrices des soixante-douze serviteurs de l'Esprit, depuis Vehuiah jusqu'à Mumiah.

Nous arrivâmes en même temps aux derniers mots de nos deux conjurations adverses qui sont les mêmes *Per omnia sæcula* ! La voix du mauvais prêtre était chevrotante et inarticulée, la mienne soulevait des oiseaux, immobiles auparavant, et les obligeait à battre des ailes sous la voûte.

Sous la chasuble et l'étole, l'homme scrutait les ombres de l'église et brusquement je reconnus Domitien de Barousse et je reconnus aussi Lucida de Domazan qui, dressée sur son séant, projetait d'un geste sa chevelure sur sa poitrine, comme une robe dorée et pudique.

D'un pas mesuré, faisant résonner les dalles de mon bâton, je me dirigeai

vers la porte. Une chauve-souris coupa l'air et sembla séparer l'église en deux. Sur le seuil, j'eus la sensation que la lumière d'un cierge se déplaçait. Mais je ne tournai pas la tête. Je ralentis même un peu le pas en descendant parmi les statues, m'efforçant de prendre l'allure d'une statue en mouvement. Au bas de la pente je m'enfonçai parmi les sapins et je me mis alors à marcher très vite, heureux et surpris d'en être quitte à si bon compte.

Quand un peu plus tard je regardai dans la direction de l'église, sa masse, par un phénomène que je ne pus m'expliquer, m'apparut comme une grande rose noire, une rose ouverte dans la nuit.

LA PAROLE DES ARBRES MORTS

Il n'y avait pas bien longtemps que ceci était arrivé quand une grande tempête souffla. Elle vint du nord, s'étendit sur le pays de Comminges et s'éloigna par les vallées des Pyrénées pour obéir aux destins qui régissent les tempêtes.

Je marchais après son départ sur la route qui conduit à Saint-Martory et je considérais avec étonnement les grandes souffrances que les végétaux avaient endurées par la puissance mauvaise du vent. Sur une hauteur toute une file de sapins se chevauchaient les uns les autres, les branches confondues, comme des guerriers brusquement frappés et qui sont demeurés dans les poses ridicules et tragiques que donne la mort. Au bord de la route, un chêne tendait ses grosses branches cassées comme des moignons et il y avait dans son geste une silencieuse révolte contre l'injustice qui l'avait martyrisé. Des bouleaux plus souples qui limitaient un champ s'étaient laissés tomber dans leur robe d'argent et n'avaient pu se relever. Dans ce champ, les arbres fruitiers avaient tous quelque blessure et je vis un homme qui, à l'aide d'un tuteur qu'il venait d'enfoncer dans la terre, était occupé à rendre la position droite à un jeune pêcher.

Cet homme se précipita vers moi. C'était Tornebut.

— Je suis à votre recherche, me dit-il. J'ai quitté hier Saint-Béat et je n'y reviendrai plus.

Tornebut avait maigri. Ses yeux étaient creusés. Je lui demandai si la cause n'en était pas dans la soupe du menuisier.

— Elle est dans le mal que j'ai fait, répondit-il tristement.

— A qui as-tu fait du mal.

Il me montra la direction d'une montagne du côté de Saint-Béat.

— A des arbres qui vivaient là-haut.

Je lui demandai de s'expliquer.

— J'ai eu du mal à comprendre moi-même. D'abord je n'ai pas écouté la voix intérieure. C'est peu à peu que la vérité s'est faite jour.

— Quelle vérité ?

— Celle qui dit qu'on ne doit pas tuer les arbres. Pourtant comment exercer le métier de menuisier sans s'être au préalable procuré des planches par la mort d'un arbre ?

— Hélas ! l'homme se trouve fréquemment en face du manque de logique de Dieu, répondis-je.

— C'est une nuit que la lumière s'est faite en moi, car la nuit terrestre est propice à la clarté de l'esprit. Vous savez que je couchais dans le hangar, au milieu des piles de bois fraîchement coupé. A peine étendu sur ma paillasse je m'endormais à cause de la fatigue. Mais cette nuit-là je ne pus dormir. Il y avait dehors plus de bruits d'eaux qu'à l'ordinaire et les étoiles brillaient à travers les planches. Ces planches mal jointes ne laissaient pas passer le gel coutumier mais la première tiédeur précoce du mois de mars. Une langueur emplissait le hangar. Et voilà que j'aperçus dans les cercles des bûches sciées des visages ronds et tristes qui me regardaient avec une expression de reproche, non pas d'un reproche conscient, mais de celui qui doit être le propre des

végétaux. Ce qu'il y avait de ciel sous le hangar faisait luire une humidité qui ressemblait à des larmes et par un entendement spécial je percevais des paroles confuses :

« Nous habitons là où les gaves prennent leur source et où les nuages viennent se reposer. Nous abritons des oiseaux, des insectes et des créatures plus petites qui n'ont pas de nom. Nous permettions à la fougère de s'épanouir et au champignon de se gonfler et de faire éclater sa pourriture vivante et colorée. Tu nous as ravi avec ta hache le don d'exister. Inexorablement tu nous as tués. Maintenant nos racines demeurent immobiles sous les humus dans leur éternité silencieuse. Des siècles de pluie couleront sur elles enlevant la chair terrestre pour mettre à nu le roc chauve. Les racines n'ont pas la possibilité de la mort totale. Seules, les radicules, comme des chevelures au multiple réseau, connaissent la dissolution. Le bloc souterrain de l'arbre garde la puissance de sa douleur éternelle de mère qui ne peut plus enfanter. Les témoins de tes meurtres d'arbres sont invisibles, ensevelis, sans corps et sans visage, mais ils pleurent dans la nuit de la terre la mort du fils arborescent qui ne jettera plus de feuilles dans le ciel. »

Tornebut s'arrêta. La sueur coulait de son front.

— J'étais mûr pour entendre et j'ai entendu et celui qui a entendu de telles choses ne peut les oublier. Alors, je me suis levé, j'ai fui la maison où il y a des scies et des haches et j'ai fait un vœu. Je rendrai la vie à autant d'arbres que j'en ai fait mourir. C'est pourquoi j'ai relevé ces abricotiers et ces pêcheurs courbés par le vent et je ferai de même pour tous les arbres qui auront besoin d'être redressés car la tension vers le soleil produite par la position droite est indispensable à tout être végétal.

A partir de ce jour, Tornebut redevint mon compagnon et à partir de ce jour ma marche sur les routes devint infiniment plus lente car à tout moment Tornebut s'écriait :

— Voilà un bouleau qui a besoin de mes soins ! Il est arrivé malheur à ce châtaignier ! Il faut un tuteur ici ! Il faut soulager ce pommier de cette gerbe de pommes !

Et il se mettait à courir dans les prés que nous longions.

— Combien d'arbres as-tu frappés avec ta hache ? lui demandai-je une fois, songeant à l'inconfort de voyager si lentement et espérant le terme du vœu.

— Hélas ! je l'ignore. Mais un grand nombre.

— Et comment sauras-tu que le nombre d'arbres sauvés égale le nombre d'arbres coupés ?

Tornebut se gratta la tête. Il était embarrassé.

— Il y aura sans doute un signe. Un signe fait par un arbre. Un peuplier par exemple s'inclinera devant moi ou la branche flexible d'un saule pleureur au bord d'un étang s'enroulera autour de mon cou.

Nous longions justement un chemin bordé de peupliers et à droite, au bord d'un étang, un saule trempait de longues feuilles couleur d'amande dans l'eau rouillée. Je regardai ces arbres attentivement et avec une confuse espérance. Les branches du saule ne frémirent pas. Les peupliers demeurèrent immobiles.

— Ah ! Tornebut, comme les signes sont rares ! Mais comme la vie serait vide si nous ne les attendions pas sans cesse !

LE MIRACLE DU FIGUIER

Je ne sais pourquoi, me dit Tornebut, mais il me semble que lorsque les saints faisaient des miracles, il devait y avoir dans l'air la même lumière qu'aujourd'hui.

— Assurément, il faut faire des miracles, les miracles sont indispensables, répondis-je.

Nous descendions une colline du Lauragais. L'air avait une couleur sur-naturelle. Les arbres étaient immobiles et paraissaient méditer sur leur destinée d'arbres. Certaines feuilles étaient dorées et les autres bleues. Si nous élevions la voix elle résonnait à une grande distance.

J'eus subitement la connaissance que le jour était enfin venu. Et je me sentis comme un homme qui a bu un breuvage délectable mais dangereux.

O Tornebut, si l'on n'ose pas, rien n'arrive jamais. Malheur aux tièdes ! Il faut oser ! Celui qui ose et qui a la foi peut faire aisément des miracles. On peut faire des miracles avec une extrême facilité, car la nature obéit à l'homme. Si l'on osait on ferait des miracles à toutes minutes. Jésus-Christ a dû en faire bien plus qu'il n'est rapporté, mais les narrateurs des évangiles, hommes timorés, n'ont pas osé les consigner pour ne pas choquer la raison vulgaire.

Tornebut me regarda du coin de l'œil.

— Je sens en moi une si grande foi, repris-je, que je pourrais faire un miracle, car je serais aidé par des puissances favorables.

Nous avons traversé un village où l'église était très petite et avait l'air provisoire, comme si on l'avait placée là, pour qu'elle grandisse plus vite. Après les dernières maisons un petit groupe d'hommes et de femmes était rassemblé autour d'un figuier et semblait discuter à son sujet.

Nous nous approchâmes et je demandai à ces gens ce qui les préoccupait concernant ce figuier.

— L'année passée et toutes les années précédentes, me répondit un homme qui devait être le propriétaire de l'arbre, toutes les fois que nous rentrions du travail, nous avons coutume de manger des figues. Elles étaient grosses et excellentes. Or, voyez, septembre tire à sa fin et les figues sont sèches et rabougries, plus semblables à des noix qu'à des figues. Nous nous demandions s'il n'y avait pas là quelque sorcellerie car il y a de mauvaises personnes qui jettent des sorts aux arbres.

— Ne faut-il pas attendre quelques jours, demanda Tornebut, et n'est-ce pas un arbre en retard comme certains enfants qui ne comprennent les choses de l'instruction que lorsqu'ils ont déjà de la barbe.

— Il n'en est rien, répondit un gros homme en souriant d'une telle hypothèse et en élevant le ton comme pour affirmer qu'il était expert dans les comportements des arbres fruitiers. Voyez. Les figues se détachent et tombent si on les touche. Il n'y a que la peau sans rien dedans. La sève n'est pas sortie. C'est d'après moi un arbre mal nature.

— Il y a pourtant quelques fruits, de-ci, de-là, qu'on pourrait manger, dit une femme très soignée qui devait être hostile à l'idée que l'ordre de la nature fut troublé.

Elle détacha un fruit choisi avec soin et le donna à un enfant qu'elle tenait par la main. Sans doute l'enfant se crut victime d'une tromperie car il fit le simulacre de pleurer en poussant de grands cris, ce qui est une expression de la colère capricieuse, propre seulement aux enfants.

Complétant sa pensée, l'expert dit encore :

— Il faudrait un miracle pour que ces figues devinssent mangeables.

Alors je sentis qu'il ne fallait pas ruser avec les Dieux mais se jeter à l'eau carrément. Il y a des domaines où l'on ne doit garder aucune porte de sortie, faire fi de toute prudence.

— Voulez-vous que je fasse ce miracle, dis-je avec simplicité, mais avec autorité.

— Quoi?

Les gens crurent avoir mal compris.

— Je vais faire ce miracle. Je vais rendre à cet arbre sa vitalité habituelle. Ces figues vont devenir sur le champ pleines de sève, riches de chair, délicieuses au goût comme leurs sœurs, les figues des vieilles années.

Il y eut un murmure et je vis sur les visages l'étonnement de voir un homme qu'on a supposé grave et plein de raison, prononcer des paroles insensées. Une jeune fille s'écarta brusquement, comme si je pouvais me livrer à des danses ou des gesticulations dangereuses. Un homme âgé qui s'appuyait sur une canne se rapprocha au contraire, me fixant avec une curiosité extrême, de ses petits yeux gris, à peine visibles sous d'épais sourcils.

Il peut faire ce miracle, dit Tornebut. C'est un grand homme. Un homme qui sait tout.

Il baissa la voix et ajouta :

— Qui parle quelquefois avec Dieu.

Alors, les figues deviendraient grosses tout d'un coup ? dit avec un rire goguenard, un maigre incrédule.

— Mon Dieu ! Tout est possible, c'est peut-être un saint, dit une vieille femme en joignant les mains.

Son visage sans dents et un peu ridicule à cause de la longueur du nez prit une expression d'extase, pendant qu'elle répétait :

— Il y a des saints ! Il y a de grands saints ! Un grand saint est venu parmi nous.

Ces paroles me donnèrent une soudaine puissance. Je sentis mon âme soulevée. J'ouvris les paumes de mes mains comme pour recueillir la descente de l'esprit. Tout le monde s'écarta de moi d'un mouvement spontané et je vis Tornebut qui, un doigt sur ses lèvres, faisait sévèrement signe de se taire à l'homme goguenard. Tous les yeux étaient tournés vers moi. J'éprouvais avec les hommes qui m'entouraient une singulière communication. J'étais joyeux, léger et j'avais le sentiment que si je le voulais je pourrais d'un bond et sans aucune peine atteindre le coteau voisin. Mais je ne le tentai pas.

— Est-ce que la Mère du monde qui est la terre et le ciel ne fait pas à son gré souffler le vent et couler la rivière ? Est-ce qu'elle ne peut pas tout, puisqu'elle est tout ?

J'interrogeais des yeux ceux qui étaient près de moi et ils approuvèrent cette simple vérité.

— C'est la Mère divine, la Mère toute-puissante qui donne des fleurs, puis des fruits aux arbres. C'est par elle que vous avez des raisins, des pom-

mes, des figues, n'est-ce pas ?

Les têtes s'inclinèrent pour dire oui.

— Une mère qui a beaucoup d'enfants peut oublier l'un d'eux dans la distribution de la soupe, le soir. Que fait l'enfant ? il réclame. Eh bien ! La Mère divine a oublié un figuier. Qu'est-ce qu'un figuier pour elle dans l'immense économie terrestre ! Il faut que le figuier élève la voix pour réclamer.

Je remarquai que l'homme âgé était très attentif et que le goguenard avait une expression d'étonnement stupide qui le faisait ressembler à un bœuf ; Tornebut était en prière.

Je perdis soudain la faculté de distinguer les personnages autour de moi et il me sembla que j'étais tout seul sur une montagne très haute et que des puissances invisibles se penchaient vers moi.

— O Mère du monde, m'écriai-je, avec une voix que je ne reconnus pas, je suis le figuier oublié. Je suis l'arbre au bord de la route qui accomplit fidèlement son devoir d'arbre, producteur de figues. Tu m'as mis à cette place pour le bonheur des hommes fatigués qui rentrent le soir, après une journée de labeur. Et voilà que je ne peux pas accomplir ma mission. O Mère ! écoute la prière du figuier. Donne-moi le suc, donne-moi la chair savoureuse, donne-moi l'humidité. Par tes puissantes vertus terrestres fais couler en moi les liquides propres aux fruits. O Mère ! envoie les esprits de la substance féconder mes racines et faire couler dans mes canaux ligneux, les liquides épais qui se transformeront en pulpe rosée. O Mère du monde, je suis le figuier au bord de la route, celui qui est né de la terre du Lauragais et qui tend avec fidélité son fruit de septembre à l'homme laborieux. Je te fais l'offrande de mes branches et de mes feuilles. Réveille-moi du sommeil de la sécheresse. Rends-moi la vie normale de l'arbre.

Invokant ainsi la Mère céleste et les esprits de la substance je m'étais mis à marcher autour du figuier, m'identifiant à lui et j'étais devenu cet arbre. Je m'épanouissais en feuillage, je faisais de l'ombre, des gouttes de gomme au lieu de sueur coulaient de mon front.

J'étais toujours au sommet d'une haute montagne, je gesticulais et je dis encore beaucoup d'autres paroles invocatrices. Je ne sais combien cela dura de temps, mais il vint un moment où réapparurent les collines du Lauragais, le petit village, l'église qui était au commencement de son développement et les gens autour de moi. Je vis alors qu'ils étaient dans des attitudes différentes.

La plupart étaient à genoux. Je voyais des yeux levés au ciel, des mains jointes. Le personnage sceptique avait ôté son chapeau et avait la pose de quelqu'un qui regarde passer le Saint-Sacrement.

— Voyez, dis-je. Le miracle est accompli !

Une femme, sans même regarder l'arbre, se mit à crier :

— Le miracle est accompli !

Elle s'était levée et elle retomba aussitôt à mes pieds, baisant un pan de mon manteau.

Toutes sortes de cris retentirent. On se passait des figues de main en main.

— Il n'y a pas de doute ! C'est un miracle !

— Tenez, voyez celle-ci ! Voyez comme celle-là est grosse !

L'homme qui s'appuyait sur une canne, tournait autour du figuier et considérait les figues de ses yeux perçants. Je l'entendis qui disait :

— Pas toutes, certainement ! Mais quelques-unes. Il y en a quelques-unes qui sont plus grosses que tout à l'heure.

— Es-tu convaincu à présent ? dit une femme au sceptique en lui tendant une figue.

— Celle-là est encore un peu sèche, mais vois celles qui sont là-haut.

— En effet, les figues du haut sont devenues énormes.

Sur cette parole, le sceptique remit son chapeau comme pour dire que c'était une affaire terminée. Cela provoqua de nouvelles exclamations admiratives.

Seul l'enfant, qui venait sans doute de recevoir une figue mal choisie, recommença à pousser des cris perçants.

Tornebut me tira par la manche.

— Il est temps de partir si nous voulons atteindre Baziège avant la nuit.

Tout le monde nous entourait. Chacun nous pressait de rester. L'un offrait sa chambre, un autre sa maison, un troisième promettait un bon souper. Un gros homme insistait plus que les autres, à cause d'un excellent poirier qui était mort dans son jardin et que je pourrais aisément ressusciter.

Je fus presque tenté d'y aller, mais je réfléchis qu'il ne fallait pas abuser de Dieu. Tornebut assurait, sans aucune raison, qu'il fallait coucher à Baziège.

— O mon maître, me dit-il, quand nous fûmes à une certaine distance, vous avez fait un grand miracle.

Et il regardait fixement ses pieds.

Le soleil avait disparu. Une légère brise qui soufflait me dégrisa.

— En es-tu bien sûr, demandai-je. Ils criaient si fort et me pressaient tant que j'ai à peine examiné le figuier.

— C'est là un grand miracle, se contenta de répéter Tornebut.

Il se retournait fréquemment et manifestait même une certaine inquiétude. Nous pouvions encore apercevoir confusément derrière nous le groupe s'agiter sous le figuier.

— Qu'as-tu, Tornebut ?

Nous coucherons à Baziège ou même plus loin. Ce qui est dangereux., c'est la réflexion. Il arrive que, lorsqu'ils réfléchissent, les hommes se prennent à nier, même les miracles les plus évidents.

PRIERE DEVANT LA DAURADE

Il y a à Toulouse deux endroits magiques, deux endroits où souffle l'ha-leine de Dieu. Peut-être y en a-t-il davantage, mais je ne les connais pas. L'un est l'emplacement où a été élevée la basilique de Saint-Sernin et l'influence magique est particulièrement sensible autour des trois sépultures des Comtes.

L'autre est situé devant l'église de Sainte-Marie la dorée qui fut jadis un temple d'Apollon et qui le demeure pour moi. Dans des temps plus reculés, les Druides qui n'élevaient pas de monuments, venaient là recueillir la sagesse de la nature. C'est qu'ils savaient qu'à l'endroit où un fleuve tourne, le sol a une propriété mystique qui influence l'orientation des eaux. Devant les colonnes de pierre de la Daurade la Garonne semble prendre la décision de cheminer vers l'Occident comme si c'était en ce point de son voyage que l'appel du lointain océan lui avait été soudain perceptible.

Peut-être, me suis-je dit, si je me tenais devant la Daurade, les mains jointes et l'esprit attentif, j'entendrais aussi un appel, bien qu'un homme n'ait pas les facultés d'un fleuve.

J'attendis que les veilleurs de nuit eussent poussé leur dernier cri, que les soldats du guet eussent fait leur dernière ronde, que les voleurs attardés eussent regagné la rue de la Hache, ou les abords de Saint-Nicolas. Alors, je me glissai jusqu'à la place de la Daurade où l'église se tenait derrière ses colonnades blanches, comme un génie de pierre gardé par des anges de marbre.

Le soleil allait se lever, la Garonne avait l'air d'accourir vers moi et j'eus la révélation d'une certaine beauté du monde qui s'était fixée là depuis des âges sans nombre et n'était visible qu'à ceux qui découvraient le chiffre de ses hiéroglyphes inanimés.

— O Toulouse, m'écriai-je, voilà que je lis pour la première fois dans le livre de pierres, d'eaux et de ciel que tu formes derrière l'enceinte de tes remparts. J'avais été jusqu'à ce jour comme un clerc ignorant, penché sur les grimoires des parchemins qui connaît la lettre mais ignore l'esprit. J'avais été comme le moine rustique qui croit voir Dieu dans les sculptures des statues et ne sait pas ce que c'est que le divin. Gloire aux tours qui montent, aux rues qui se tendent la main pour faire la chaîne, aux porches accueillants où luisent les marteaux de métal, aux ponts courbes comme le demi-cercle des arcs ! Je vois tout ce qu'il a fallu d'âge en âge pour bâtir cette cité de briques solaires à l'endroit où le fleuve tourne. Comment devait être le premier homme qui arrêta sa barque sur le sable à l'endroit où je suis et décida de construire une hutte entre un peuplier et un cep de vigne sauvage ? O mon Dieu, comme je voudrais ressembler à ce maigre Tectosage, nourri de poissons ! Sans doute avait-il trouvé que les journées étaient trop courtes dans les vallées pyrénéennes et les pentes des montagnes trop austères. Sans doute désirait-il une terre où le soleil se répandait en nappes ininterrompues. Il voulait voir, à ras de l'horizon, l'apparition et la mort du soleil. Il enfonça profondément sa rame dans la rive agreste et Toulouse naquit.

O Toulouse ! Je vois l'inclinaison des collines favorables et l'allongement des platanes aux belles feuilles vers tes portes bien construites. Je vois

marcher les Druides sous leurs barbes et leurs robes blanches, les prêtres romains avec leurs crânes rasés, les saints chrétiens vêtus de bure, les rois Wisigoths avec leur manteau en peaux de renards cousues et leur bonnet octogonal. Ils dressent des temples et des basiliques, ils lancent des tours comme des flèches et les briques aspirent le soleil en plein ciel. Voilà le château Narbonnais avec sa puissante carrure de forteresse. De lui s'égrènent en cercle les barbicanes des remparts où les guetteurs, sous leur cuirasse, ont l'air de gouttes de métal au long d'un collier de granit. Saint-Sernin et La Dalbade ont jailli au nord et à l'est, les cloîtres étendent leurs quadrilatères de pilastres. Les ciseleurs de pierre taillent aux hôtels des cours ornementées comme des joailleries byzantines. Mais ce n'est pas comme dans toutes les villes. Il y a ici un ordre et une beauté qui sortent de la terre et dont la Garonne apporte peut-être l'essence prise à la substance pyrénéenne où naquirent ses eaux ; en sorte que les colonnes des monuments ont l'air de proclamer un message, que le simple tournant des rues est annonciateur d'une vérité, que dans le mouvement des demeures, l'ouverture des portails, le geste des tourelles, il y a une ordonnance dont le sens est spirituel et incline l'âme à la perfection.

O Toulouse, tu fus l'objet de la prédilection des dieux, de la bienveillance de ces génies invisibles qui précèdent les tribus errantes et président à la construction des cités.

O magnanime ! tu accueilles le voyageur. O pieuse ! quand toutes tes cloches sonnent on les entend à Bordeaux et à Perpignan. O lettrée ! tu as engendré les sept poètes qui avaient coutume de s'asseoir le jour des morts dans un jardin de Saint-Etienne d'où leurs vers s'envolaient encore plus loin que le son de tes cloches. O courageuse ! Tu portes ta force vivace dans le feu qui a coagulé les molécules de tes briques. O éternelle ! Tu joins les races occitanes pour tirer de leur mélange des hommes au grand cœur et à la belle structure.

Aussi, à la clarté du soleil levant, moi le plus humble de tes fils, auprès de la Garonne qui passe, je me mets à genoux et j'embrasse la pierre brûlée de la Daurade callichore.

LA VIERGE DE MISÉRICORDE

Nous contournerons le vieux cimetière de Saint-Sernin où les tombes sont si anciennes qu'on ne sait plus le nom des morts, me dit Tornebut. Nous longerons le mur du cloître et nous prendrons, dans la rue des Tisserands, la ruelle qui descend et qui s'en va jusqu'aux remparts. C'est là qu'il nous sera possible de rencontrer la Vierge de Miséricorde, si toutefois la nuit est sans lune ou éclairée seulement d'un mince croissant.

Les yeux de Tornebut brillaient comme toutes les fois qu'il parlait de la Vierge de Miséricorde. Il m'en avait entretenu souvent mais j'avais pensé qu'il se faisait l'écho de quelque légende à laquelle il ne convenait pas de s'arrêter.

— Vous la verrez comme je l'ai vue, me dit-il, nous respirerons l'air soulevé par sa robe et qui est celui des roses printanières. Peut-être vous conduira-t-elle vers cette chose divine que vous cherchez. Car, de même que je connais la place du rabot dans mon atelier, que je le prends et que je le manie, de même les créatures surnaturelles doivent avoir la connaissance des objets qui appartiennent au monde surnaturel et en faire le même usage familier.

Donc, un soir sans lune mais bleu d'étoiles, après nous être inclinés devant les grandes sépultures de pierre qui renferment les ossements de Raymond Bertrand, de Pons et de Guillaume Taillefer, comtes de Toulouse, nous contournâmes le vieux cimetière de Saint-Sernin où la nudité des stèles et l'inclinaison des croix boiteuses atteste l'oubli des vivants.

Après le cloître s'étend un quartier où la misère et le plaisir habitent ensemble. Là habitent les mendiants qui se tiennent durant le jour aux portes de la ville, les pauvrets qui, parce qu'ils furent orphelins ont été considérés comme mauvais, les colporteurs venant de villes lointaines. Il y a une ruelle spécialement réservée aux cagots. Les cantonnières vont et viennent appelant les passants avec des gestes lubriques. Certaines ont, par dérision et aussi pour qu'on les reconnaisse, le chaperon de laine jaune que les Capitouls les obligeaient jadis à porter. Il y a des tavernes où il n'y a que des femmes mauresques et on les distingue à une musique de guzla qui s'en élève, accompagnant une chanson incompréhensible, triste à mourir.

Une joie douloureuse animait ce quartier quand nous y pénétrâmes. Il y avait des bruits de danses derrière les murailles. Sur un Christ de pierre qui était dressé au milieu d'une petite place, quelqu'un avait jeté par dérision un feutre à larges bords et avait enroulé une cape de velours à collet grenat, en sorte que ce Christ avait l'air d'une caricature d'espagnol. Un jeune homme au visage couleur de la cire des cierges chantait en s'accompagnant sur une guitare ; mais toutes les fois qu'il élevait la voix, les sons étaient tellement faux que ceux qui l'écoutaient, à des fenêtres ou devant des portes, poussaient des cris ou sifflaient. Un enfant difforme, avec une tête trop grande et trop lourde, le tirait par un pan de son vêtement. Mais les yeux au ciel et comme en extase, il suivait son chant intérieur.

Soudain Tornebut me saisit vivement le bras et je vis qu'il avait un sourire de triomphe sur son visage.

— La Vierge de Miséricorde ! Regardez ! Elle est là, fit-il.

— Mais où ?

Il me montrait, devant nous, la rue avec ses pavés, où une lanterne jetait une lueur rougeâtre.

Je ne répondis pas car celui qui possède des sens imparfaits n'a pas besoin de proclamer son infériorité.

— Suivons-la ! me dit-il encore. Elle lève la main gauche et je vois qu'elle a le petit doigt extraordinairement petit.

Nous marchâmes jusqu'aux remparts, puis nous prîmes des ruelles si étroites que deux hommes avaient peine à marcher de front.

— Voyez, elle touche en passant ceux qui paraissent les plus malheureux. Leur visage en demeure transfiguré. Une femme vient de tomber à genoux.

Il y avait, en effet, une femme agenouillée, la tête dans ses mains, mais il me sembla qu'elle devait avoir, depuis longtemps déjà, cette attitude.

— Sentez-vous cette subtile odeur de roses, mélangée à un léger arôme de violettes ?

Je respirai avec force à plusieurs reprises. Mais la nature de certains parfums est d'être fugace et de s'envoler rapidement.

Nous étions revenus par un long détour jusqu'à la petite place où se tenait le Christ de pierre en costume espagnol. Le chanteur venait de terminer son chant et il tenait sa guitare levée. Je surpris encore deci, delà, quelques plaisantes exclamations provoquées par le dernier éclat de sa voix.

— La Vierge de Miséricorde est maintenant visible pour tous, murmura à voix basse Tornebut ! Chacun reçoit un peu de sa bonté miraculeuse et en restera réconforté.

Il avait les mains jointes et il fixait avec adoration l'endroit de la place où se trouvait la Vierge miraculeuse. Cet endroit était dans la même direction que le chanteur au visage de cire.

Je touchai l'épaule d'un vieil homme qui me paraissait avoir les yeux tournés du même côté.

— Qui voyez-vous là ? lui demandai-je.

C'est Laurent des Minimes. Il vient presque chaque soir. C'est dommage qu'il chante si mal.

— Et il n'y a personne autre ?

— Si, un enfant, son fils d'adoption.

— Et il n'y a personne autre ?

L'homme me considéra avec surprise.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne. Tornebut me tira par la manche et m'entraîna dans la ruelle qui remontait vers Saint-Sernin.

— Ceux qui voient la Vierge de Miséricorde n'aiment pas à dire qu'ils la voient. C'est bien connu. Il y a des faveurs qui cessent d'exister quand elles sont exprimées par le langage.

— O Tornebut, répondis-je, la faveur ne serait réelle pour moi que si j'avais la vulgaire certitude qui vient des sens. Hâtons le pas, si tu veux bien, pour que je puisse toucher la robe de la Vierge de Miséricorde et voir ce petit doigt minuscule que tu as vu toi-même.

Rien n'est plus aisé, dit Tornebut, Vous sentirez en la touchant une légère chaleur dans la main et un baume délicieux dans le cœur.

Nous hâtâmes le pas et je faisais de grandes aspirations pour percevoir le

parfum de rose et de violette.

Mais peut-être cela nous retarda-t-il. Nous n'avions pas encore rejoint la Vierge de Miséricorde quand nous contournâmes le vieux cimetière et tout d'un coup Tornebut me dit:

— Voilà qu'elle vient de disparaître dans la muraille de la basilique à un endroit où il n'y a pas de porte. Regardez cette trace lumineuse qu'elle a laissée sur les briques, un peu à droite du tombeau des comtes. Je ne saurais dire si elle est blanche ou si elle est bleue, tellement la couleur en est subtile.

— O Tornebut, je ne saurais le dire non plus.

Une grande tristesse m'envahit de me sentir enveloppé de sens si épais et il me fallut un grand effort pour ne pas céder au péché d'envie.

L'ÉPOUSE ET LA MAISON

— N'as-tu pas entendu, ô Tornebut, un rire qui faisait penser à des cristaux qui s'entrechoquent ? Certains rires légers traversent plus aisément les murailles que d'autres rires pesants qui sont dépourvus d'ailes. Ce rire est celui de mon épouse bien-aimée, aux longues tresses couleur de nuit. Mais si délicieux que soit un rire il perd sa valeur quand il se répète trop souvent. Voilà qu'il vient d'éclater à nouveau.

De mon temps on fermait les volets, dès la première apparition du crépuscule. Cet usage doit être perdu, comme tant d'usages. Les lampes sont allumées et les passants que nous sommes, car, note-le bien, nous ne sommes que de simples passants, voient à travers les carreaux passer et repasser des silhouettes. Comment interprètes-tu ces volets laissés grands ouverts ? Ils sont le signe de la joie qui règne dans la maison. Ils veulent dire : il n'y a rien à cacher. Le bonheur emplit les âmes qui habitent derrière ces murs. Ceux qui sont dans le malheur préfèrent ne pas être vus et rester face à face avec l'ombre qui sort d'eux-mêmes.

Du reste, il y a toujours eu dans cette maison une disposition joyeuse. Ces deux colonnes de pierre encadrant le seuil ont l'air de deux amis silencieux. Les fenêtres sont accueillantes. Les briques sont d'une qualité telle qu'elles emmagasinent le soleil et ne le laissent plus s'échapper qu'avec lenteur. Je m'étonne de n'avoir pas compris toutes les bienveillantes intentions de cette demeure pendant que je l'habitais. Si je veux être sincère, je dois avouer que je ne songeais même qu'à la quitter.

C'était mon père qui l'avait achetée et il disait qu'elle n'était pas très solide. Mais est-ce que les maisons ne durent pas toujours plus que les hommes ? Il y a un trésor caché dans le jardin, me disait mon père. Et quand je lui demandais sous quel arbre il fallait creuser pour le trouver, il me répondait que c'était sans importance, que la terre était pleine de trésors cachés et qu'en creusant n'importe où, au petit bonheur, on avait beaucoup de chances de découvrir des choses étonnantes. Et il me disait encore qu'un génie musicien habitait dans la girouette. Car la girouette chantait toutes sortes d'airs étrangers pendant les nuits de vent. La girouette est toujours là et voilà, par-dessus le toit, les quatre vieux arbres du jardin.

Quand je suis parti je n'ai même pas emporté la clef de la porte d'entrée. A quoi pourrait servir la clef d'une maison où l'on ne doit pas revenir ? Je suis un passant qui regarde une maison à la clarté de la lune.

Que de voix joyeuses on entend, rythmées par un rire. Sans doute, mon épouse bien-aimée a-t-elle convié ses amis à un repas où va régner l'allégresse. Je viens d'apercevoir le profil orgueilleux de ce seigneur de Montanagol dont nul ne sait l'origine et qui prétend avoir de grandes terres dans des pays où personne n'ira jamais. J'ai cru reconnaître aussi cette prétentieuse Catherine de Carraton qui connaît sur le bout du doigt les généalogies de toutes les familles royales d'Europe. L'évêque de Toulouse la tutoie. On la voit à toutes les messes de Saint-Etienne. Cette Catherine de Carraton est la plus grande ribaude de Toulouse et la meilleure amie de ma sage épouse.

On vient d'allumer les grands flambeaux d'argent qui font resplendir les miroirs. Il me semble qu'il y a un petit orchestre au premier étage. N'est-ce pas le jeune chevalier de Polastron qui vient de descendre l'escalier ? Il est célèbre dans tout le Languedoc pour la dissolution de ses mœurs. Les femmes le questionnent sur la manière de teindre les chevelures et les hommes le consultent sur la couleur de leurs ceintures. Et toujours le chant de ce rire comme une cascade sur un gravier !

Que doit penser Timothée, le vieux serviteur, qui m'aidait à ranger les livres et les manuscrits de ma bibliothèque en voyant réunis chez moi tous les personnages à qui j'en défendais autrefois l'entrée ? Il doit être scandalisé. Mais qui sait ? Il prisait la bonne chère et sa mine s'allongeait quand, par amour de la frugalité, je ne lui commandais que de maigres repas. J'imaginais volontiers qu'il me regrettait. Il a dû me regretter assurément. Mais ce soir sa cuisine étincelle, la broche tourne, les bouteilles tiédissent. Son visage est épanoui. Ce soir, il ne me regrette pas.

O Tornebut, par qui est-on regretté ? Je crois que personne ne vous regrette jamais. Il y a des gestes d'adieu, des paroles émouvantes, des simulacres de douleur. Mais on peut s'en aller en Chine ou plus loin, dans les régions où les navires qui vous portent ne reviennent jamais, on ne laisse pas de regret sincère, de vrai regret, de regret qui déchire. Et si tu as été bon époux ou mauvais époux, bon père ou mauvais père, bon fils ou mauvais fils, le regret est le même ou à peu près. Et je dois dire que si on a été mauvais époux, mauvais père ou mauvais fils, le regret est un peu plus vif. Cela est ainsi, ô Tornebut, et l'on n'y peut rien. Et il est bon qu'il en soit ainsi. Quel serait mon remords, ce soir, si ma maison était dans le deuil !

Donc, tout va bien, je suis satisfait, éloignons-nous, ô Tornebut ! Ces carreaux illuminés sont comme les regards du passé. Ils me paraissent joyeux parce qu'ils sont entrés dans la féerie des souvenirs. Les formes du bonheur se transforment perpétuellement. Quelle tristesse ce serait pour moi de sonner à cette porte et d'être introduit comme un étranger ! Quelle tristesse ce serait pour tout le monde et quelle figure de trouble-fête je ferais ! N'ai-je pas choisi délibérément le rôle de missionnaire, de prophète errant, que sais-je ? Ce rôle ne comporte pas de retour en arrière. Je suis très content, ô Tornebut, de toute la joie que l'on prend sans moi, et peut-être à cause de mon absence.

Le petit orchestre vient d'entamer un air de danse. C'est sans doute pour mettre les convives en appétit. Je crois que tu as notre repas du soir dans le sac que tu portes sur le dos. Nous le prendrons au bord de la Garonne, à la clarté des étoiles. Ce sera un excellent repas pris sur une pierre dure, avec une grande bouteille d'eau de Garonne comme breuvage. Je m'en réjouis à l'avance. Il faut partir, ô Tornebut !

Là, sur le dernier carreau à droite, je viens de voir le visage de mon épouse. Que regardait-elle dans la rue ? A-t-elle eu un pressentiment ? C'était en somme une charmante épouse. Quel dommage qu'elle ait toujours envie de rire ! et quel dommage que jamais elle ne croie à rien ! La foi n'est pas donnée à tout le monde. La foi est souvent un lourd fardeau. Puis, chacun n'a-t-il pas ses défauts ? Tire-moi par le bras, ô Tornebut ! il est temps de partir. Je suis très content.

L'ENLÈVEMENT DE MARIE COSE

Ce jour-là comme nous approchions du Pont Vieux, nous vîmes que beaucoup de gens se dirigeaient de ce côté.

— L'évêque de Saint-Bertrand de Comminges est peut-être dans les murs de Toulouse, dit Tornebut

Quand Urbain de Saint-Gelais, évêque du Comminges venait à Toulouse il y survenait toujours quelque événement guerrier. Son grand âge n'avait fait qu'accroître son intolérance. Quelques années auparavant, ayant à sa droite le Provincial des Minimes je l'avais vu, traversant Toulouse, à la tête de trois cents moines portant tous l'épée à la ceinture et l'arquebuse sur l'épaule. Il regrettait le beau temps où Catholiques et Huguenots se massacraient avec ardeur.

Je demandai à un homme d'apparence timide, car ce sont toujours les gens timides qui vous renseignent le plus complaisamment, ce qui motivait ce mouvement des gens de San Subra dans la direction de la Garonne.

— L'évêque de Saint-Bertrand est à Toulouse, me répondit-il. Il trouve que les mœurs se relâchent. L'immoralité de Toulouse s'étend, paraît-il, dans le Comminges. Il a fait si bien auprès des membres du Parlement et auprès des Capitouls qu'on vient de rétablir pour les filles publiques un supplice qui n'était appliqué qu'aux blasphémateurs. Celles qu'on condamnera pour mauvaise vie, avant d'être recluses, seront désormais plongées trois fois dans la Garonne.

Une grosse femme aux yeux lubriques s'arrêta.

— Trois fois, ce n'est pas assez pour laver la pourriture. On devrait les laisser au fond, jusqu'à ce que la rivière ait emporté toutes les lèpres de leur corps.

— Le temps doit être assez court pour qu'elles ne périssent pas, mais assez long pour qu'elles souffrent, dit l'homme timide.

Il resta un moment silencieux, regarda ses pieds, et dit avec lenteur.

— Il est bon de souffrir. On ne souffre jamais assez.

Il s'éloigna dans la direction du pont.

A l'angle de la rue de la Moutonière nous fûmes devancés par une bande d'enfants qui riaient et qui criaient. Des moines sortirent de la maison de Saint-Jean. L'un d'eux était gros, et jovial. Il parlait très haut et dans sa joie de parler il s'adressa à moi.

— Ils arriveront juste pour le coucher du soleil. La cérémonie de l'amen-de honorable est très longue. Les vieilles coutumes sont les meilleures. Il faut des exemples. Que deviendrait-on s'il n'y avait pas d'exemples

Une femme se signa à côté de nous pour exprimer qu'elle était partisan des exemples.

Un grand homme maigre dit gravement :

— C'est une fille qui avait détourné un jeune homme.

— Et il faut protéger la jeunesse, ajouta en riant le moine jovial.

Mais tout d'un coup nous fûmes séparés par des masses humaines qui déferlèrent sur nous comme des vagues, de toutes les rues qui aboutissaient au

Pont Vieux. Je vis alors que les abords de la rivière et le pont lui-même étaient couverts par une immense foule qui ondulait et d'où s'élevaient toutes sortes d'appels et de cris joyeux. Je m'aperçus que Tornebut avait été emporté loin de moi.

Je participai à la grossière curiosité du peuple jusqu'au moment où j'aperçus devant moi le capitaine de police. Je connaissais cet homme et je le méprisais. Il s'appelait Maurie. Je le savais insolent et dur aux pauvres, vil devant les puissants. Il avançait difficilement, écartant la foule de ses bras, avec un faux sourire sur son visage. Parfois, il jetait un regard derrière lui, sur le cortège qui le suivait et il avait l'air de regretter de ne pas avoir une troupe plus nombreuse pour maîtriser cette foule inattendue.

Une vingtaine d'hommes de la Maynade marchaient derrière lui. Le soleil se reflétait sur le métal de leur heaume et sur le fer de leurs piques et ils s'efforçaient de faire sonner leurs épées sur les pavés. Il y avait parmi eux un homme nu-tête, avec une chevelure rougeâtre, ébouriffée que tout le monde connaissait et que l'on se montrait du doigt. C'était Anselme Isnard, le bourreau. Près de lui était son fils, un jeune homme aux cheveux également rougeâtres et ébouriffés, qui avait l'air de sa reproduction, plus mince et plus jeune. Un de ses aides portait sur son dos un grand bâton auquel étaient enroulées des cordes et une sorte de filet composé de tiges de métal qui devaient s'adapter à une planche servant de support.

Sous un voile noir assez épais pour qu'on ne put rien distinguer de ses traits, marchait la condamnée. Une chaîne qui devait être attachée à son poignet sortait de son voile et était tenue par un homme de la Maynade qui la tirait nerveusement par saccades, bien que tout le groupe ne put avancer qu'avec une extrême lenteur. Ce voile noir tombait jusqu'à ses pieds, mais chacun savait quelle était en chemise sous le voile parce que, dans ce costume, un cierge à la main, elle venait de demander pardon à Dieu dans la cathédrale de Saint-Etienne. La pensée de ce corps nu sous ce voile lugubre animait la foule d'une joie mauvaise.

Cette femme était connue de tous, car on l'appelait par son nom : Marie ! De tous côtés retentissaient des plaisanteries joyeuses sur le supplice qu'elle allait subir. Ne bois pas toute l'eau de la Garonne ! Tu me rapporteras un poisson ! Et des rires s'élevaient. A côté de moi, une femme s'indigna parce qu'on empêchait son enfant de voir et elle le leva dans ses bras jusqu'à ce qu'il se mît à battre des mains.

Le capitaine Maurie s'était arrêté au milieu du pont et avait gagné le parapet. Il se pencha au-dessus de l'eau comme pour voir si l'endroit était propice. Puis il se redressa et je vis de loin qu'un pli barrait son front et qu'il était irrité par cette foule qui gênait ses mouvements. Cette foule était pourtant bienveillante. Elle semblait le remercier du spectacle qu'il allait lui offrir. Il y eut même des cris Vive Maurie !

Je regardais cela de l'extrémité du pont où je me trouvais et je tournai la tête à droite et à gauche pour savoir si je ne pourrais pas me dérober à ce spectacle. Mes dents claquèrent et j'éprouvai un grand froid dans le dos. Si je n'avais pas été pressé de tous les côtés, je me serais assis sur le sol. J'avais peur. Tout ce qu'il y avait autour de moi de méchanceté et de forces privées de raison agissait sur moi et durant un moment il me sembla que ma conscience était broyée par une puissance mauvaise et que je ne pourrais plus me retrou-

ver comme j'avais été auparavant.

Et c'est alors que je sentis nettement qu'il y a parfois dans l'ordre des choses une intervention dont la cause demeure inconnue mais qui est extérieure aux hommes. Ce fut par cette intervention que brusquement un remous se produisit dans la profondeur de la foule et ce remous me porta de l'entrée du pont jusqu'auprès du capitaine Maurie, comme si c'était moi le témoin essentiel qui devais assister à l'immersion de la fille nommée Marie et me trouver pour cela au premier rang.

Et en même temps ma connaissance des hommes qui m'entouraient, s'élargit. J'eus un singulier pouvoir de lecture des âmes. Je lus leur absence de pitié, leur dureté native, les mauvais sentiments qui s'étaient emparés d'elles. J'éprouvai une indicible horreur pour le capitaine Maurie à la haute stature, le bourreau Anselme Isnard aux cheveux rouges et leurs acolytes bardés de fer et armés de piques comme de sinistres marionnettes de métal. Je vis derrière eux et plus haut, dans le nuage du rêve, le sénéchal du roi, Jean de la Vallette Cornusson avec son dos voûté, ses moustaches et ses bras tombants et l'air ennuyé qu'il avait toujours ; je vis les huit Capitouls, sous leur robe flottante à grand collet et leur toque de velours, avec leur importance voulue et leur majesté affectée, je vis les membres du Parlement, ayant à leur tête le président de Paulo l'orgueilleux, tous animés par la haine des Huguenots, je vis Antoine de Chalabre, évêque de Toulouse et Urbain de Saint-Gelais, évêque de Saint-Bertrand avec leurs robes épiscopales, leurs crosses pastorales et leurs mitres démesurées. Et de tous les côtés s'avançaient les confréries religieuses qui étaient en même temps des confréries de guerre portant des bannières, des croix, des épées; celles des Pénitents noirs de la rue Peyras, celle des Pénitents gris de la rue de la Trinité, celle des Augustins, celle des Minimes. Je voyais les cellules, les cloîtres, les prie-Dieu où certains ermites enkylosaient leurs genoux à force de rester agenouillés, les chapelles où l'on avait trouvé certains saints morts sur les dalles, au milieu de l'extase des prières. Au-dessus s'étendaient les ombres de la tour Saint-Dominique et de la maison de l'Inquisition, celles de la tour de l'Aigle, du Château Narbonnais, celle de la Dalbade et de Saint-Sernin d'où s'envolaient des oiseaux fantômes. Et ces ombres de tours s'inclinaient, les confréries cheminaient dans des avenues de ténèbres, les bannières claquaient, les épées étincelaient. Cette vision mouvante pleine de troupes d'hommes où passaient des cavaliers, avec les corps constitués, les métiers et leurs insignes, les associations monacales, se confondait avec la ville de Toulouse, ses rues antiques parsemées de portiques et de tourelles, ses toits de brique et d'ardoise que partageait la Garonne azurée. Et au loin après des routes brumeuses il y avait d'autres villes entourées de remparts avec d'autres Parlements et d'autres confréries et tout cela c'était l'univers des hommes, riche, cruel, plein de sève et de sang, plein d'amour et d'espérance, plein d'une vaste appétence de justice, d'une justice que les prêtres annonçaient dans leur chaire, dont les enlumineurs peignaient les symboles sur les parchemins et qui aboutissait à ce que je voyais là : une misérable femme sous un voile noir qu'on allait torturer pour faire danser de joie la foule toulousaine.

J'avais du mal à distinguer la forme obscure de cette femme tellement la vision qui emplissait mes yeux était plus véritable que la réalité. Je fis un effort pour me retrouver au milieu du Pont Vieux. La vision se recula, se dissi-

pa. Il y eut un grand silence, un silence écrasant. Alors il me sembla que nous étions seuls sur la terre, cette femme et moi.

Peut-être cela ne dura-t-il qu'une seconde. Ce fut peut-être très long. La vie était arrêtée. La foule était immobile et se taisait. Tous les visages étaient figés. La Garonne, entre les piles du pont, avait cessé de couler et son eau était devenue une eau de marbre.

Et soudain il y eut un éclat de rire qui retentit jusqu'au globe du soleil qui allait disparaître par-delà le Bazacle et qui sembla précipiter sa descente. Cet éclat de rire étrange, déraisonnable avait été poussé par Anselme Isnard, le bourreau. Pourquoi riait-il ? Ce rire me fit l'effet du rire du mal, du mal qui riait de son triomphe et ce fut lui qui d'un seul coup me replaça dans la réalité. En même temps, la foule se remit en mouvement, mille bruits retentirent, la Garonne recommença à couler.

Anselme Isnard avait sans doute ri de ce qu'il allait faire. D'un geste brusque il arracha le voile qui recouvrait la condamnée.

A peine eut-il fait ce geste, à peine le visage d'une malheureuse créature aux yeux clignotants,, au teint blafard eut-il apparu à la lumière que, poussé par une force intérieure, par la certitude que j'étais choisi, je m'élançai entre eux, exactement comme si j'avais été doué d'ailes invisibles, et je repoussai l'homme avec une si grande force qu'il alla rouler jusque sur le parapet.

La surprise cloua chacun à sa place et le premier qui fit un mouvement pour se précipiter vers moi fut le fils du bourreau. Il s'occupait avec un aide à fixer au bout de la perche qu'ils avaient transportée, le filet où l'on allait attacher la femme. Il laissa tomber ce filet, il fit un pas et il fut arrêté net par mon regard. Je crois même qu'il recula et eut le geste de quelqu'un qui vient de ressentir une brûlure.

Des cris éclatèrent de tous les côtés. Qu'est-ce que je voulais ? Qu'est-ce que c'était que ce personnage qui essayait de se mettre en travers du plaisir populaire ?

Le capitaine Maurie me reconnut et son visage exprima la stupéfaction. J'étais pour lui un notable habitant de Toulouse et je lus dans son regard qu'il attribuait mon action à la folie.

Mais j'étais comme possédé par un Dieu. Une force étrangère m'habitait et je ne faisais que lui obéir. Ma voix résonna avec un accent inconnu pour moi quand j'intimai au capitaine Maurie l'ordre de laisser la liberté à la femme qui se tenait près de moi et devant laquelle j'étendais le bras, en signe de protection. Mon ordre s'adressait en même temps aux soldats de la police qui m'entouraient.

Le Dieu qui m'animait devait savoir qu'il n'y avait rien à espérer de ces créatures aux âmes closes car avant qu'ils aient pu faire un geste je m'adressai directement à la foule.

Je ne savais pas ce que je disais. Du reste les paroles étaient de peu d'importance. Je crois même que celles que je répétais étaient à peu près privées de sens. Ce qui comptait, c'était la projection active qui sortait de moi. Je m'étais avancé et je saisis par le collet un homme de haute stature dans les yeux duquel j'enfonçai mon regard comme une lame. Mon exhortation était véhémement et enflammée. Je sentis que le pouvoir que je possédais ne pouvait être comparé qu'au feu. Le feu qui venait de ma parole enflamma les êtres qui m'entendaient. Il les enflamma avec des mots Amour, souffrance, Jésus-

Christ ! qui revenaient sans cesse et qui éclataient comme des explosions.

Je remarquai que les gens qui avaient envahi le pont avaient des aspects particulièrement patibulaires. Ce n'était pas le peuple de Toulouse. C'était la population interlope de San Subra, celle du Pré Montardy et de la rue de la Hache. Il y avait des filles publiques en grand nombre et les hommes qui vivaient d'elles. Il y avait les orpailleurs de l'Ile de Tounis, des Maures de basse classe au teint de plomb et des Bohémiens presque noirs avec leurs cheveux attachés en tresse qu'ils faisaient tomber sur leur poitrine. Ils étaient venus pour la joie d'assister au supplice d'une femme. Je leur offrais une autre joie celle de sauver cette femme.

Les événements qui n'ont pas été concertés à l'avance se produisent avec une rapidité qui dérouta toute prévision. Un homme plié en deux, sortit de la foule et comme un bélier frappa le capitaine Maurie à l'estomac. Les soldats abaissèrent leurs piques. La foule qui avait été gagnée par le feu de la délivrance envoya une vague qui me lança, avec tous ceux qui étaient au premier rang, contre ces piques abaissées. Des hurlements montèrent. Il y eut le bruit d'un corps qui avait basculé par-dessus le parapet et qui était tombé dans la Garonne. Dans le tumulte, ce jaillissement d'eau fut comme la fraîcheur d'un verre bu. La vague humaine balaya et piétina les soldats, et puis revint, m'entraînant avec elle et entraînant la femme en chemise qui, comme une noyée dans une tempête, s'était accrochée à mes épaules. A ma grande stupeur, j'entendis qu'elle répétait mon nom : Michel ! avec l'accent de quelqu'un qui me connaissait depuis longtemps.

En regardant autour de moi, je vis qu'une sorte de géant, aux lèvres lip-pues, au nez écrasé, gesticulait et donnait des ordres. Je reconnus Merigon Combres, personnage populaire dans la plèbe toulousaine. Il était patron d'un célèbre bouge de la rue des Moulins et avait le goût des émeutes. Il avait été à la tête des égorgeurs de Duranti et il passait pour procurer des assassins à gage contre de l'argent.

Je n'eus pas le temps de me reconnaître. Des bras m'avaient saisi et m'avaient placé sur un pavois fait avec la planche qui formait la base de la cage qu'on devait plonger dans la rivière. En même temps, la femme toujours accrochée à moi avait été hissée à mes côtés. Sa chemise était déchirée en deux. Ses cheveux tombaient sur ses épaules flétries. Je l'entendais répéter mon nom à voix basse avec une intonation à laquelle l'émotion donnait l'accent de l'amour.

Des acclamations s'élevaient autour de nous en même temps qu'on criait : A mort, Maurie ! A bas la Maynade ! A l'eau ! je voyais des faces tournées vers moi avec reconnaissance, j'entendais :

— C'est un évêque, voyez sa crosse ! non, c'est un saint !

J'avais gardé mon bâton recourbé dans ma main et je sentais que sa présence contre moi contribuait à côté d'une pécheresse demi-nue, à me donner l'apparence d'un roi grotesque, du pasteur d'un troupeau misérable et insensé. Je cherchais désespérément Tornebut, mais je ne l'aperçus nulle part.

Je voyais au loin des gens fuir. Quelques-uns se laissèrent tomber dans des barques et descendirent au fil de l'eau, dans la nuit tombante.

D'autres accouraient avec des armes. Toute une bande de gens de mauvaise mine et de haute taille s'était jetée dans les terrains vagues qui bordent la Garonne du côté de San Subra. Il y avait de grandes poutres entassées pour

quelque construction. Ces hommes s' en saisirent et ils en firent une barricade à l'extrémité du pont. Je croyais voir des géants accomplissant une oeuvre de mal que je venais de déchaîner. Deux jeunes gens qui avaient l'air de deux frères et étaient vêtus comme des bouchers, survinrent, marchant au pas grave-ment. Ils avaient une arquebuse sur l'épaule. Ils mirent un genou en terre et sans hâte, allumèrent leur mèche, comme si tout n'avait été disposé que pour leur permettre de tirer.

La nuit venait. Des torches s'allumaient de-ci de-là. Les clameurs qui s'é-tendaient au loin créaient une atmosphère de catastrophe. Je fis un effort pour sauter de la planche et me perdre dans la foule.

— Non! non! cria Méricombres, qui surgit soudain à côté de moi. Ne le laissez pas s'en aller. Portez-le à Saint-Nicolas. Il l'a bien mérité.

Et tournant de mon côté un visage énorme, hilare et qu'il essayait de rendre fraternel.

— Tu auras celle que tu veux. Tu l'as bien gagnée par ton courage. Marie Cose sera à toi.

Sa voix s'enfla pour crier.

— Nous allons les marier. Nous allons marier Marie Cose à son amant.

Je ne pus répondre. Les hommes qui me portaient sur leurs épaules s'é-lancèrent en courant et en criant à travers les rues du faubourg de San Subra.

Un nom venait de me traverser plus profondément que la flèche d'un archer : Marie Cose ! Par la magie des syllabes je retrouvai dans les ombres de ma mémoire, la jeune figure de celle qui avait été une amie pour moi, vingt années auparavant, et que j'avais aimée peut-être, ou cru aimer. Durant une seconde, j'entendis son ancien rire qui résonnait comme la voix de l'oiseau moqueur dans la forêt de Bouconne. Mais quel changement ! Quelle misère du temps et de la débauche ! Si un doute avait subsisté en moi, il aurait été dissipé par la voix de Marie Cose, une voix éraillée, douloureuse, et ridicule à cause de la fausseté du ton.

— Ainsi, tu ne m'as pas oubliée ! Ainsi tu m'aimes toujours !

Une sorte d'horreur intérieure me posséda. Ce que j'avais fait par pitié d'une créature humaine, par amour pour un être souffrant, était interprété par celle que j'avais sauvée et par la foule qui m'avait aidé à la sauver, comme un acte vulgaire de désir pour la possession d'une femme ! Un immense découragement s'empara de mon âme ! On se battait à cause de moi. J'étais porté en triomphe, avec des honneurs caricaturaux, par la lie du peuple toulousain ! Je sentis sur ma joue quelque chose d'humide et de gras. C'était la chevelure de Marie Cose, qu'elle essayait d'enrouler comme une couronne, autour de mon front.

L'église Saint-Nicolas était située au cœur de San Subra. Autour d'elle, comme des rivières pourries affluaient les ruelles du faubourg. Après le coucher du soleil, jamais les soldats de la Maynade ne s'aventuraient parmi la population de Bohémiens, de Maures convertis et de ribauds qui grouillaient dans ses maisons lépreuses. Le curé de Saint-Nicolas qui avait maintenant quatre-vingt-dix ans et passait pour un saint, était le seul à avoir de l'autorité sur ce peuple étrange et l'on disait que son pouvoir venait de ce qu'il tolérait un christianisme à moitié païen chez ses paroissiens. Le clergé de Toulouse réclamait une croisade contre San Subra prétendant que des cérémonies diaboliques se célébraient la nuit dans Saint-Nicolas. Mais le quartier était défen-

du par la terreur, car cinquante ans auparavant c'était de là qu'était partie la peste qui avait ravagé Toulouse et une partie du Languedoc. Un vaste pâté de maisons qui aboutissait à la place de l'église avait été clôturé avec des poutres. Les fenêtres avaient été bouchées. On disait que les pestiférés enfermés là, jadis, hantaient leurs anciennes demeures et qu'on les entendait, la nuit, marcher et se lamenter. Des gens plus avertis pensaient que les voleurs, très nombreux alors, y avaient établi leur repaire.

Le pavois sur lequel nous nous trouvions, Marie Cose et moi, fut brusquement déposé sur les marches de Saint-Nicolas. Il y eut un bruit de chaînes, car le filet de métal qui y était attaché traînait sur le sol derrière nous. Je me retrouvai debout, mais Marie Cose tomba sur les mains et quand elle se releva, elle les croisa précipitamment sur ses seins nus en essayant de se voiler avec les lambeaux de sa chemise. Avec une déconcertante rapidité, un large cercle se forma autour de nous et une clameur retentit, une clameur de joie causée par la nudité de Marie Cose. Sans doute eut-elle honte, car elle porta une main à ses yeux. Ce geste montra la chaîne qui tenait toujours son poignet et une nouvelle clameur, mêlée de pitié et d'indignation s'éleva de tous côtés.

Je voyais autour de moi des faces burlesques, stupéfaites ou terribles. Les événements du pont avaient volé de bouche en bouche. Les uns interrogeaient, les autres racontaient. Tous me regardaient avec admiration. Une femme, marchant presque sur les genoux, saisit mon vêtement et le baisa. Une humanité encore jamais vue était sortie des bas-fonds du faubourg comme sort une multitude de rats à la suite d'une inondation. De même qu'on se demande comment des animaux si gros et si redoutables ont pu vivre dans votre proximité sans que vous le sachiez, ainsi je me demandais comment cette population sauvage, inhumaine, avait pu habiter la même ville que moi sans que j'eusse connaissance de sa vie et de ses aspects.

J'essayai en vain de me faire entendre. En levant la tête, j'aperçus au-dessus de moi les huit momies de Saint-Nicolas. Sur une corniche qui dominait le portail, tenant toute la largeur de l'église, elles se tenaient, grimaçantes, et la vague de clarté d'une torche leur donnait une illusion de vie. C'était une curiosité du faubourg que la plupart des Toulousains ne connaissaient que par ouï dire, tellement le quartier inspirait de dégoût. Huit formes humaines momifiées, dont la tête gardait des dents et un affreux rictus étaient encastrées derrière un grillage au-dessus du porche de Saint-Nicolas. Nul ne connaissait l'origine de ces momies. Il me sembla qu'elles se tournaient ironiquement vers moi, pour témoigner du néant de ce que j'avais tenté.

Je ne songeai plus qu'à fuir cet enfer où j'avais si imprudemment pénétré. Je voulus m'élancer droit devant moi, dans l'espoir d'atteindre quelque ruelle. Mais Marie Cose s'accrocha désespérément à mon épaule en redisant avec passion des paroles de fidélité éternelle. En même temps se dressa la gigantesque stature de Mérigon Combres. Il ouvrit les bras devant moi et cria :

— Le vin arrive ! Patience ! On va boire tout ce qu'on voudra !

Et il faisait semblant de modérer du geste mon avidité à boire, m'assurant qu'on était allé chercher le vin.

Des hommes roulèrent des tonneaux sur les marches de l'église et se mirent en devoir de les percer. Ma voix se perdit au milieu des hurlements. Les cris redoublèrent quand Mérigon Combres, dominant la foule, clama :

— Nous allons célébrer le mariage

Il se tourna vers les momies et ajouta :

— Au nom des huit Capitouls ici présents, au nom de Gonedrille et de Fillandas !

Et il désignait les deux momies qui étaient aux extrémités de la Corniche.

Je savais que les huit momies avaient reçu du peuple des noms grotesques et étaient assimilées par dérision aux huit Capitouls. Il me revint aussi à la mémoire qu'on célébrait devant elles des cérémonies qui caricaturaient tout ce qui était sacré.

Une immense clameur répondit à Mérigor Combres. Elle fut suivie, me sembla-t-il, par plusieurs détonations lointaines.

— Apportez de la lumière ! cria encore le maître de cette foule et que la reine se dépêche.

— La voilà ! Vive la reine ! Vive la Merigone !

Dans la ruelle qui longeait la maison des pestiférés, venait d'apparaître une énorme commère, la femme de Mérigon Combres, qu'on appelait la reine des entremetteuses. Son ventre était recouvert d'une chape d'église et elle avait sur la tête une mitre d'évêque en carton sur laquelle on avait peint une tête de mort entre des emblèmes obscènes. Autour d'elle, quelques filles, tenant une lanterne à la main, caracolaient sur des manches de balai, sans doute pour représenter des sorcières prêtes à s'envoler pour le sabbat.

— Je vais couronner la mariée, dit la reine et elle se dirigea vers Marie Cose en lui tendant une couronne de papier.

Celle-ci dut croire à quelque piège. Sans doute n'avait-elle pas bien compris le sens de ce qui se passait. Elle poussa plusieurs cris déchirants et se jeta à mes genoux qu'elle entourait de ses bras.

Les rires avaient redoublé. Mais soudain je vis tous les yeux fixés sur la porte basse d'une étroite maison qui était collée sur le côté droit de l'église Saint-Nicolas. Il y eut un silence qui gagna de proche en proche.

Cette porte venait de s'ouvrir avec lenteur. Sur le seuil se tenait un prêtre tout petit avec un visage couvert de rides et de longs cheveux blancs tombant sur ses épaules. Il devait être frileux car il avait jeté sur lui une pèlerine de montagnard. Derrière lui apparaissait la tête d'une vieille femme qui élevait un lumignon rougeâtre pour l'éclairer. Il souriait. Il avait l'air très bon. Je devinai que c'était le vieux curé de Saint-Nicolas

— Mes petits enfants ! Qu'est-ce qu'ont, ce soir, mes petits enfants ! murmurait-il.

Le bras de la reine s'immobilisa. Les filles sur leur balai reculèrent en caracolant, comme des diablasses sous une pluie d'eau bénite. La foule était béante.

Mais je n'eus pas le temps de contempler la beauté sereine qui se dégageait du vieillard. Un appel retentit.

— Mérigon ! ils viennent !

Un homme qui agitait un bâton et qui avait du sang qui lui coulait sur le visage arriva jusque sur les marches de l'église et s'adressant tour à tour à Mérigon Combres et à la foule, il cria

— Ce sont des assassins ! Le Capitoul de la Daurade est arrivé avec deux couleuvrines et des arquebusiers et il a balayé le pont. Ils vont essayer de cerner l'église.

Mérigon Combres, enfonçant sa tête dans ses épaules fit quelques pas en

avant, ouvrit les bras et dit :

— Je ferai au Capitoul de la Daurade ce que j'ai fait au Capitoul Jean Madron. Je lui casserai le nez.

En effet, quinze ans plus tôt, au cours d'une émeute, il avait cassé le nez de Jean Madron.

Des coups d'arquebuse retentirent près de la place.

— Eteignez les lumières, cria quelqu'un.

D'un seul coup toutes les lanternes s'abattirent. Il y eut des gémissements, des malédictions et au bruit des armes la foule ondula.

Une main puissante me saisit et m'entraîna, me forçant à courir dans les ténèbres. Je reconnus Tornebut lorsqu'il me dit :

— Tournez à droite. Nous nous cacherons chez moi.

Je ne me retournai qu'une fois et j'aperçus de loin, comme une enluminure délicate, sous les huit momies sinistres de Saint-Nicolas, parmi les ombres rayées de coups de feu, le vieux prêtre souriant qui faisait, de sa main tremblante, le geste d'apaiser ses petits enfants.

EN CHEMINANT VERS PAMIERS

— L'échec doit fortifier la résolution, dis-je à Tornebut, si l'on a l'âme bien trempée. Je ne désespère pas de faire le salut des hommes. Je découvrirai le Graal et je transformerai les cœurs, comme l'alchimiste transforme le plomb en or.

Tornebut, qui se retournait avec inquiétude, me répondit :

— Que ne pouvons-nous transformer ces cavaliers que j'aperçois à l'extrémité de l'horizon en de paisibles paysans revenant du travail ! Ils m'ont tout l'air d'être des gens de police envoyés par les Capitouls à notre poursuite.

Nous étions arrivés à un carrefour. Des gerbes de paille étaient accumulées au bord d'un champ. Il y avait une fontaine qui déversait de l'eau dans un tronc d'arbre creusé. On voyait au loin les premières maisons de Pamiers où passe l'Ariège et où les Pyrénées projettent des ombres. La campagne avait été saisie par une de ces puissances de silence qui glissent un peu avant le soir et semblent l'annoncer.

— Ces cavaliers sont encore trop loin pour nous avoir aperçus, dit encore Tornebut. Etendons-nous parmi ces gerbes et laissons-les passer.

Nous fîmes ainsi. Mais nous n'avions pas prévu l'attrait qu'une fontaine peut exercer sur des cavaliers fatigués. Les cavaliers — ils étaient cinq — mirent pied à terre et ils s'assirent non loin de nous pendant que leurs chevaux buvaient. L'un d'eux, dont je reconnus la figure joviale, se releva aussitôt pour répandre de l'eau sur son visage en sueur. En même temps il continuait avec ses compagnons une conversation déjà commencée sur le chemin.

— Sa femme, dit-il, a profité de cette occasion pour partir avec le chevalier de Polastron.

— Personne ne saurait lui donner tort, lui répondit celui des hommes qui était le plus près de moi. On n'aime pas, quand on est jeune et jolie, se voir préférer une fille vieillissante comme cette Marie Cose.

— Depuis longtemps il ne jouit plus de toute sa raison, dit un autre. Ainsi moi, j'ai des parents à Avignonnet. Eh bien ! je sais que là-bas il s'amusait à décrocher les pendus et à leur donner la sépulture.

— Mais pourquoi faisait-il cela ?

— Par folie.

— Le fils d'un Capitoul du quartier du Peyrou !

Ces hommes tinrent d'autres propos sur d'autres sujets. Ils finirent par repartir.

Quand le bruit des chevaux se fut éteint dans la direction de Pamiers, j'écartai les gerbes qui me recouvraient.

— As-tu entendu, Tornebut, ce qu'ont dit ces gens de police.

— Ma tête était si enfouie sous la paille que je n'ai pu distinguer leurs propos, dit Tornebut, qui avait, à ma connaissance, l'ouïe fine. Mais j'ai toujours entendu dire que les hommes de police sont gens de peu de foi et guère dignes de confiance.

Nous prîmes un petit chemin qui nous éloignait de Pamiers, mais devait nous ramener par un détour dans la direction des montagnes.

Comme nous marchions en silence, je demandai à mon compagnon :

— Connais-tu un homme appelé le chevalier de Polastron ?

— Il y avait des Polastron rue d'Astorg, il me semble bien. Et Tornebut fit un geste qui voulait dire que cette famille devait être écartée de la conversation.

Mais je repris obstinément :

— Les Polastron ont tous une particularité. La forme de leur visage et surtout celle de leurs yeux en globe les apparente à l'espèce des grenouilles.

Tornebut se mit à rire mais beaucoup plus bruyamment que ne le comportait le comique de ce rapprochement.

A ce moment, au bord d'un étang, des grenouilles se mirent à coasser. Tornebut rit plus fort et je fus conscient de la mesquinerie inutile de mes paroles. Car le chant des bêtes est une lumière dans l'âme.

LE VILLAGE DE CAMORS

Après Lavelanet dans l'Ariège il y a une petite vallée avec un village appelé Camors. Et là, depuis les temps les plus anciens, les hommes ont été plus malheureux qu'ailleurs et l'église qu'ils ont bâtie comme témoignage de leurs maux a été appelée Notre-Dame des Misères.

Dans la vallée de Camors, la terre, par une malice secrète, ne produisait guère que des plantes épineuses ou des fougères qui n'ont pas de fruits comestibles. Il y avait bien un ruisseau qui coulait parmi des pierres, mais son eau devenait quelquefois rougeâtre et avait un goût singulier comme si quelque génie de la montagne y avait versé quelque poison. Les enfants naissaient presque tous avec un goitre et les étrangers porteurs d'un cou élancé qui, par mauvaise chance, venaient habiter Camors, étaient goitreux au bout de très peu de temps. Il soufflait par la vallée un mauvais vent toujours froid. Les animaux dans les basses-cours mouraient de maladies inconnues. Le hurlement des chiens, la nuit, était désespéré et il y avait même quelque chose de plaintif dans le chant des grillons de la vallée de Camors.

Or, j'avais appris que le curé du village s'appelait Poitevin et était fils des Poitevin qui avaient vécu là aussi loin qu'il est possible de remonter par les chemins ténébreux des généalogies jusqu'aux origines des naissances. Poitevin ! un des quatre hommes héroïques de la nuit de Montségur.

Nous cheminions sous la pluie et je n'étais pas très sûr d'être dans la bonne voie. Nous croisâmes un bûcheron et je lui demandai si Camors était encore éloigné. Il me regarda avec surprise.

— Très loin, dit-il. Quand vous aurez atteint ce bouquet d'arbres vous verrez Camors.

Or, le bouquet d'arbres était peu éloigné. Nous continuâmes à suivre les lacets du chemin qui montait et qui aboutissait à quelques sapins qui semblaient soutenir leurs branches avec une grande peine. Et quand nous fûmes arrivés à ces sapins, nous vîmes devant nous une vallée, une vallée inexprimablement triste, au fond de laquelle il y avait un lac. Les eaux de ce lac étaient troubles, et au milieu se dressait le sommet d'un clocher. Par-ci, par-là, s'élevait la cime de quelques arbres et sur les pentes abruptes que coupait l'eau immobile, on voyait des sentiers interrompus qui devaient aboutir à des seuils de maisons ensevelies. Le village de Camors était maintenant remplacé par un lac. Je remarquai que deux oiseaux blancs après avoir tracé plusieurs cercles dans l'air, au-dessus des eaux, se posaient familièrement sur le vestige de clocher; comme si c'était leur demeure.

Comme je restais perplexe devant le spectacle inattendu que j'avais devant moi, par un chemin circulaire qui dominait la vallée, je vis venir un cavalier qui me frappa tout de suite par la façon dont il m'examinait. Il avait une robe de moine et une épée particulièrement longue au côté. Contrairement à l'usage des moines qui, lorsqu'ils sont armés portent leurs armes sous leur robe, il portait son épée dessus, ostensiblement. Il était remarquable aussi par la longueur de ses éperons. Des gouttes de pluie brillaient dans sa barbe noire et ses yeux perçants se fixaient avec curiosité sur mes vêtements et sur ceux

de Tornebut.

A mon geste, il tira les rênes de son cheval et je l'interrogeai sur la destinée de Camors.

— En apparence, il n'est rien arrivé que de très naturel. Les événements les plus merveilleux sont toujours travestis sous des apparences normales. Les eaux, par leurs travaux souterrains, ont causé le déplacement d'un lac qui se trouvait dans une vallée plus haute que celle de Camors. Le village de Camors a été enseveli en vertu de causes et d'effets relatifs aux éléments. Ce sont là des jeux de lacs superposés, dira l'homme qui étudie l'eau et la terre. Et pourtant, je sais, moi qui fus le confident et l'ami de Julien Poitevin, que le drame s'est passé dans l'intérieur de son âme. C'est lui qui a appelé les eaux et les eaux sont venues pour l'engloutir.

— Julien Poitevin était bien le curé de Camors ? demandai-je.

— Depuis des années. J'ai été élevé dans le même couvent que lui. C'était un saint. Il fut un saint pendant très longtemps. Jusqu'au jour où une idée s'est emparée de lui. Laquelle ? Je ne l'ai jamais su. Il avait un secret mais il ne l'a pas révélé. Quel chemin mystérieux peut suivre l'âme d'un saint pour atteindre le royaume du mal ? Julien Poitevin avait entendu parler du pouvoir de malheur que recélait la vallée de Camors. Il voulut défendre ses habitants contre la destinée qui les frappait. Il obtint sans peine le poste de curé de Camors. Il ne lutta pas très longtemps. Il fut très vite pris par le vertige du malheur. Il y a un rapport qu'il est difficile de discerner entre le mal de l'âme et la puissance des épreuves. La dernière fois que je suis venu le voir, je compris qu'il était perdu. Et pourtant il priait sans cesse. Mais il ne s'adressait plus à Dieu. On vous le racontera à Lavelanet. Il allait s'allonger le soir sur un dolmen qui est là-bas, de l'autre côté des eaux, à l'endroit où vous voyez un chemin s'enfoncer parmi les sapins. Il appelait les Poudoueros, les sorcières qui habitent les broussailles. Il était toujours emmitoufflé dans une sorte de châle rougeâtre, car un goitre lui était venu. C'était la faute des eaux. Surtout, gardez-vous d'en boire. D'abord il en eut honte. Ensuite, il le laissait voir et il en tirait vanité. Il m'a dit que le goitre était le signe de la fraternité avec la montagne. Il cessa de dire la messe. Il me confia qu'il en disait une autre, mais au milieu des rochers. Il voulait que je l'accompagnasse la nuit, quand il s'en allait dans les endroits sauvages.

— Je te ferai connaître Bassa Jaon, me disait-il.

C'était un homme retourné à la sauvagerie et qui vivait sur les hauteurs. Un soir je montai avec lui jusqu'à l'orée de ces forêts, tout là-haut. Il me montra la silhouette d'un être plus grand que nature.

— Le voilà ! Il m'attend, murmura-t-il.

Je m'enfuis. Mais j'entendis derrière moi le curé de Camors qui hurlait comme une bête. Eh bien ! C'est lui qui a appelé les eaux. Elles sont venues. Il n'y a pas eu un châtement du ciel comme on pourrait le croire, mais la réponse à une prière, peut-être à un ordre.

Le moine s'arrêta et considéra pensivement le lac qui était devant nous.

— Ces oiseaux blancs au-dessus du clocher, ne signifient-ils pas que l'esprit échappe aux forces d'en bas, lui demandai-je ?

Mais il avait relevé la tête, comme quelqu'un qui est saisi soudain par d'autres préoccupations. Il étendit la main et palpa l'étoffe de mon vêtement.

— Elle est de bonne qualité, fit-il.

Il sembla hésiter puis souleva légèrement les épaules et rendit la bride à son cheval.

— Puis-je vous demander à quel ordre vous appartenez ? lui dis-je.

— J'ai été capucin. Maintenant je suis mendiant, mais pour mon compte.

Et il releva fièrement la tête en agitant sa barbe.

— Je n'avais jamais vu de mendiant à cheval.

— C'est pour demander l'aumône plus souvent.

— Ni avec de tels éperons.

— C'est pour fuir plus vite quand il faut fuir.

— Ni avec une aussi longue épée.

— C'est afin de châtier les hommes peu charitables.

Je me demandais s'il allait me comprendre dans cette catégorie, mais il s'éloigna en faisant un vague geste de salut.

LA CHAISE A PORTEURS JAUNE

Le temps avait passé. Il y avait à Toulouse d'autres Capitouls. Sans doute m'avait-on oublié. Puis la ville aux cent églises exerce une attraction qu'il est bien difficile de vaincre.

— C'est le mardi gras et personne ne pensera à nous, dit Tornebut.

Il faisait une douce après-midi. Assis au bord de la route, après avoir pris la nourriture que contenait le bissac de Tornebut, nous nous apprêtions à repartir. On apercevait au loin les tours de la Ville.

Nous fûmes frappés par un bruit de voix et nous vîmes, par la route que nous venions de suivre, survenir un étrange cortège.

Il était surtout composé de femmes. Le plus grand nombre allait à pied et péniblement. Quelques-unes étaient montées sur des mules ou sur des ânes. Elles aveuglaient presque par les couleurs vives de leurs vêtements. Un personnage à grand chapeau, vêtu de noir, marchait en tête et tirait des sons douloureux d'une guzla arabe. Un nain à cheveux blancs, appuyé sur un bâton, levait parfois les bras et semblait donner des encouragements aux uns et aux autres.

Quand le groupe fut arrivé à ma hauteur, il s'arrêta spontanément. Je distinguai que toutes ces femmes en voyage appartenaient à une catégorie bien définie, celle des filles publiques.

Des cris et des gémissements retentirent. Chacune laissa tomber le bagage qu'elle portait. Je vis sur les visages aux peintures délavées, les traces de la fatigue et du malheur. Mais je n'eus pas à me demander quelle catastrophe avait frappé ces créatures et les avait jetées ensemble sur la route. Je l'appris aussitôt par des malédictions et des plaintes. Le vieux nain chevelu me l'expliqua avec volubilité.

Les consuls de Pamiers, Huguenots d'une grande austérité, avaient pris, trois jours auparavant, la décision d'expulser de leur ville toutes les filles publiques. Sans doute avaient-ils voulu éviter les scènes licencieuses qui s'étaient produites l'année précédente à l'occasion du carnaval. Mais ces consuls au cœur de pierre, qui étaient en secret plus dévergondés que les autres — le nain pouvait l'affirmer personnellement — n'avaient donné aux malheureuses que quelques heures pour rassembler leurs hardes et franchir l'enceinte des remparts. Le nom de Raymond Pellipar revenait sans cesse dans les malédictions qui s'élevaient contre les consuls. C'était lui qui dans sa jeunesse avait soulevé les habitants de Pamiers et organisé le pillage de la maison des Jésuites. Maintenant qu'il était vieux, il chassait des femmes sans défense ! Est-ce que je ne pensais pas qu'en allant trouver les Jésuites de Toulouse et en leur disant : Voilà les nouvelles victimes de Raymond Pellipar ! ceux-ci ne susciteraient pas des hommes armés qui iraient faire le siège de Pamiers et remettraient les femmes dans leurs maisons ?

Non, en vérité je ne le pensais pas. Les Jésuites de Toulouse ne s'occupaient guère du sort des femmes. Ils ne songeaient plus à rentrer dans leur collège détruit de Pamiers, malgré qu'une paix provisoire entre Catholiques et Huguenots fut établie par un récent édit du Roi.

Le nain connaissait cet édit et cria aux femmes ignorantes de se taire.

Je me baissai même pour émettre à l'oreille de ce petit homme qui me paraissait sensé un doute sur l'accueil qui serait fait aux filles de Pamiers par les gardiens des portes de Toulouse. L'accès de la ville était interdit aux étrangers, — je n'osai pas dire aux mendiants et aux gens de mauvaise vie.

J'avais parlé trop haut. Je fus entendu par les femmes les plus proches. Des clameurs de désespoir et de révolte éclatèrent.

Ainsi, elles seraient chassées de partout ! Il n'y avait pas de place pour elles sur la terre ! Toulouse n'était donc pas une ville catholique ? Et je compris qu'il y avait dans leur esprit une bizarre association entre la religion catholique et leur métier. Elles avaient mis tout leur espoir dans Toulouse. Si elles ne pouvaient y pénétrer, elles étaient vouées à la mort.

Une grande fille vêtue de rouge, avec des tresses presque de la même couleur que sa robe, se mit à gesticuler devant moi.

— Je suis Bonice la Provençale. Tout le monde me connaît à Toulouse. Vous avez entendu parler de Cornusson, l'ancien Sénéchal du Roi. Il fait tout ce que je veux. Dès qu'il me verra, il m'installera dans un palais.

Une femme âgée, enveloppée d'une capeline marron et appuyée sur un bâton, s'approcha de moi et me poussa un peu pour me parler à part comme peuvent le faire deux compères faits pour se comprendre, par l'habitude des mêmes affaires. C'était une tenancière de maison publique..

— Ma sœur Honorine Rouziès a une maison rue de la Hache. Elle occuperait au moins quatre de ces pauvres femmes. N'est-ce pas grand'pitié ? Et notez qu'elle demande les plus âgées, celles qui auront le plus de mal à vivre. Faites-moi entrer à Toulouse avec ces quatre que vous voyez là-bas et je vous donne vingt-cinq écus.

Elle fit même le geste de tirer cette somme de ses vêtements. Je remarquai parmi les femmes qu'elle me désignait, une petite vieille calme qui portait précieusement sous son bras un panier recouvert d'un chiffon.

Tornebut secoua la tête. La garde des portes de Toulouse avait été plus sévère durant les dernières années. Je me souvenais qu'il n'y avait pas très longtemps, on avait, par crainte de la peste, laissé mourir derrière les remparts des mendiants du Lauragais et de la région de Narbonne. C'était l'été et les cadavres sans sépulture avaient failli provoquer la peste, dont la crainte était cause de leur mort. On craignait aussi les coups de main des troupes de brigands qui erraient dans les campagnes ou une attaque subite des Huguenots. Il est vrai que la paix récente avait dû relâcher la surveillance, mais j'ignorais dans quelle mesure.

Tout le monde faisait cercle autour de moi. On me désignait comme le sauveur. Je voyais des femmes arranger précipitamment les plis de leur châle. D'autres me lançaient des regards aguichants. Une brune aux grands yeux tristes, dont le visage était à demi caché sous une mantille et qui, montée sur une mule était restée à l'écart, mit pied à terre pour s'approcher de moi. Je supposai que le joueur de guzla ne jouissait pas de toute sa raison, car malgré la gravité de la délibération, il continuait à jouer et parfois ses jambes maigres esquissaient un pas de danse complètement inusité.

Le nain toucha du doigt son front en me faisant signe de l'excuser.

— Ce sont les nuits de la Lanterne rouge qui lui ont fait perdre la raison.

Peut-être, dis-je à Tornebut, est-ce encore Antoine de Peyrolade qui com-

mande à la porte Saint-Étienne. En lui représentant le sort de ces créatures, il est possible qu'il les laisse pénétrer dans Toulouse.

Je fis un geste qui conviait la troupe à me suivre et je pris un petit chemin qui contournait les remparts et devait m'amener à la porte Saint-Etienne. Le nain s'était mis à ma droite. Le joueur de guzla se tenait à ma gauche et interrompait parfois son air pour sautiller de façon étrange. Les femmes suivaient ainsi que quelques hommes de mine patibulaire.

Nous n'étions pas très loin de la porte Saint-Étienne, quand nous nous trouvâmes face à face avec une autre troupe de créatures non moins singulières qui déboucha d'un autre chemin. Elle se dirigeait aussi vers la porte Saint-Etienne. Je reconnus à leur costume que c'étaient des Maures.

Récemment expulsés d'Espagne, un grand nombre s'était répandu en France. La plupart avaient été dirigés sur la Provence où on les avait embarqués pour le Maroc. Mais de petits groupes avaient échappé à la surveillance et essayaient de vivre en faisant appel à la dure charité des hommes. On les chassait à coups de pierre et quelquefois on les accueillait pour les dépouiller, car le bruit avait couru que beaucoup cachaient dans leur ceinture des doublons d'Espagne.

Ceux que nous venions de rencontrer étaient conduits par un grand homme si maigre qu'il avait l'air d'un squelette. Il portait sous son bras un énorme livre et une jeune femme qui devait être sa fille était chargée d'autres livres liés avec une corde.

Il s'approcha de moi et il me sembla que son visage s'illuminait à ma vue. Il me toucha rapidement avec l'extrémité de son doigt la place du cœur. Je crus d'abord qu'il voulait me frapper, mais j'eus assez de maîtrise de moi-même pour ne pas bouger. Il se mit à parler avec une extrême rapidité, mais dans sa langue que je ne comprenais pas. De temps en temps il me montrait son livre.

Heureusement, une des femmes de Pamiers qui était d'origine mauresque s'approcha et me traduisit ce qu'il avait dit.

Il avait reconnu en moi son frère et il comptait sur le lien qui nous unissait pour le faire entrer dans Toulouse, lui et les Maures qui l'accompagnaient. Il comptait faire des cours publics en langue arabe, ne doutant pas, vu la réputation de Toulouse, que tous les étudiants ne comprissent cette langue. Il avait tenté de passer par une porte, près d'un grand château, et des soldats l'avaient repoussé.

Je pensai que si lui et ses compagnons n'avaient pas été emprisonnés à la porte du Château Narbonnais où commandait le terrible d'Astorg, il le devait à sa bonne étoile qui l'avait conduit un jour de mardi gras sous les murs de Toulouse.

Je jetai un coup d'œil sur les personnages aux costumes bariolés et misérables qui m'entouraient et je me demandai par quelle étrange destinée, ils avaient placé en moi une confiance bien imprudente. Mais je ne pouvais plus reculer. J'invoquai intérieurement la loi qui meut les événements en la priant de faire dévier ses effets dans un sens favorable. Songeant à Antoine de Peyrolade, je mis sur mon visage l'expression joviale que va donner la rencontre d'un vieil ami qu'on n'a pas vu depuis longtemps et je marchai avec fermeté vers la porte Saint-Etienne.

Elle était close, mais à côté, la petite porte était ouverte et ce fut avec une

grande satisfaction que je vis Antoine de Peyrolade, assis sur le petit banc, taillé dans la pierre du rempart. Son ceinturon était défait, sa figure rubiconde luisait et il avait l'air placé derrière son ventre, comme s'il n'en avait pas fait partie.

Je n'eus pas à prononcer les phrases que j'avais préparées. Les petits yeux luisants d'Antoine de Peyrolade se portèrent tour à tour sur moi, sur les Maures, sur les femmes de Pamiers. Mais la surprise s'effaça aussitôt de son visage. Il avait compris. Je n'ai jamais su ce qu'il avait pensé exactement. Crut-il à une plaisanterie carnavalesque que j'avais voulu faire aux habitants de Toulouse et qui avait été préparée hors de l'enceinte de la ville pour causer un plus grand effet de surprise ? On entendait sonner les cloches de la messe que l'archevêque célèbre le mardi gras dans la cathédrale de Saint-Etienne pour les étudiants et les corps de métier travestis. Sans doute crut-il que nous nous y rendions. Il ne put résister au désir de jouer un rôle dans cette farce merveilleuse, qui avait dû être préparée avec tant de soin.

— Ouvrez la grande porte, cria-t-il d'une voix retentissante aux hommes de garde.

Je me hâtai de cligner de l'œil de son côté d'une façon comique,

J'aurais voulu faire signe à tous ceux que je conduisais de mettre sur leur visage une expression joyeuse. Pour inspirer la pitié, ils avaient au contraire aggravé la tristesse de leur mine. Mais le jovial de Peyrolade dut croire que cela faisait partie de la composition des personnages.

— Tu as eu de la chance de pouvoir te procurer celui-là, dit-il en mettant sa main sur l'épaule du nain.

Heureusement que le rusé vieil homme avait compris et grimaçait en gesticulant. Il retint même le joueur de guzla et dansa avec lui.

Antoine de Peyrolade s'esclaffait.

— Le squelette maure avec le livre est superbe ! dit-il.

Tous se hâtaient. L'air toulousain était rempli de la musique des cloches. Le soleil, un instant voilé derrière un nuage, illumina la scène. Je notai que toute une troupe de pigeons alignés sur les remparts s'envolaient, sans raison apparente, avec un grand battement d'ailes.

Et c'est alors, à cette seconde même que je remarquai à une certaine distance sur le chemin que nous avions suivi, une chaise à porteurs jaune qui venait dans la direction de la porte Saint-Etienne. Je dis à une certaine distance, mais j'avais mal calculé. Elle devait être tout près quand je la vis pour la première fois, car quelques instants s'étaient à peine écoulés, j'avais à peine tourné la tête que la chaise à porteurs était déjà parmi les dernières femmes de Pamiers qui se hâtaient de rentrer dans la cité promise.

C'était, en vérité, une extravagante chaise à porteurs comme je n'en avais jamais vu, plus étroite et surtout plus haute que le format habituel, et dont le bois était d'un jaune impressionnant, un jaune presque inconnu dont la nuance évoquait des images confuses de désespoir. Peut-être, je n'en suis pas certain, les rideaux en étaient-ils noirs. Et les porteurs, les deux porteurs, avec des visages de cire sous des tricornes jaunes du même jaune que la chaise ne ressemblaient pas aux porteurs habituels de la Confrérie des porteurs toulousains. Je ne puis dire en quoi ils différaient. Peut-être une morne impassibilité, l'automatisme des gestes, quelque chose de vide et de fixe dans le regard. Et comme je regardais, stupéfait, cette énigmatique chaise, un des rideaux, jaune ou

noir, se souleva et durant une seconde je vis un visage de femme, un visage grimaçant, spectral et cependant fendu par un sourire, un sourire mortuaire avec des dents de cadavre. En même temps, une main d'ivoire et que j'aurais juré morte si elle ne s'était pas agitée vers moi, faisait un geste rapide de remerciement, un geste un peu dédaigneux, comme pourrait en faire une reine. Puis le rideau retomba.

Tout le monde s'était écarté. Les deux porteurs se mirent à courir légèrement. Je vis que le rire s'était figé sur la figure d'Antoine de Peyrolade. Il me saisit par le bras.

— Ce jaune ! avez-vous reconnu la nuance de ce jaune ?

— Non, mais...

— C'est le jaune de l'uniforme que portait le capitaine de santé et ceux qui étaient chargés de ramasser les morts, il y a vingt-cinq ans, au moment de la grande peste, un jaune que personne n'ose porter pour ne pas attirer le malheur.

LES MASQUES DE SAINT-ÉTIENNE

Je m'avançai vers la place Saint-Etienne accablé sous le poids de ma bonne action. Aucun de ceux que j'avais fait entrer dans l'enceinte de Toulouse ne voulaient me quitter et tous marchaient derrière moi.

Une grande foule se pressait sur la place Saint-Etienne et il y avait au milieu un large espace libre, devant la cathédrale. C'est dans cet espace que je débouchai, poussé par ceux qui venaient derrière moi, emporté par l'espoir confus de me libérer grâce à une marche rapide.

Et je fus saisi de vertige. A droite de la cathédrale, se tenaient les soixante membres du parlement que je reconnaissais à peine tant leur bonnet carré me parut énorme et géométrique. Il y avait à gauche le sénéchal du roi appuyé solennellement sur une canne à pommeau d'or, ses conseillers, ses officiers, ses écuyers et les huit Capitouls avec l'écharpe insigne de leur rang, d'un rouge étrangement éclatant. Un peu plus loin étaient groupés des représentants de tous les ordres religieux et des différents monastères, avec leurs bannières, leurs croix, les châsses enfermant les reliques, les coffrets enfermant les ossements des saints. Je reconnus le Chapitre de Saint-Saturnin, celui de la Daurade, les Pénitents bleus, et un ordre dont je ne connaissais pas le nom et dont les membres portaient des Saint-Esprits d'argent sur la poitrine et levaient dans la main droite des baguettes blanches. Je voyais de tous les côtés scintiller les croix, les reliquaires, les halberdes d'or. Douze hommes en uniforme violet élevaient au ciel des trompettes démesurées.

Et lorsque je fus au centre de la place, j'eus seulement alors conscience de mon imprudence. Mais trop tard ! Une immense clameur retentit. Et je vis avec stupeur le groupe des membres du parlement se disloquer et la plupart s'élancer vers moi. Le sénéchal du roi se mit à danser une danse grotesque qu'imitèrent les Capitouls. En même temps, les douze joueurs de trompette lançaient au ciel une fanfare retentissante.

Ce fut alors seulement que je perçus la disproportion des trompettes, le caractère trop éclatant des reliquaires et des châsses, que je distinguai le comique des Saint-Esprits d'argent et des têtes de mort sur les poitrines des religieux. Je vis que le président du parlement avait des échasses sous sa robe pour paraître plus grand, que l'abbé de Saint-Sernin portait un faux nez qu'il agitait avec une ficelle, que les moustaches du sénéchal étaient faites d'une peau de serpent empaillé.

Et je vis aussi, sur une autre partie de la place, un empereur Charlemagne qui avait une barbe si longue qu'il fallait deux pages pour la soutenir et un chevalier Roland, qui brandissait une épée de carton aussi large que lui. A côté, il y avait des personnages allégoriques, des Dieux de la Mythologie et toute la dynastie des rois d'Espagne figurée par la confrérie des étudiants espagnols dont je reconnus le prévôt, vieil étudiant ignare, célèbre à Toulouse. Quelques Dieux et quelques rois se précipitèrent de mon côté.

Mais ce n'était pas moi qui avais causé l'agitation de ce peuple de masques. La jeune brune montée sur la mule avait écarté sa mantille ; sa tristesse avait disparu ; elle promenait un regard amusé sur la foule et elle avait l'air

d'une reine qu'accompagnait une cour grossière et avide de plaisir. Les femmes de Pamiers avaient, autour d'elle, changé brusquement d'aspect. J'en vis une qui versait sur son crâne pauvrement chevelu le contenu d'un flacon de parfum tenu caché dans sa manche pour quelque occasion de séduction. Plusieurs miroirs brillaient de-ci de-là. Des chevelures hirsutes étaient devenues en quelques secondes des chevelures luisantes et harmonieusement partagées. L'espérance animait les regards. Une joie professionnelle gonflait les poitrines et tendait les torsos. Le joueur de guzla fit plusieurs pirouettes. Seule la vieille femme au panier avait sur son visage une expression mystérieusement céleste.

Il y eut le déchaînement du plus grand désordre. Je serais tombé à terre sans Tornebut qui me soutint dans ses bras.

— C'est moi, Jupiter Olympien, qui vous fais présent de ces femmes inconnues, cria d'une voix retentissante, en ôtant sa barbe, le personnage qui portait le costume du roi des Dieux.

Il s'était mis debout sur son trône. La foule reconnut sans doute un personnage populaire à Toulouse, car une exclamation monta vers lui. Il remit les crochets de sa barbe sur ses oreilles et un grand rire circula sur la place Saint-Etienne.

Cependant une mêlée avait lieu autour de moi. Les femmes poussaient des cris, simulaient des résistances. La jeune reine, riant d'un rire provoquant, avait fait cabrer sa mule et nul ne parvenait à l'atteindre. Des étudiants avec des turbans et des costumes de princes de Grenade se mêlaient aux vrais Maures qu'ils semblaient trouver moins bien déguisés qu'eux. Les prévôts des étudiants, porteurs d'un bâton court, dont ils donnaient de petits coups de-ci de-là, tentaient en vain de rétablir l'ordre.

— Nous avons fait tout ce que nous pouvions pour ceux que la Providence nous a envoyés, dis-je à Tornebut. Profitons-en pour leur échapper.

Nous fendîmes non sans peine la foule, nous traversâmes la place et nous nous élançâmes dans la rue de la Croix Baragnon.

Je ne peux le jurer, mais je crois bien que devant nous, à une certaine distance, à l'endroit où la rue de la Croix Baragnon est coupée par la rue Tolosane, la chaise à porteurs jaune glissa rapidement, sans presque toucher terre, glissa silencieusement et disparut.

Mais des pas retentirent derrière nous. Sans doute en faisant ouvrir la porte Saint-Etienne avais-je inspiré une haute idée de ma puissance. L'homme au livre et ses compagnons mauresques n'avaient pas voulu me quitter. Il en était de même du joueur de guzla et de quelques femmes dépourvues de tout attrait que les masques avaient laissées partir.

Je hâtai le pas; ils firent de même. Les rues étaient pleines de monde, mais je vis bien que je ne pouvais espérer les perdre. Rue Saint-Rome, j'interpellai quelques habitants et les exhortai à la charité. Ne pouvaient-ils recevoir chez eux de pauvres gens ? Mais je ne fis que susciter l'indignation. Ces pauvres gens, n'étaient autre que des païens et des femmes de mauvaise vie. Il y avait des ordres sévères des Capitouls relativement aux uns et aux autres. J'avais de la chance que ce fut jour de fête !

Nous errâmes longtemps à travers les rues. Je sentis après de longues marches que mes compagnons étaient vaincus par la fatigue. Je ne songeais plus à les quitter. J'avais pitié d'eux. Je soutenais même d'un bras le porteur de livre. Toutes les portes se fermaient devant nous. Rue du Taur, il y eut presque des

violences. Des gens sortirent avec des bâtons. Une commère me reconnut et laissa éclater une fureur injurieuse.

— Ne savez-vous pas que j'ai deux filles ! Et vous voudriez que j'introduise ça chez moi.

Elle montrait avec mépris les malheureuses créatures de Pamiers qui, épuisées, s'étaient laissé tomber le long du mur.

Le mari de cette femme parut à la fenêtre. Il avait un esprit caustique.

— Vous avez changé de métier à ce que je vois. L'ancien était plus honorable.

— Et pourquoi ne les mène-t-il pas chez lui ? dit un voisin. Il a une belle maison à Arnaud Bernard.

C'était une idée. Je songeai que ma femme était partie avec le chevalier de Polastron.

— Venez, dis-je. Vous êtes au bout de vos peines. Le soir tombait lorsque nous atteignîmes la porte Arnaud Bernard non loin de laquelle était ma maison. La chance de tous voulut que Timothée se trouvât dans la maisonnette contiguë à mon jardin, qui lui servait d'habitation.

— Il reste peu de chose, me dit-il. Mais il y a encore des meubles.

Toutes les pièces furent rapidement occupées. Il n'y eut d'incident qu'au sujet de celle qui était au rez-de-chaussée et dont la fenêtre donnait sur la rue. Elle dut paraître aux femmes plus commode que les autres et il y eut une dispute pour sa possession.

Nous irons passer la nuit chez toi, dis-je à Tornebut.

Comme nous nous éloignons, je jetai un regard en arrière. Timothée venait d'allumer une lanterne. Dans le cadre d'une fenêtre, au premier étage, j'aperçus le vieux Maure au livre, endormi sur un siège. Quelque part, le joueur de guzla continuait à jouer et peut-être à danser. Une femme se peignait au rez-de-chaussée et guettait déjà la rue, tout en se peignant.

Il fallait regagner Saint-Cyprien. Nous étions très las, Tornebut et moi. Le long de la Garonne, dans la direction de Tounis, je vis encore glisser la chaise à porteurs jaune, et quand elle passa devant la lanterne du vieux pont, elle fit tout d'un coup une ombre immense, une ombre mince qui avait l'air de couper la ville en deux, comme avec une épée de ténèbres.

LA PESTE A TOULOUSE

— La peste est à Toulouse, dit un homme brutal à la vieille comtesse Adélaïde de Montpezat, bienfaitrice de la ville et célèbre pour sa haute stature et ses qualités de courage.

— Vous mentez, répondit-elle, avec son énergie habituelle.

Elle se leva et tomba morte. Ainsi la peur donne la mort avec plus de certitude que la maladie. Depuis des années, il était interdit dans beaucoup de milieux toulousains de prononcer le mot « peste » et quand elle éclata, il fut convenu parmi les gens éclairés que, pour rassurer le peuple, chacun nierait qu'il y eût la peste. Les gens éclairés se répandirent dans la ville en disant, en jurant qu'il n'y avait pas la peste et qu'il ne fallait pas avoir peur et ainsi ils apprirent à ceux qui l'ignoraient qu'elle s'était installée à Toulouse et ils répandirent la peur comme on répand le feu avec une torche.

C'était juste le moment où je venais d'être frappé de mélancolie. Cette mélancolie était descendue en moi comme un oiseau noir sur un champ de blé. J'en avais été possédé sans raison et c'est à elle que je dus sans doute d'être protégé de la peste, car celui qui est rempli d'une tristesse ou d'une joie totale est comme un vase qui n'a plus la plus petite place pour un germe de maladie. Il n'est pas de maison atteinte par la contagion où je ne pénétrai ; je vis et soignai presque tous les malades de Toulouse. Plus le mal était grand, plus j'avais le sentiment qu'il était le résultat d'une force nécessaire contre l'expansion de laquelle j'avais peut-être tort d'entrer en lutte. Les souffrances et la mort étaient des réactions du domaine inférieur utiles à l'activité des âmes. Je faisais de mon mieux pour les combattre, mais je n'étais pas sûr d'avoir raison et de ne pas nuire à l'ordre divin. Car la seule action efficace pour le bien de ses semblables est celle qui s'exerce dans le domaine spirituel.

Comment la peste est-elle entrée dans Toulouse ? se demandait-on et chacun songeait en secret au sort de Jeanne de Saint-Pé qui, un siècle plus tôt, avait été condamnée à être brûlée par le Parlement parce que quelqu'un l'avait accusée, sans aucune preuve, d'être une porteuse de miasmes putrides.

Il y eut une procession solennelle des Cordeliers le long des remparts et en particulier près de la porte Montolieu, à l'endroit où étaient morts de misère des mendiants venus de la direction de Narbonne et auxquels la crainte de la peste avait fait interdire l'entrée de Toulouse. Un cordelier visionnaire avait vu alors les âmes irritées de ces mendiants flotter autour de la cité impitoyable. Il avait même conversé avec ces âmes qui lui avaient assuré que le châtiement ne se ferait pas attendre. Depuis, l'ordre des Cordeliers qui avait foi dans ce saint homme, vivait dans l'attente des plus grands malheurs.

Le mal sévissait surtout dans les maisons publiques de la rue de la Hache et dans l'île de Tounis. Le Capitoul de Saint-Barthélémy qui avait un Cordelier pour confesseur, craignait que les âmes irritées des mendiants du Lauragais ne vinssent frapper son quartier qui était contigu au quartier atteint.

Il recruta des archers qui eurent mission de lancer des flèches au ciel. Le Cordelier qui le conseillait, lui assurait que les âmes n'étaient pas, bien entendu, transpercées, puisqu'elles étaient immatérielles. Mais les flèches par leur

présence inusitée devaient les importuner et les inciter à se retirer. Les flèches en retombant blessèrent quelques habitants et il fallut l'insistance des Capitouls réunis en conseil pour obliger leur collègue à interrompre ce moyen de protection.

Beaucoup disaient que ce n'était pas sans raison que la peste était apparue d'abord rue de la Hache. Qu'était-ce en somme que ce mal sinon une manifestation de la pourriture intérieure des créatures. Ces bubons noirâtres qui éclataient sur les corps avaient un rapport avec la débauche de la vie, corruptrice du sang et de l'âme. On avait été trop indulgent avec les filles publiques. On avait supprimé la peine du fouet pour celles qui sortaient dans les rues, avec des robes trop luxueuses. On avait laissé entrer, sans qu'on put savoir à qui en incombait la responsabilité, celles qui avaient été chassées de Pamiers, par des consuls huguenots. Est-ce qu'on avait entendu dire qu'il y eût la peste à Pamiers ?

Je me posais quelquefois des questions à ce sujet. N'avais-je pas été inconsciemment un des instruments de la fatalité ? Une créature contaminée ne s'était-elle pas glissée parmi celles à qui j'avais fait ouvrir la porte Saint-Etienne ? Et cette étrange chaise à porteurs que j'avais vue ce jour-là et que je n'avais plus jamais rencontrée ! Il y avait un mystère que je n'arrivais pas à éclaircir.

Je suis obligé de dire que presque toutes les femmes de Pamiers furent atteintes dès le début. C'était la rue de la Hache et ses tavernes pour les soldats qui les avait abritées. On avait mis une garde sur le pont qui mène à l'île de Tounis et on avait fermé avec des chaînes les deux extrémités de la rue de la Hache. C'étaient des hommes spéciaux, plus courageux ou moins sensibles que les autres, qui s'occupaient de la peste. On les appelait les Fayssiens et ils étaient revêtus je ne sais pourquoi, ainsi que le capitaine de santé, d'un uniforme d'un jaune lugubre, avec un bonnet de la même couleur et un saint Sébastien rouge brodé sur la poitrine.

Ce Nicolas de Tolentin, capitaine de santé, était un homme énigmatique. Il avait une absence totale de pitié ; je ne le vis jamais prier auprès d'un mort et cependant il remplissait presque gratuitement sa tâche redoutable. Il dormait à peine, pénétrait de force dans les maisons, aidait à transporter lui-même les malades à l'hôpital de Saint-Cyprien. Je l'interrogeai une fois sur le motif secret qui le poussait à un dévouement si grand et il me répondit : j'aime la mort.

*

* *

Honorine Rouziès tenait rue de la Hache, à l'enseigne de la Corbeille fleurie, la plus grande maison de femmes de Toulouse. Elle avait accueilli sa sœur Marianne et les quatre femmes que celle-ci occupait dans une maison plus modeste de Pamiers. J'allais tous les jours à la Corbeille fleurie. J'avais été plus spécialement chargé de la rue de la Hache, les autres médecins s'occupant de l'île de Tounis, de la rue des Paradoux et de quelques couvents où la peste s'était déclarée, sans raison apparente.

J'avais remarqué que les remèdes que donnaient les médecins ainsi que

ceux qu’avaient inventés les charlatans précipitaient la maladie et causaient la mort. Selon ma connaissance, la peste ne pouvait être guérie que par le brusque développement d’une haute vertu dans l’âme du malade. Mais l’éclatement des bubons purulents sur l’aine ou sous les bras incline plutôt celui qui est frappé d’un mal si affreux à l’abattement ou au blasphème. J’essayais de mon mieux de résoudre cette difficulté. Et il arriva que l’amour de Dieu, le détachement des biens, s’emparant subitement d’un malade, ce malade se trouve guéri au bout de peu de temps comme si l’âme avait envoyé une projection lumineuse sur la misère du corps et ainsi l’avait transformé.

Plusieurs femmes de la Corbeille fleurie étaient mortes. Deux avaient été récemment atteintes et Marianne Rouziès venait de se coucher en disant qu’elle avait dans l’aine des douleurs aiguës. Le désespoir habitait la maison.

Or, un matin, comme j’arrivais à l’entrée de la rue de la Hache, je vis Honorine Rouziès qui venait chercher les légumes que les maraîchers laissaient à l’entrée de la rue pour les habitants. Il y avait dans son allure un je-ne-sais-quoi d’alerte et de presque joyeux.

— Les malades vont mieux ? demandai-je.

— Elles vont plus mal.

— Alors ?

— Marie Seli a eu un rêve.

Marie Seli était cette femme âgée que j’avais remarquée entre les compagnes de Marianne Rouziès, pour le panier qu’elle avait sous le bras et pour son visage tranquille.

Cette nuit-là, me raconta Honorine, elle ne s’était pas couchée. On l’avait trouvée à genoux à l’aurore. Elle s’était endormie en priant et c’était dans cette attitude qu’elle avait eu le rêve.

Le rêve avait été précédé par les paroles d’une voix qui avait dit distinctement :

— Marie Seli, lève-toi. Va à l’église Saint-Sernin et prie Jésus-Christ et saint Saturnin auprès du lac qui est sous la terre.

Du reste du rêve, dont le récit demeurait dans le vague, il résultait que la peste cesserait si Marie Seli priait Jésus-Christ et saint Saturnin comme il était prescrit.

Ce vague du récit aurait dû me faire penser qu’il y avait autre chose dans l’histoire rapportée par Honorine Rouziès. Je ne m’occupai que de la voix qui avait retenti et je me fis répéter dix fois les paroles exactes entendues par Marie Seli.

Car cette voix était semblable à celle qui m’avait interpellé moi-même jadis et m’avait lancé à la recherche du saint Graal. Je remarquai, en demandant intérieurement pardon aux Puissances invisibles, que le vocabulaire de la voix surnaturelle était limité. C’était la même formule qui avait été employée pour moi :

— Michel de Bramevaque, lève-toi.

Dans les deux cas il y avait une invitation impérative à changer d’attitude, à se lever, et à remplir une mission difficile.

J’allai à la Corbeille fleurie et je vis Marie Seli. Mais il y avait peu de chose à tirer d’elle. Elle m’avait frappé jusque-là par son calme et sa sérénité parfaite. Je fus surpris de la trouver dans un calme plus grand, un état voisin de l’extase religieuse. Elle en sortit avec peine et ce fut pour me questionner

sur la singularité de paroles qu'elle avait entendues et la difficulté d'obéir à l'ordre donné. Où trouver un lac qui est sous la terre ? Quel était ce lac miraculeux et comment l'atteindre ?

Alors le souvenir d'une antique légende me revint. L'église Saint-Senin aurait été construite, jadis, sur l'emplacement d'un lac sacré. C'était sur ce lac que se manifestait jadis la puissance des anciens Dieux. Les Druides y venaient pour pratiquer certains rites relatifs à l'eau. C'est dans ce lac que les Gaulois vaincus à Delphes jetèrent l'or rapporté de leur lointaine expédition. L'évêque Sylve le dessécha quand il jeta les fondements de la Grande basilique de Saint-Sernin. Pour y arriver il creusa un puits où les eaux s'engloutirent, puis formèrent un lac autour duquel étaient les fondements de la basilique. Arrusus, évêque de Toulouse, au VIII^e siècle, fit creuser un escalier jusqu'à ce lac. Il s'occupait de magie et il prétendait qu'il y avait sous terre des forces hostiles qu'il fallait combattre. On le trouva mort au pied de cet escalier. Aussi, son successeur Mancio en fit murer la porte. Elle se rouvrit toute seule, au siècle suivant, dit la chronique. On n'y toucha plus, mais la tradition demeura parmi les abbés de Saint-Sernin de ne pas autoriser la descente de cet escalier et même d'en nier l'existence.

C'était certainement auprès de ce mystérieux lac souterrain qu'il était enjoint à Marie Seli d'aller prier.

LE LAC DE SAINT-SERNIN

J'avais autrefois donné plusieurs fois mes soins à des moines du monastère de Saint-Sernin. Je connaissais l'abbé du Chapitre, homme gros et terrible, toujours en procès avec tout le monde. Il souffrait de son obésité, causée par l'excès des nourritures, et il en souffrait d'autant plus qu'il avait en lui un idéal ascétique qui ne serait jamais satisfait. Jadis, il m'avait demandé un moyen pour maigrir tout en continuant à manger avec abondance. Il me considérait comme secrètement hérétique, il me soupçonnait de magie et il m'avait fait cette demande en me clignant de l'oeil, voulant dire qu'il se soumettrait, s'il le fallait, à quelque procédé de sorcellerie. Je n'avais pu le satisfaire, il était toujours obèse et il ne me l'avait pas pardonné.

L'abbé du Chapitre abbatial de Saint-Sernin était un des hommes les plus puissants de Toulouse et l'on ne pouvait le voir aisément. Il était toujours entouré d'une cour de religieux avec lesquels il se plaisait en repas interminables.

J'allai dans sa maison, près de Saint-Sernin, et je pus me faire annoncer et introduire au moment où il terminait son repas. Mais je n'arrivai que jusqu'à la porte de la salle à manger. J'entendis une rumeur quand mon nom fut prononcé, ainsi que les mots peste et contagion plusieurs fois répétés. La voix puissante de l'abbé Bernard s'éleva derrière la porte légèrement entr'ouverte.

Je voyais quotidiennement des pestiférés et la plus élémentaire prudence conseillait de ne pas s'approcher de moi. Il me félicitait pour mon courage. Qu'est-ce que je voulais ? Il me demandait d'être bref.

Il m'était très difficile de m'expliquer à travers une porte. Je le tentai pourtant.

— Abrégez, criait la voix de l'abbé.

Quand je parlai du rêve, j'entendis qu'il riait et qu'il disait à voix basse à un chanoine

— Il est venu pour nous raconter le rêve d'une fille publique.

Mais lorsque je prononçai les mots lac souterrain, il y eut quelques secondes de silence, puis le rire de l'abbé retentit, mais d'une façon plus exagérée que ne le comportait le caractère comique de ce lac.

— Il n'y a pas de lac, me dit-il par l'entrebâillement de la porte presque close. Réfléchissez. Comment un monument comme Saint-Sernin pourrait-il reposer sur un lac ? C'est une histoire bonne pour la maison de la Corbeille fleurie. Au revoir. J'ai avec moi des chanoines très âgés, pour qui la plus petite influence de contagion pourrait être très nuisible.

Et il referma la porte.

Je savais à qui la garde de Saint-Sernin était confiée pendant la nuit. Un veilleur qui dormait le jour marchait sans cesse dans les chapelles circulaires de la basilique et devant l'entrée des cryptes où étaient les reliques et les trésors immenses de l'église. C'était un laïque, un ancien soldat dans la force de l'âge qui montait la garde, son épée nue à la main. Antarès Libona passait pour un homme d'honnêteté rigoureuse.

C'était un tueur de Huguenots. Trente ans auparavant, il s'était illustré

pendant la défense de Saint-Sernin, durant les six jours où les religionnaires, maîtres de Toulouse, avaient tenté de détruire la basilique. On disait même qu'il avait rapporté plusieurs têtes, coupées de sa main, dans l'enceinte du monastère. Depuis, il n'avait pu embrasser d'autre profession que celle de défenseur de Saint-Sernin, même quand régnait la plus grande sécurité.

Je ne m'étendrai pas sur la conversation que j'eus avec Antarès Libona. Il eut le même rire que l'abbé Bernard quand je parlai du lac souterrain. Mais l'incorruptibilité de l'âme est en relation étroite avec l'importance de l'offre qui est faite. A mesure que je parlais à Antarès, le lac devenait pour lui de plus en plus réel et son existence dont je doutais m'était confirmée. Il y avait un lac et il avait la clef de l'escalier qui y conduisait. Si je n'avais pas jugé d'ordre sublime le motif qui me poussait, je n'aurais jamais pu tenter Antarès Libona. Mon offre fut d'ailleurs acceptée beaucoup plus vite que je n'aurais cru et avec une joie visible.

J'avais laissé dans la cave de ma maison une importante somme en or en prévision d'une de ces sortes d'événements. Il y a des problèmes qui ne peuvent être résolus que par ce métal d'essence corruptrice. J'allai déterrer cet or et je portai au gardien de Saint-Sernin ce qui avait été convenu. Je ne veux pas en écrire le chiffre car c'est une mauvaise chose de fixer d'une manière quelconque le prix par lequel on détourne un homme de son devoir, il fut convenu qu'Antarès Libona nous ferait entrer dans Saint-Sernin trois heures après minuit par la porte des sept péchés capitaux, parce que tout le monde dormait à cette heure tardive.

Habituées à me voir résoudre les problèmes de leur vie, les sœurs Rouziès s'étonnèrent à peine de la réussite de mes démarches. Il fallait encore que Marie Seli sortît de la rue de la Hache malgré les gardes qui se tenaient aux deux extrémités de la rue. Mais j'étais trop connu d'eux pour qu'il y eût là la moindre difficulté.

Il fut convenu que Marie Seli, puisqu'elle pouvait échapper à l'enfer de la rue de la Hache n'y retournerait pas. On la revêtit de linge neuf et sa robe fut lavée et séchée ensuite devant un grand feu allumé exprès. C'était moins pour qu'elle ne transportât par ailleurs la contagion de la peste que pour se présenter avec des vêtements purs dans le sanctuaire mystérieux où elle se rendait en vertu d'un ordre non moins mystérieux.

Et je songeais en moi-même :

— En vérité, j'ai peut-être eu tort de ne pas aller vivre à Pamiers. On s'y tue plus volontiers qu'ailleurs pour des questions de religion. Mais il n'y a pas d'autre ville de France et même d'autre ville de la terre, où il y ait de telles patronnes de maison publique, et une fille semblable à Marie Seli.

*

* *

L'annonciateur des heures nocturnes venait de crier trois heures après minuit. Il s'éloignait dans la rue du Taur. Nous étions immobiles devant la porte des sept péchés capitaux, Marie Seli et moi.

Celle-ci n'avait prononcé aucune parole depuis notre départ de la rue de la Hache. Elle marchait à petits pas tranquilles, animée d'une certitude inté-

rieure. Elle avait son panier sous le bras.

— Un peu de linge et quelques provisions, avait-elle murmuré en partant. Elle devait rentrer à pied, par petites étapes, dans son village natal, au fond des Pyrénées.

La porte de Saint-Sernin s'entr'ouvrit et je vis la haute stature d'Antarès.

— Est-ce là la dame qui doit faire sa prière auprès du lac, dit-il.

— C'est elle.

L'église était éclairée par des cierges dans les chapelles et devant certaines tombes. Elle paraissait immense et me fit songer, je ne sais pourquoi, à un Purgatoire désert. Antarès ne parlait qu'à voix basse et était troublé du caractère inusité de son action.

— Jamais personne n'est venu ici la nuit, dit-il.

Il nous fit d'abord descendre dans les cryptes.

Il avait remis un cierge allumé à chacun de nous. Il y avait une odeur de pierre morte et d'encens décomposé. Je songeai aux incalculables trésors amoncelés pendant des siècles dans ces cryptes. Sur une plaque d'or massif, il y avait un morceau de soie blanche qui trahissait les contours d'un crâne humain. C'était le crâne de saint Saturnin que l'on plaçait dans le chœur, pour les grandes fêtes. Un peu plus loin, je reconnus le crucifix de Dominique, le crucifix avec lequel il avait exalté les âmes des croisés pour le massacre des saints Albigeois. Et plus loin, il y avait des chasubles d'or et d'argent, qui remontaient aux origines du Christianisme, des coffres précieux où étaient entassés des bijoux, donations faites par des pécheurs repentis pensant racheter leurs fautes en déposant une pierre précieuse dans une crypte ; et toutes sortes d'objets hétéroclites, crosses, mitres, morceaux d'armures qui avaient appartenu à des saints morts depuis des siècles.

Une porte étroite, masquée par un amoncellement de chasubles, s'ouvrit avec peine et aussitôt une haleine puissante, glacée, terrible, sortit d'une profondeur inconnue et éteignit nos cierges. Il fallut les rallumer.

— Ce n'est que le premier souffle, balbutia le gardien. J'ai entendu dire jadis que c'était la respiration des morts. Car il y a des morts. Le dernier a été déposé il y a quinze ans.

— Quels morts ? dis-je.

— Il faut que je vous prévienne pour que vous ne soyez pas effrayés. Presqu'au bas de l'escalier, avant d'arriver au lac, il y a une salle, une salle étroite et longue. Le sol a la propriété de conserver les morts. Il y a un privilège pour les cénobites du monastère, ceux qui ne sortent jamais de leur cellule et ne parlent à personne. Ils ont le droit, s'ils le demandent, d'être déposés là pour que leur forme soit conservée. Car il y en a qui croient être ainsi avantagés pour le moment de la résurrection des corps et se trouver tous prêts, quand les trompettes résonneront.

Il allait nous précéder, mais il se ravisa :

— Je vous attendrai ici. L'escalier est long il n'y a qu'à le descendre. Les morts sont à droite, mais il vaut mieux ne pas les regarder.

Je précédai Marie Selï dont les traits reflétaient le plus grand calme et nous descendîmes. Les marches étaient usées bien que peu de pieds humains les eussent foulées. Mais le temps travaille toute matière et détruit ses principes, même dans l'immobilité muette de la nuit. L'air était dense, oppressant et cependant il y avait une lente circulation dont l'origine était inconnue. J'ou-

bliai de compter les marches, mais la descente était si longue que j'évaluai la profondeur à la hauteur de la flèche du clocher.

Je m'appuyais à la muraille de droite dont la puissance était rassurante. Soudain, ma main sentit le vide. J'avançai le cierge que je levai dans ma main gauche et, comme une révélation du repos et du silence de la vie d'outre-tombe, les morts m'apparurent. Ils n'étaient ni inquiétants ni effrayants. C'étaient des arbres humains qui s'étaient séchés. C'étaient des momies tristes. Ils étaient une douzaine bien alignés, avec les mains croisées sur la poitrine, à l'exception d'un seul qui n'avait dû posséder qu'un bras et dont la main unique et très grande avait des ongles tellement longs qu'on était obligé de penser qu'ils avaient poussé après sa mort, en vertu d'un phénomène assez fréquent, mais impressionnant. L'alignement de ces cénobites défunts avait du reste quelque chose de rassurant, car on pensait qu'ils se trouvaient tels qu'ils avaient été placés après leur mort et qu'ils ne s'étaient pas levés, après le départ des vivants, pour étirer leurs os, gravir l'escalier, échanger des regrets de spectres. Il montait de cette salle funéraire un parfum inexplicable, nullement horrible, un parfum minéral, pur comme l'essence de la substance éternelle.

— Ils sont morts, dit simplement Marie Seli et elle éleva un peu la voix pour dire :

— Je vois l'eau.

L'eau immobile s'étendait en effet quelques marches plus bas.

C'était une nappe sans reflets, d'un bleu sombre, qui faisait songer à un saphir dont l'esprit intérieur serait mort. Et cependant ce n'était pas la mort qui s'élevait de cette eau redoutable et muette. Le cierge que je tendis sur elle me révéla l'ovale d'un miroir surnaturel, infini et une profondeur qui devait être inouïe et faisait penser à un couloir d'eau descendant jusqu'au centre de la planète.

Et sur cette incommensurable profondeur, il se dessina pour moi pendant une seconde le contour d'un visage aussitôt disparu, d'un visage plus grand que nature et qu'aucune parole ne peut décrire. Une énigme sur des eaux immobiles... Un sourire d'apparition... Un regard sans joie et sans tristesse sous des paupières sans battement...

Est-ce qu'une âme appartenant à une hiérarchie supérieure à celle des hommes n'avait pas sa demeure secrète, là, dans ces ténèbres inviolées, sous l'amoncellement des structures byzantines de l'antique basilique. Peut-être dans une époque reculée, cette mystérieuse essence qui est l'âme d'une cité, l'âme de Toulouse, avait-elle bâti sa demeure avec les pierres souterraines, teintées de la lueur du nitre et du salpêtre, avec l'eau bleuâtre privée du renouveau solaire, l'eau qui descendait sans fin dans le corps du monde physique, comme un acier immortel.

Les reflets du cierge furent repoussés, rejetés, comme si cette eau d'essence sous-terrestre ne pouvait être traversée d'une lumière d'origine humaine. Je vis qu'entre les murailles lisses et l'étain mort de l'eau, il y avait à peine un peu de sable gris, juste pour le passage d'un homme courageux qui n'aurait pas éprouvé le vertige à rebours d'une surface hermétique sous une voûte inexorablement basse.

Et j'éprouvai alors une attirance irraisonnée. Il me sembla que je me trouvais devant une porte énigmatique, réceptacle à la fois d'une existence supérieure et d'une ténébreuse horreur. J'étais au bord d'un royaume innommé,

d'un au-delà dont aucun rêve ne donne l'image, où il n'y a ni cyprès, ni stèle, ni sépulcre, ni aucune forme connue de la mort, mais qui recèle la clef des métamorphoses infinies. Et je fis un pas en avant, mû par la tentation puissante de ces figures inexplicables, de ces beautés informelles que je devinais derrière les eaux, supérieures à l'homme et appartenant à un autre monde.

Un geste de Marie Seli me retint. Elle se tenait droite, son panier dans une main, son cierge dans l'autre, nullement troublée. Elle était venue pour faire une prière au bord d'un lac. Elle attendait d'être seule pour tomber à genoux.

J'hésitai. Puis je remontai deux ou trois marches.

— Je vous attends au haut de l'escalier, fis-je.

Elle approuva de la tête et comme je gravissais l'escalier, je la vis qui se baissait pour faire tenir son cierge dans une fente de la dernière marche.

Je n'eus pas à attendre bien longtemps. Sa prière dut être très courte. Au bout de quelques minutes elle remonta, avec la même expression tranquille sur son visage.

Le gardien referma avec soin la porte derrière nous. Il regardait de tous les côtés avec inquiétude, et cependant il répéta :

— Il n'y a rien à craindre. Jamais personne n'est venu pendant la nuit.

Au moment où résonnait la dernière syllabe de cette phrase et comme nous sortions de la crypte, nous vîmes un moine qui se tenait debout, son épaule légèrement appuyée contre un pilier. Il avait un visage de pierre et ses yeux étaient intensément fixés sur moi.

Je me tournai vers Antarès Libona. Il avait vu aussi le moine et il murmura

— Oh ! mon Dieu ! C'est la première fois ! Un membre du Chapitre !

Il nous poussa vers la porte.

La place Saint-Sernin était déserte. Je demandai à Marie Seli où elle allait et elle me répondit qu'elle comptait rentrer dans son village. Elle fit un geste vague qui voulait dire que cette chose ou une autre était maintenant sans importance et elle s'éloigna à petits pas dans la rue du Taur.

LA COUPE D'ÉMERAUDE

Il est certain que si la peste ne fut pas arrêtée comme par un ordre divin, elle commença à décroître à partir de ce jour. Elle décrut anormalement vite, mais pas assez pour qu'on distinguât avec certitude une action miraculeuse. La nature est fidèle à son procédé. Même quand une révolution surnaturelle a lieu, il est toujours possible de l'attribuer au rythme normal d'une loi.

Marianne Rouziès approcha sans crainte et sans étonnement de la mort. Elle ne faisait pas partie de ceux que la prière miraculeuse avait dû sauver. Atteinte avant que la voix eût adressé son ordre à Marie Seli, elle trouvait sa mort régulière. A mon grand étonnement elle ne se confessa pas quand passa le curé de la Dalbade avec les sacrements. L'église lui interdisant, à cause de sa profession, les messes publiques et les cérémonies du culte, elle avait fini par rejeter la religion qui la rejetait.

Je croisai le prêtre qui sortait.

— Ma sœur vous attend, me dit Honorine Rouziès. Elle a besoin de vous parler.

Marianne Rouziès était couchée dans une petite chambre mansardée, au haut de la maison. Son visage dur ne s'adoucit pas quand je parus. Tout de suite elle se mit à parler, comme quelqu'un qui a craint de mourir sans pouvoir le faire.

— J'ai réfléchi que vous deviez tout savoir, puisque grâce à vous tout est arrivé. Je me demande comment cela ne vous a pas davantage étonné que Marie Seli devint une sorte de sainte. Il n'y a pas de saintes dans les maisons comme celles-ci, rien que de misérables filles que l'on condamne au fouet, si elles s'en vont dans les rues, et que l'on marque au fer rouge dans certaines villes. Il y a des prêtres qui leur refusent l'absolution et il y en a qui les font condamner à mort si elles franchissent le seuil de l'église. Il n'y a pas de saintes, il n'y a que des maudites, des créatures de l'enfer, qui parce qu'elles donnent du plaisir aux hommes sont condamnées à la damnation éternelle. Je peux vous le dire parce que je ne crains plus rien. J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas de Dieu. Il ne laisserait pas triompher l'injustice s'il y en avait un. Et maintenant je me demande ce qui en est. Il n'y a pas de Dieu, mais il y a des choses mystérieuses. Ecoutez... La maison que je tenais à Pamiers avait été tenue par ma mère et avant, par ma grand'mère. Et aucune des deux, je le sais, ne croyaient en Dieu, à cause du mal qu'elles avaient vu. La maison s'appelait « La Lanterne Rouge ». Une maison comme toutes celles qu'on voit dans les villes. Je crois même que ma grand'mère, autrefois, chassait les femmes qui avaient de la religion, disant qu'elles pactisaient avec ceux qui sont mauvais, ceux qui condamnent les femmes à des supplices. Et voilà ce qui arriva à ma grand'mère :

— Une nuit, un homme à cheval frappa à la porte. Il était tard. On n'avait plus le droit d'ouvrir après minuit. Mais elle ouvrit par pitié car l'homme disait qu'il était épuisé. C'était un chevalier, avec une grande barbe et une croix sur la poitrine. Il était très beau, paraît-il.

— Vous m'ouvrez, parce que je suis un Hospitalier, dit-il, et il partit d'un

grand éclat de rire.

Ma grand'mère comprit qu'il était fou. Comment ne pas faire accueil à un fou qui frappe à votre porte la nuit. Il raconta qu'il avait passé trois jours, sans quitter son cheval, sans manger, ni boire. Et il était si fatigué qu'il mourut.

— Vous dites que c'était un chevalier Hospitalier ? demandai-je.

— Ce doit être cela. Mais au moment où il allait mourir, pour remercier ma grand'mère, il lui fit un cadeau. Il lui donna un objet d'une grande valeur, dit-il, qu'il portait sur sa poitrine.

— Savez-vous le nom de ce chevalier, demandai-je encore. N'a-t-il pas dit s'appeler Antoine de Cassagnavère ?

— Je l'ignore. Ma grand'mère pensa que l'objet, qui avait la forme d'une coupe, était une énorme émeraude et pouvait être vendue très cher. Elle pensa d'abord à laver cette coupe parce qu'au fond il y avait quelque chose qui ressemblait à du sang séché. Comme elle allait la prendre dans la pièce où elle l'avait laissée et que cette pièce était obscure, elle s'aperçut que la coupe dégageait une lumière et qu'en regardant cette lumière on se sentait une certaine douceur à l'âme.

Mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine. Les traits de Marianne Rouziès avaient perdu un peu de leur dureté. Elle s'arrêta un instant.

— Et alors ?

— Elle ne lava pas la coupe et elle la plaça sous une étoffe dans une petite pièce où personne n'allait jamais, une petite pièce mansardée au haut de la maison, un peu comme celle-ci. Elle la débarrassa de tout. Il n'y eut plus, dans cette pièce, que la coupe posée sur une petite table et de temps en temps, toute seule, elle allait la regarder. Et il arriva ceci. Une femme, un jour, entra dans cette pièce. Les rideaux de la fenêtre étaient tirés, il faisait sombre et elle vit la coupe avec son sang séché qui rayonnait. Car c'était surtout le sang qui dégageait la lumière. Cette femme redescendit et elle ne cessa de pleurer, puis elle passa ses journées en prière, elle ne voulut plus exercer son métier et à la fin elle partit et elle entra, dit-on, dans un couvent de repenties. Ma grand-mère garda avec soin la clef de la chambre, mais il y eut toujours, de temps en temps, une femme qui arriva à voir la coupe, et qui eut le remords de sa vie, se mit en prière et devint une sainte.

— Mais la coupe, que devint la coupe ?

— Attendez. Ma grand'mère la légua à ma mère et rien ne fut changé pendant la vie de celle-ci. Il y eut des femmes qui, à la suite d'une circonstance quelconque, virent cette lumière étonnante et commencèrent à prier Dieu à partir de cet instant. Mais quand ma mère mourut, c'est à moi que revint cet héritage.

— Et alors, que devint la coupe ? Qu'en avez-vous fait ?

— Attendez. Je ne voulus rien changer à ce qu'avaient fait ma grand'mère puis ma mère. Je laissai la coupe à sa place. Mais je ne la regardais jamais. Je mis sur elle un voile épais. Je ne l'ai jamais vue. Je ne voulais pas prier Dieu. Je ne voulais pas m'associer aux mauvais, à ceux qui oppriment sans pitié, qui bâtissent de grandes cathédrales de pierre où il n'y avait pas de place pour certaines femmes, celles qui étaient les plus malheureuses.

— Mais alors, quand, vous êtes partie de Pamiers ?...

— Les consuls ne nous ont donné que quelques heures. C'était presque

comme s'ils nous envoyaient à la mort. J'ai dit à Marie Seli, en lui donnant la clef de la petite chambre du haut de la maison, de prendre ce qu'elle y trouverait sous une étoffe. J'avais autre chose à penser. Nous sommes parties. Marie Seli m'a dit qu'elle avait mis la coupe dans son panier. Je l'ai entendu dire ensuite :

— Je ne peux pas m'expliquer ce qui vient de m'arriver. Je suis devenue une autre. J'ai retrouvé d'un seul coup toutes les prières que j'avais oubliées. Mais ce ne sont pas celles-là qui conviennent. J'en ai composé une en marchant.

Marie Seli avait composé une prière ! Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'elle était avant et ce que représente l'idée d'une créature pareille composant une prière. Ma mère l'avait prise par pitié. C'est une paysanne d'un village perdu dans les Pyrénées appelé Cazaril, je crois. Après être parties de Pamiers, nous avons couché à Venerque dans une grange. Je me suis éveillée au milieu de la nuit. Eh bien ! j'ai vu Marie Seli à genoux, tournée du côté du mur. Elle priait devant son panier !

— Mais ensuite, qu'est devenue la coupe ?

— Tout a dépendu ensuite de vous. C'est vous qui avez tout fait. J'aurais dû vous dire de suite la vérité. Mais j'ai tellement vu le mal se déchaîner dès qu'une richesse était en jeu ! Je me suis rappelé la prudence de ma grand-mère. Moi qui ne crois pas en Dieu j'ai pensé que les choses devaient arriver, telles qu'elles avaient été prescrites, je ne sais par qui. Marie Seli a entendu une voix qui lui enjoignait d'aller prier auprès d'un lac. Pouvez-vous me dire à qui appartenait cette voix ?

Elle m'interrogeait des yeux. Je balbutiai.

— Il y a des puissances invisibles qui ne sont pas Dieu, mais qui sont au-dessus des hommes et qui parfois, bien rarement, interviennent.

Marianne Rouziès rit avec amertume.

— Oui, bien rarement !

Elle reprit.

— Ayant entendu la voix, Marie Seli vint me rapporter ce qu'elle avait dit. Je ne lui répondis pas et je lui montrai les gonflements que j'avais à l'aîne et qui commençaient à peine. Elle s'exclama : « il vaut mieux mourir ! C'est un grand bonheur ! » et elle recommença à prier. Alors, elle se vit elle-même en rêve. Elle était au bord d'une eau très profonde, si profonde qu'elle n'en avait jamais contemplé de semblable. Elle ouvrait son panier et elle jetait dans cette eau la coupe d'émeraude avec son sang rayonnant. Puis elle se penchait sur ce lac et elle voyait une grande lumière qui l'accompagnait ensuite jusqu'à sa mort.

Je murmurai seulement : « je comprends ». Et je m'en allai. J'avais besoin de marcher. J'avais surtout besoin de comprendre.

ISAAC ANDREA

J'allai trouver, près de la Garonne, sur la voie de Seysses, le seul homme sensé de la Cité et sans lui confier un secret qui n'était pas le mien, je le questionnai sur les voix mystérieuses qui interpellent la nuit les humains et sur la recherche du Graal.

Isaac Andréa parlait en regardant en lui-même et ses paroles prenaient à cause de cela une grande force, comme s'il exprimait un verbe gravé sur un marbre spirituel, perceptible pour ses seuls yeux.

— Pourquoi les voix ne sont-elles pas plus explicites et pourquoi y a-t-il des incohérences dans leurs indications, demandes-tu ? Mais si tu touches une fourmilière avec un bâton, passes-tu ta vie à examiner si ton geste a fait la justice ou l'injustice chez ce petit peuple. Les êtres appartenant à des hiérarchies supérieures à nous ne s'intéressent aux hommes qu'accessoirement. Ils donnent une indication, révèlent une vérité et ils passent. Ils sont soumis à l'erreur, comme nous. Ils ne se passionnent pas pour nos médiocres intérêts. Ils sont susceptibles de nous tromper sans le vouloir. Puis la loi, l'ordre des choses, Dieu, peu importe le nom qu'on donne à la puissance des puissances, a voulu que les mondes soient rigoureusement séparés. Les communications d'un monde à l'autre sont très difficiles. Après vingt ans de prières, un saint obtient parfois une syllabe, et une jeune fille qui n'a pas d'âme, comme Lucida De Domazan, fait venir autour d'elle des êtres de l'au-delà, peut-être parce que la beauté terrestre a une correspondance dans les autres mondes. Tout est mystère autour de nous et les voix entendues ne font qu'aggraver ce mystère. Il vaudrait peut-être mieux ne pas les écouter.

Et tu me demandes encore si je crois que le sang de Jésus-Christ peut agir sur l'humanité après des siècles ? Oui, il y a des talismans, des puissances qui s'emmagasinent dans des objets, des forces qui rayonnent et vont brûler quelquefois les âmes. Mais le sang de Jésus-Christ où est-il, où sont ses particules miraculeuses, où est l'ineffable essence qui montait de sa vapeur ? Ne sais-tu pas que le mauvais génie des hommes leur fait accomplir des vols, des contrefaçons, leur inspire des ruses diaboliques, dès qu'un motif d'un ordre admirable est en jeu. La richesse, l'attrance de l'or ne suscitent pas autant de crimes que l'espérance de souiller ce qui est divin. Les Croisés ont trouvé déjà en Orient la coupe de Joseph d'Arimathie pleine du sang de Jésus-Christ. On peut la voir dans une église de Gênes. Mais c'est une fausse coupe, une fausse émeraude, un faux sang. Depuis longtemps on a substitué à cette coupe une grossière imitation. Sais-tu bien qu'il y a un grand nombre d'églises d'Occident qui possèdent dans leurs reliques une coupe, un vase, un tube contenant le sang précieux, un si grand nombre d'églises que si on réunissait toutes ces reliques... mais il vaut mieux ne pas y songer. Et il y a aussi du sang de Jésus-Christ sur les linceuls qui l'ont enveloppé. Et il y a plusieurs linceuls. Dans une chapelle, derrière Saint-Sernin, il y a encore quelques années, il y avait un Saint Suaire qu'on avait transporté du Périgord, par crainte du pillage, le Saint Suaire de Cadouin. Il était dans un coffre auquel on avait fait faire six serrures dont les six clefs avaient été confiées à six personnages intègres, Capitouls,

notaires, ecclésiastiques. Eh bien! le Saint Suaire fut tout de même volé.

Les corps purifiés des grandes âmes gardent un pouvoir. Ils poussent ceux qui les approchent à se purifier, à se détacher, à avancer vers Dieu. Il suffit, parfois ! qu'une créature s'approche d'un morceau d'os, pour être intérieurement transformée. Je ne peux pas t'en expliquer la raison. Il y a tant de choses qui se passent dans l'invisible et que nous ne connaissons pas. Mais c'est à cause de cela que tant d'hommes s'acharnent après la dépouille de ceux qui ont mené une vie parfaite. T'es-tu demandé pourquoi l'Eglise, au temps des Albigeois, a intenté tant de procès à des morts ? Ces morts étaient toujours des Parfaits. L'Eglise avait été conquise par les puissances du mal. Elle faisait déterrer les cadavres de ces saints pour anéantir leur substance, parce qu'elle savait que dans cette matière demeurait une force rayonnante. La poussière de ces corps s'est envolée dans les bûchers. Mais il y a, hors de la terre sainte où l'on dépose les morts chrétiens, des tombes solitaires de Parfaits Albigeois qui ont échappé jadis à la poursuite des Inquisiteurs. A l'orée de certains villages, près de fontaines écartées, ou dans des grottes à flanc de montagne, se trouvent ces tombes invisibles. Il y a encore des hommes qui, certains jours qui ne sont pas les jours des fêtes chrétiennes, en vertu d'une tradition transmise de père en fils, vont, sans comprendre pourquoi, auprès de ces lieux sans croix, dire des prières sans paroles. Et ils s'aperçoivent presque toujours que rien que pour avoir approché ces lieux, ils sont plus fraternels les uns pour les autres.

Oui, le Graal est bien dans la terre toulousaine, mais non pas sous l'unique forme que tu crois, faite d'une coupe d'émeraude et du sang séché de Jésus-Christ. Beaucoup de Christs sont venus il y a trois siècles enseigner aux hommes la voie du salut. C'étaient les Parfaits Albigeois, les frères de Jésus-Christ. On ne les a pas reconnus et on les a fait mourir. Et s'il en venait mille ce serait pareil. Et peut-être est-il écrit que les hommes ne doivent pas être sauvés par d'autres hommes, mais seulement par eux-mêmes.

*

* *

Ainsi parla Isaac Andréa, l'homme le plus savant de Toulouse qui avait la sagesse de cacher sa science et dont on ne pouvait apercevoir la bonté que par surprise.

Et il ajouta :

— Va, il faut chercher pour trouver. Mais quand on a beaucoup cherché une chose, il arrive qu'on en trouve une autre et qu'on est content. Quand tu seras las de chercher, rappelle-toi qu'il y a ici une maison d'où l'on aperçoit d'un côté les tours de Toulouse, de l'autre le bleu de la Garonne, un petit cloître avec des cyprès et un vieil homme amical.

LE TILLEUL DE L'ARDENNE

— O mon maître, il y a eu un signe pour moi, me dit Tornebut quand j'allai lui demander s'il allait repartir avec moi par la route des Pyrénées.

— Et quel fut ce signe ?

— Le grand tilleul qui est sur la route de l'Ardenne, après la porte de Muret, m'a parlé dans son langage de tilleul.

— En es-tu sûr et que t'a-t-il dit ?

— Comme je passais sur la route et que je m'approchais de l'arbre, toutes ces branches se sont mises en mouvement d'une façon subite et j'ai compris qu'elles parlaient et qu'elles s'adressaient à moi.

— Mais le vent ne soufflait-il pas avec force ?

— Eh! Comment s'occuper du vent quand un tilleul vous parle sur la route et qu'il vous fait une prière ! Qu'importe, du reste, le vent. Le tilleul me parlait ainsi.

— Je vais mourir si tu ne viens pas à mon aide. Ma mort est proche, ma mort est proche ! Sauve-moi, sauve-moi, ô toi qui passe !

— Il ne disait que des choses très simples soit afin d'être mieux compris, soit parce qu'un arbre ne peut dissenter comme un homme. J'ai regardé le vieux tilleul et j'ai compris qu'il mourrait bientôt si je ne lui apportais pas une aide rapide. D'abord, il y a bien des basses branches qu'il faut émonder car plus un arbre vieillit plus il a besoin de sa force pour la partie qu'il tend vers le ciel. Ensuite, il y a beaucoup de parasites végétaux qui ont profité de son ombrage et lui prennent la substance d'une terre qui lui appartient en légitime propriété, par plus d'un siècle de présence. Il faut chasser ces parasites. Mais ceci n'est rien. Le tilleul a besoin d'un sol argileux et sec et a horreur d'une humidité perpétuelle. Or, la Garonne a débordé il y a peu de temps et à la suite de quelques tassements des terres, un marécage s'est formé dans le champ qui touche la route et sous lequel le tilleul étend ses racines. Ce champ n'appartient à personne et le marécage stagnera jusqu'à ce que la chaleur céleste en ait fait évaporer l'eau. Mais alors le tilleul sera mort. Et c'est pourquoi il m'a appelé au secours. Et j'ai vu qu'en creusant un fossé, l'eau de ce marécage pourrait se déverser par ailleurs et le terrain où le tilleul lance ses racines redevenir sec et bienfaisant. Il faut que je creuse ce canal. Et je ne parle pas de tout un peuple de pucerons, de millions, de milliards de pucerons qui se sont attaqués à ses feuilles et que je compte exterminer avec une certaine huile que je connais. Je ne parle pas non plus de tout un peuple de fourmis tenaces, voraces, agiles qui habitent les cavités de son tronc, y creusent des galeries, des salles, des tunnels de communication et de divers peuples de chenilles velues, cornues et chevelues et d'autres insectes avec des becs, des tubes, des vrilles, des scies et des tarières qui percent de leur mieux son écorce, qui se nourrissent de son suc et que je ferai mourir avec la même huile. Car ce serait une grande calamité que la mort de ce fécond, de cet antique, de ce vénérable tilleul. Les tilleuls sont rares dans cette région, peut-être à cause de l'eau de la Garonne qui se répand sur les terres à chaque printemps et est corruptrice pour des racines de tilleul. On vient de Saint-Simon, on vient de Portet et même de

Montgiscard pour en extraire la sève précieuse. Sans parler des gens de Toulouse. Notez que les incisions qu'on pratique dans le gras du bois sont mauvaises si elles sont trop profondes, faites par des ignorants de la vie des arbres et il faut quelqu'un pour y mettre le holà.

Car on fait des remèdes étonnants avec cette sève. Elle guérit les épileptiques. On en tire aussi une boisson fermentée, délicieusement sucrée, qui donne des rêves heureux. Les feuilles qui tombent sont fort prisées par les bœufs et malheureusement les hommes qui les ramassent pour leur basse-cour, s'ils n'en trouvent pas par terre une assez grande quantité, coupent sans scrupule des feuilles vivantes. A cela aussi il faut mettre le holà.

Comme il est notoire parmi les peintres et ceux qui font des dessins que les rameaux de tilleul remplacent avantageusement le fusain, ils viennent couper parfois toutes les jeunes branches ; ils viennent en bande d'au moins cinquante, avec des modèles qui chantent et des serpes attachées à de longs bâtons. Ils coupent toutes les jeunes branches et ils laissent l'arbre dépouillé de sa jeunesse, de sa jeunesse de l'année, de sa vieille jeunesse tirée avec peine du sol marécageux. A cela aussi il faut mettre le holà. Et comme on vient couper aussi les fleurs pour en faire un breuvage merveilleux qui donne le sommeil aux uns et une légère excitation aux autres, selon la cuisson, grâce à une richesse qui n'appartient qu'au tilleul, il ne reste quand vient l'automne, qu'un pauvre tronc dépouillé, un tronc sur la route de l'Ardenne, qui n'a qu'un marécage pour aliment. Le tilleul m'a appelé parce qu'il a su, dans son âme d'arbre, que j'avais une dette à payer. Je paierai ma dette au tilleul.

Tornebut allait partir, une bêche sur l'épaule, pour la route de l'Ardenne.

— Comme tu es heureux d'avoir eu un signe, dis-je ! Les signes sont rares. Les paroles des dieux sont incertaines. Comme je t'envie de te consacrer à un arbre, objet de consécration précis, certain, limité dans l'espace, idéal que tu peux voir, toucher, respirer, idéal vivant !

LA FORÊT DES CRABIOULES

Le village de Cazaril est situé à flanc de montagne au-dessus de Luchon et il n'y a même pas de chemin qui y conduise, rien qu'un sentier impraticable l'hiver. Le pays des Bramevaque est un peu plus loin, dans une vallée plus profondément enfoncée dans les montagnes.

— Une femme appelée Marie Seli ? Oui, c'est celle qui avait quitté le pays depuis trente ans. Elle est revenue. Elle avait un panier sous le bras. Elle a dit qu'elle n'était pas digne de rentrer à l'église. Elle s'est agenouillée sous le porche et on l'a retrouvée morte le lendemain. Son panier ne contenait rien. Quelqu'un a prétendu voir une lumière autour de sa tête.

Les paysans s'étaient groupés autour de moi. Mais, ils ne pouvaient plus rien m'apprendre. Pour savoir si le Graal reposait dans le lac souterrain de Saint-Sernin où s'il me fallait le chercher encore dans le pays toulousain, comme la voix me l'avait prescrit. Je ne pouvais rien espérer que de ma vérité intérieure. Et maintenant je doutais même de l'origine de la voix. Je n' avais plus de certitude. Je doutais de tout.

Alors je me souvins d'une forêt très profonde où quelques bûcherons avaient à peine pénétré, d'une forêt qui était un peu plus loin que les pierres de mon ancienne demeure. Et je pensai que je verrais peut-être plus clair sous les voûtes épaisses des arbres où il n'y a pas de lumière. Et j'allai rejoindre la route de Saint-Aventin.

*

* *

— Bonjour, Michel de Bramevaque. Où donc allez-vous, avec votre bâton en forme de crosse ? Je croyais vos troupeaux morts et votre château en ruines ?

— Bonjour, seigneur de Cazaril. Je vais plus loin que les ruines de mon château, je vais dans la forêt sauvage des Crabioules pour essayer d'y retrouver le grand troupeau perdu de mes rêves.

— Ah, ah! Des rêves! Vous n'avez pas changé, Michel de Bramevaque. Nous nous rencontrerons peut-être dans la forêt de Crabioules, car j'y compte aller chasser l'ours.

— Personne ne change, seigneur de Cazaril. L'un poursuit des rêves et l'autre des ours.

A force de vivre seul dans sa petite tour de pierre, en compagnie de paysans incultes, le seigneur de Cazaril avait un peu perdu la raison. On prétendait qu'un ours jadis avait dévoré sa fiancée. Depuis il poursuivait ces animaux dans les montagnes et s'efforçait de les capturer. Il les attachait en croix à des arbres entre leurs oursons, quand il le pouvait. Et puis il s'approchait d'eux, il leur présentait du fiel sur une éponge et les tuait d'un coup de lance. C'était là une parodie sacrilège et insensée. Mais il était bon chrétien et communiait chaque dimanche. Puis cela se passait très haut, parmi des rochers désertiques et il

était difficile d'en avoir la preuve.

— Bonjour, Michel de Bramevaque. Où donc allez-vous avec votre bâton recourbé ? Il y a longtemps que les loups se promènent dans votre château et il paraît qu'un sapin qui a déjà trente ans est sorti de votre puits comme un grand génie chevelu et en obstrue complètement l'entrée.

— Bonjour, dame de Moustajon. Je ne boirai pas de l'eau de mon puits. Je vais plus loin dans la forêt sauvage des Crabioules pour y apprendre la science de la solitude et écouter parler les Dieux car ils parlent plus volontiers dans les bois inaccessibles, quand les nuits sont pures, quand la lune luit.

— Il n'y a qu'un seul Dieu, Michel de Bramevaque et qui ne parle pas aux hérétiques. Venez avec moi dans le château de Moustajon. Je vous y donnerai volontiers l'hospitalité. Mais le soir, avant de dormir, je vous rapprendrai le catéchisme.

La dame de Moustajon souriait d'un sourire engageant, d'un sourire qui devenait une grimace, à cause de quelques dents qui lui manquaient. La demeure de Moustajon était haut perchée dans les pierres. Mais la dame descendait chaque jour pour prier à Saint-Aventin, s'entretenir avec des commères, donner rendez-vous à quelque jeune homme. Et elle fit signe à un valet laboureur d'amener un mulet pour moi, car la côte était rude jusqu'à Moustajon.

Mais je secouai la tête.

— J'aurai bientôt la visite des Domazan de Toulouse, avec la belle Lucida et de Domitien de Barousse qui est devenu un si saint homme !

— Grand merci, dame de Moustajon. Je préfère méditer solitairement dans la forêt de Crabioules.

Et comme je m'éloignais, elle courut après moi.

— Je sais pourquoi vous avez choisi cette forêt. On y fait d'étranges rencontres. Mais peut-être nous nous y reverrons. Je peux vous l'avouer, je m'y rend parfois en secret c'est à cause de ma chevelure.

Elle souleva la résille qui recouvrait ses cheveux épais et je vis qu'ils étaient complètement blancs.

— J'ai deux ou trois fils d'argent qui apparaissent de-ci, de-là. Or, quand on trempe sa chevelure dans une certaine fontaine des Crabioules, elle redevient noire comme la nuit, par la vertu de l'eau. Je vous mènerai à cette fontaine, car vous me semblez en avoir besoin.

— Au revoir, dame de Moustajon. J'aime mieux les cheveux blancs que les noirs. Ainsi pour les âmes.

Et un peu avant la forêt de Crabioules je fis la rencontre d'un bûcheron.

— Il y a de grands dangers, seigneur de Bramevaque, et de grands mystères dans cette forêt. Mais si vous prenez ce sentier par lequel autrefois on faisait glisser le bois, vous trouverez une clairière avec une cabane abandonnée que domine un rocher très haut. Nous l'avions construite jadis, mais nous n'y allons plus depuis que le grand Anselme y est mort sans qu'on sache pourquoi.

Il fut convenu que ce bûcheron du village d'Oo m'apporterait tous les dimanches ma nourriture de la semaine.

*

* *

L'homme qui traverse une forêt croit volontiers qu'elle est silencieuse et inhabitée. Quand il s'est assis pour y vivre, il s'aperçoit qu'elle est remplie de bruits et de langages et qu'elle abrite des êtres de toutes tailles et de toutes formes.

Je retrouvai la faculté de mon enfance qui me permettait de comprendre le langage des oiseaux. Je distinguai aussi ce que signifiaient les appels des coqs de bruyères dans les futaies parsemées d'œillets sauvages, le grondement des sangliers, l'aboïement bas des renards et ce grattement léger que les lézards font sur les rochers pour se dire des choses relatives à la vie des mouches.

Je m'efforçai de reconnaître les bruits différents que font les diverses espèces d'arbres. Les peupliers ne parlaient pas comme les frênes. Il y avait une tendresse dans le langage des bouleaux qui faisait songer à des entretiens de jeunes filles. Les sapins chantaient des homélies religieuses. C'étaient les prêtres végétaux de la montagne. Les acacias avaient le verbe des guerriers. Mais toutes les voix étaient couvertes quand les chênes agitaient leurs branches. Ils étaient les patriarches de la terre, les véritables maîtres du sol pierreux et le vent à travers leurs branches faisait parler une sagesse du commencement du monde.

En m'enfonçant dans les endroits les plus sauvages de la forêt, je découvris un centre mystérieux d'arbres, un concile de troncs millénaires, creusés, ravagés et qui, avec le temps, s'étaient revêtus de sortes de figures sur le modèle de celles des hommes. Ces visages grisâtres étaient circulairement disposés dans une clairière. Mais les corps, contrairement à ceux de l'espèce humaine, se développaient au-dessus des têtes, leurs pieds feuillus, tournés vers le ciel. Les figures et les corps étaient recouverts de difformités, de polypes, de goîtres, d'excroissances parasitaires. Les os frontaux étaient monstrueux, les bouches énormes étaient faites d'une crevasse. Ces plaies ligneuses, ces tumeurs du bois étaient des signes royaux, les emblèmes du temps et de la puissance. Et ces rois renversés me considéraient silencieusement.

Je les interrogeai à haute voix, en criant même, avec l'espoir qu'il y eut dans la résonance du verbe une force capable d'atteindre leur source profonde de compréhension. Mais ce fut en vain. Une mésange fit entendre un cri privé de sens. Très haut dans le ciel, il y avait un aigle qui traçait des cercles, mais ils n'étaient les signes d'aucune géométrie symbolique. Je gravis les murailles des Crabioules et atteignis des plateaux de pierre où ne croît plus que l'arnica et le chardon bleu. A un carrefour de rochers je me trouvai tout à coup face à face avec trois croix grossièrement taillées. Les restes d'un ours étaient attachés à celle du milieu. Les animaux sauvages avaient dévoré sa chair et l'on voyait le crâne blanc sous des vestiges de peau. Ce crâne était tourné vers le ciel et, je ne sais pourquoi, il exprimait une grande force de silence, le silence de la nature résignée.

Pourtant la nuit quand j'avais repoussé la porte branlante de ma cabane et que j'essayais de dormir sur le lit de fougères que je m'étais préparé, j'entendais, à n'en pas douter, des voix qui parlaient, des voix inimaginables, comme si des passants fantastiques, au milieu des arbres et de la nuit conversaient autour de moi.

A qui ces voix appartenaient-elles ?

Je savais qu'en vertu des forces rétrogrades, de l'excès des passions jamais maîtrisées, il y avait des êtres qui avaient laissé le mal les dominer. La légende disait que cette partie des montagnes était habitée par un ancien homme, appelé Bassa Jaon. C'est lui qui avait rendu fou le saint homme de Camors. L'amour démesuré de la vie et des joies inférieures de son corps lui avait permis de vaincre provisoirement les bornes de la mort. On assignait une date à sa naissance et c'était l'an mille. Il volait les bergères qui conduisaient trop loin les troupeaux dans les montagnes et il les emportait dans les cavernes qui sont au-dessus des lacs glacés du pic Sacroux.

Car il y avait des lacs dont l'eau de cristal n'était jamais vue par personne, des lacs toujours enfermés sous un hermétique couvercle de glace. Et parfois cette glace se fendait et du fond des eaux sortait Mathagarri, la déesse verte. Elle aussi avait perdu son âme. Là-haut, dans le séjour des pierres, elle allait retrouver Bassa Jaon. Alors, le vent soufflait et on entendait leurs cris de très loin dans les vallées. Ils se lamentaient ensemble parce qu'ils savaient qu'un jour viendrait où une loi inexorable les changerait tous les deux en pierres immobiles, incapables de connaître la jouissance.

Mais chacun a les Dieux qu'il mérite. Je regardais ardemment les ténèbres, sachant que la montagne pouvait envoyer vers moi celle qui permet à l'homme de se purifier, de s'élever dans l'échelle des êtres. Il suffit d'avoir croisé une fois son regard. C'est Ilixone, la dernière déesse Cantabre qui s'est réfugiée sur les plus hauts rochers des Pyrénées et qui dort au creux des glaciers. Elle marche entre un izard blanc et une loutre blanche ; elle porte un manteau en peau de cygne sur l'épaule et ses pieds sont si blancs qu'ils se confondent avec la neige.

*

* *

Ce dimanche-là Placide Escoube, le bûcheron du village d'Oo, arriva beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire.

Il avait, me dit-il, des choses graves à m'annoncer. Il les avait apprises à Saint-Aventin où il y avait un marché qui réunissait les habitants du Val d'As-tos, ceux de la vallée d'Oueil et même ceux de Luchon et des bords de la Pique. Le vieux curé de Saint-Aventin avait prêché contre un hérétique. Cet hérétique venait de Toulouse. Il abusait les paysans par de faux miracles, et la nuit décrochait des fourches patibulaires les cadavres des condamnés, sans doute pour des usages magiques. Il avait tenté de soulever la lie du peuple contre les Capitouls et poussé par un désir pervers de souillure et de profanation, il avait introduit une fille publique dans un lieu secret de l'église Saint-Sernin. Il avait converti sa propre demeure en maison de débauche. Maintenant il s'entretenait dans la forêt de Crabioules avec les vieux Dieux du paganisme. Il avait tenté d'entraîner avec lui la vertueuse dame de Moustajon. On ne pouvait révoquer le témoignage de cette pieuse personne qui avait prêté serment devant les autorités ecclésiastiques. Elle avait fait justice en même temps d'une calomnie qui touchait le vénérable seigneur de Cazaril. C'était ce même hérétique qui crucifiait des ours dans la montagne pour faire une caricature de la Passion et abaisser la divinité de Jésus devant les aigles des som-

mets. Et cet hérétique c'était moi.

Le curé de Saint-Aventin avait annoncé qu'un châtement extraordinaire allait frapper l'impie dont il n'osait pas prononcer le nom. Et Placide Escoube s'était aussitôt enquis, en sortant de l'église, de ce que ce châtement pouvait être. Et voici ce qu'il avait encore appris.

Il y avait depuis quelques temps dans le pays un ecclésiastique qui enquêtait sur les vestiges des anciennes hérésies. Il avait le titre de légat apostolique et était un ancien inquisiteur du Lauragais. Il ne relevait que du pape et son autorité s'étendait sur toute l'église. Il s'appelait Alphonse Urraque et la dame de Moustajon, après la messe du vendredi à Saint-Aventin, avait couru de groupe en groupe pour annoncer que le saint légat apostolique lui avait fait l'honneur très grand de descendre dans la vieille demeure des Moustajon pour y préparer le châtement de l'hérétique. Elle baissait la voix pour dire que ce châtement était le plus terrible que put infliger l'église et elle murmurait l'excommunication !

Alphonse Urraque ! L'homme qui m'avait refusé autrefois l'autorisation d'ensevelir Raymond d'Alfaro. Le dominicain d'Avignonnet qui semblait avoir reçu la tâche mystérieuse de retrouver les liens unissant le présent au passé et permettant de savoir comment les âmes étaient liées les unes aux autres ! La plus terrible des tâches, celle qui empêchait la haine de mourir !



L'Eglise de Cazaril

L'EXCOMMUNICATION DANS LA MONTAGNE

L'été finissait. De grands vents passaient d'une vallée à l'autre. Les feuilles, l'air et les eaux changeaient de couleur. Les cornes des bergers avaient des notes plus profondes.

Placide Escoube était revenu plusieurs fois depuis le jour où il m'avait prévenu des dangers qui me menaçaient. Il n'était pas retourné à Saint-Aventin, me dit-il avec une certaine gêne et il n'avait rien appris de plus. Je m'attendais chaque jour à être cité, pour comparaître devant un tribunal ecclésiastique. Mais rien ne se produisit et je commençais à croire qu'Alphonse Urrique avait renoncé à ses intentions.

Ce fut un dimanche soir que l'événement eut lieu. Ce jour fut sans doute choisi à cause du marché de Saint-Aventin, pour que tous les habitants des vallées fussent impressionnés par les apprêts de la cérémonie.

Je me souviens que ce jour-là j'avais découvert au cœur de la forêt une clairière où des rosiers sauvages s'étaient multipliés en grand nombre, jetant autour d'eux tellement de roses que le sol était couvert de leurs pétales. Cette clairière était gardée par les épines des églantiers mais j'avais pu m'y introduire et j'avais vu avec surprise qu'il y avait au centre une pierre carrée, très ancienne, portant sur un de ses côtés un signe que j'avais déjà vu, fait de main d'homme et à moitié effacé par le temps.

Le soir était orageux. Le soleil en disparaissant derrière le col de Peyresourde teignait les nuages bas de clartés rougeâtres. La nuit approchait, couleur de rouille et pleine de chaleur inquiétante. Je repris le chemin de ma cabane, me promettant de revenir le lendemain.

C'est alors que j'entendis un cantique, une sorte de chant liturgique, un hymne de désespoir. Il était chanté par des voix nombreuses, au-dessus de moi, et il avait l'air de tomber lugubrement du ciel.

Je levai la tête. L'endroit de la forêt où je me trouvais était dominé par une grande muraille de pierre couverte d'un vêtement de genièvres et de romarins épais. J'étais monté le long de ce que les bêcherons appellent un chemin d'arbres, au moyen duquel ils font glisser les troncs vers les vallées. Mais il y avait un sentier de cailloux qui, après avoir contourné toute la montagne, passait plus haut et s'en allait vers les hauteurs des Crabioules où il n'y a plus que les aigles solitaires et les lacs morts dans leurs cirques de granit gelé.

Je vis d'abord une haute croix qui s'avancait sur le chemin, une croix qui me parut immense malgré la distance. Puis, je distinguai un long cortège qui marchait derrière la croix. C'étaient des prêtres revêtus des ornements sacerdotaux et ils s'efforçaient de donner à leur allure une certaine solennité.

Je les comptai. Ils étaient douze, c'est-à-dire le nombre rituel pour la cérémonie de l'excommunication majeure telle qu'elle se pratiquait au temps lointain des Albigeois. Douze ! Comment avait-on pu en réunir autant ? Il y avait les curés de toutes les paroisses voisines, celui d'Oo et celui de Luchon. A son grand nez et à ses grandes oreilles, je reconnus un chanoine de Saint-Bertrand. Un petit vieillard au dos voûté et aux longs cheveux blancs était monté sur un mulet. C'était le curé de Saint-Aventin. La marche avait dû être

jugée très pénible pour son grand âge. Il me connaissait depuis mon enfance. Je savais sa bonté et je ne doutais pas qu'il ne fut très triste d'avoir à exercer un châtement. Mais derrière lui, je reconnus à sa haute taille, Domitien de Barousse, le prêtre magicien. J'eus d'abord un frisson d'horreur en le voyant. Mais à la réflexion, sa présence me donna un apaisement. Si, sous l'impulsion d'un esprit ardent et plein de foi, une cérémonie de malédiction pouvait avoir un effet dans le monde spirituel, cet effet devait perdre sa force ailée, puisqu'une âme possédée par le mal y était associée.

Nue-tête, dans sa robe blanche de Dominicain, Alphonse Urraque marchait le premier. Il ne chantait pas, comme les prêtres qui le suivaient, et comme les paysans et les bûcherons qui avançaient derrière le cortège des ecclésiastiques. Tantôt il regardait d'un oeil anxieux la forêt qui était à ses pieds, tantôt il se tournait du côté du soleil couchant. Sans doute, dans le but de frapper théâtralement les âmes, avait-il combiné le moment de la cérémonie avec celui de la disparition du soleil et de l'arrivée des ténèbres. Il consulta un homme qui semblait lui servir de guide et qui, d'un geste admirablement précis, lui désigna la place exacte de ma cabane. Ce fut avec tristesse que je reconnus dans cet homme Placide Escoube.

Alphonse Urraque éleva la main et tout le cortège s'arrêta et le chant s'interrompit. Le curé de Saint-Aventin descendit avec peine de son mulet. Un homme déposa une sorte de fagot qu'il portait sur ses épaules. C'étaient des torches liées ensemble. Un sacristain, dans une robe violette, qui lui arrivait aux genoux se mit à courir çà et là pour les distribuer aux prêtres. Les paysans se rapprochèrent. Quelques-uns gravirent des rochers et se mirent dans l'attitude de gens qui veulent assister commodément à un spectacle. Je vis des faces béantes de stupidité. Je crus reconnaître au milieu d'autres femmes, la dame de Moustajon, et près d'elle, pâle dans sa collerette blanche, je vis l'ovale très pur et les yeux vides de Lucida de Domazan, la jeune fille sans âme.

Les paysans s'écartèrent pour laisser passer deux d'entre eux qui arrivaient les derniers. Ils portaient un cercueil vide qu'ils vinrent déposer devant Alphonse Urraque. Selon la symbolique de l'excommunication, le cercueil témoignait de la mort totale du pécheur et si le pécheur était docile, il venait s'étendre dans le cercueil.

L'ombre commençait à tomber de toutes parts. Le sacristain violet passa rapidement de l'un à l'autre pour allumer les torches. Alors, se plaçant à côté du cercueil, Alphonse Urraque s'avança à l'extrémité de la pierre surplombant la forêt et j'entendis sa voix un peu assourdie qui clamait vers moi :

— Michel de Bramevaque, êtes-vous là ?

En même temps les douze prêtres élevèrent leurs torches. Depuis le pic Sacroux jusqu'au Montarqué les étoiles naissantes reculèrent. Les ténèbres qui accouraient parurent s'enflammer et il y eut comme un grand cercle rougeâtre au-dessus de moi.

J'avais fait quelques pas en avant, et malgré les feuillages et les ombres, je distinguais le dessin de la tête d'Alphonse Urraque. Il me ressemblait d'une façon si frappante que j'aurais pu croire que c'était moi-même, un double sous une robe de Dominicain, qui venait de prononcer mon nom.

Je voyais reluire les ors passés des étoiles et des chasubles et s'agiter les silhouettes des prêtres. Leur même geste pour empêcher la torche de s'étein-

dre l'attisait en la secouant. Ces torches jetaient de grandes flammes intermittentes, on aurait dit qu'elles faisaient trembler les montagnes et le ciel, qu'elles arrachaient les chênes et les sapins pour en faire un holocauste à Dieu. La flamme que tenait Domitien de Barousse me sembla plus éclatante que les autres, être la flamme mère d'où avait jailli ces feux inattendus. Et tout d'un coup, une des premières chauve-souris, avec de grandes ailes maladroitement, parcourut le rang des prêtres, et il fallut que le sacristain la poursuivit avec un bâton.

Je me sentis petit et comme emporté avec les arbres par une force qui balayait toutes choses. Mais en même temps, il y eut en moi une volonté de résistance, un désir amer de braver la puissance de l'Église qui venait, sans raison ni justice, m'accabler dans ma solitude.

— Oui, je suis là, répondis-je, et je perçus que ma voix montait et était entendue de l'homme semblable à moi par sa forme extérieure de créature.

Sans doute savait-il par cœur le texte de l'accusation et les formules sacramentelles de la malédiction, car il ne lut rien et parla d'abondance. Comme il commençait, le vent du soir qui avait passé par les gorges d'Oo se mit à souffler et en même temps qu'il inclinait les flammes des torches, il emporta les formules latines et les dispersa.

Penché en avant, Alphonse Urrique ne se souciait pas si le pécheur que j'étais, comprenait ou non ce qu'il disait. Il était possédé par la haine que je lui inspirais et par une fureur plus grande qui embrassait non seulement tous les hérétiques vivants, mais aussi ceux du passé, ceux qui étaient morts sans avoir reçu la peine méritée.

Par un étrange phénomène, sa pensée allait de lui à moi et je la percevais avec aisance. Sans que cela fût expliqué dans son texte accusateur, je comprenais qu'il ne m'excommuniait pas pour les motifs exprimés, mais parce qu'il savait que l'antique croyance albigeoise avait traversé des siècles malgré l'Église du pape et vivait toujours dans mon cœur comme une flamme éternelle.

Plus il parlait et plus sa voix, assourdie d'abord, devenait émouvante et forte. Je sentais sa foi exaltée comme un soufflet sur mon visage. Je souffrais de sa sincérité dont j'étais obligé de ressentir la grandeur et la beauté. Ah ! Comme il croyait ! Comme il aimait son Église et son Dieu, pour haïr à ce point, comme il était prêt à verser mon sang, cet homme en robe blanche, si semblable à moi de visage, ce frère cruel qui avait placé son ciel plus haut que la justice. Sa sincérité soulevait la mienne.

J'aurais voulu parler, me défendre, combattre. Mais comment ? Je me sentais paralysé, gelé jusqu'aux os. J'étais attaqué, justement dans le temps où le doute qui était dans mon âme me rendait le plus vulnérable. Une grande force tombait sur moi et m'écrasait. Elle était faite d'ombre. J'avais le sentiment que par tous les couloirs des vallées, toutes les ténèbres répandues accouraient et pénétraient mon être à jamais. Ma foi était anéantie. J'étais venu là parmi les plus vieux arbres de la France, pour essayer de comprendre les mystères divins grâce au langage de la nature. Mais c'était fini. Je ne devais pas comprendre. Mon crime aux yeux de l'Église était peut-être seulement celui-là, avoir essayé de comprendre. Et je ne comprendrais jamais plus. Par la puissance de ses rites, l'Église me vouait aux ténèbres du mal.

Le désespoir m'envahit. Si j'avais pu crier, ma voix se serait élevée pour dire que j'allais venir m'étendre dans le cercueil ouvert à mon intention. Je

tentai même de gravir le rocher pour l'atteindre, me coucher entre les planches et demander à ce qu'on m'enterrât vivant.

Soudain Alphonse Urrique se tut. La dernière formule d'incantation et de mort venait de tomber de sa bouche.

— *In nomine Patris et filii et Spiritus sancti. Amen.*

Il se redressa et il fit un signe impérieux. Les douze torches s'abaissèrent en même temps. Elles jetèrent un vif éclat et s'éteignirent. Les douze prêtres les écrasèrent sous leur pied comme le symbole de mon âme retranchée de la communion des créatures, de ma vie spirituelle qui prenait fin.

Et alors, dans la nuit qui recouvrit tout à coup les forêts et les montagnes, une grande lumière se fit en moi. Je vis et je compris soudain tout ce qui m'avait paru inexplicable, le silence des Dieux et leurs paroles plus mystérieuses que leur silence, la vertu du Graal, sa beauté sacrée et son caractère insaisissable. Je l'avais cherché et il était partout autour de moi. L'émeraude qui reposait maintenant sous la basilique Saint-Sernin ne contenait qu'une goutte du sang du monde. Le véritable sang de Jésus-Christ ruisselait de tous les côtés avec les rougeurs de l'automne dans les feuillages. Il avait teint les vieux chênes et donné cette nuance de rouille aux genévriers. Il était dans toute la nature. Je vivais sous une pluie de sang divin. On pouvait communier avec n'importe quelle eau de n'importe quelle source. Le mystère de l'esprit était accessible à tous. Et tout le monde pouvait être sauvé. Il n'était pas besoin de talisman magique, de relique libératrice. Chacun devait faire son salut lui-même. Il devait le trouver au fond de lui et l'allumer comme une lumière endormie dont il était seul à pouvoir faire jaillir la flamme.

Cette vérité était si éclatante qu'elle me remplissait de la suave allégresse que donne seule la contemplation de ce qui est vrai. Je levai la tête et je vis une étoile inconnue qui brillait d'une façon inaccoutumée comme pour me donner une confirmation venue de l'ordre immuable des choses. Jamais les étoiles ne m'avaient paru aussi belles et aussi bien réparties dans le ciel.

Cependant, j'entendais sur le chemin des voix humaines qui s'interpellaient. Le cortège des prêtres reprenait la route du retour. Le mulet du curé de Saint-Aventin refusa d'abord d'avancer. Puis il y eut un grand bruit et des exclamations. On avait laissé tomber le cercueil dans les rochers où il dégringola et se brisa. Les voix baissèrent et devinrent des chuchotements. Les derniers hommes attardés durent être saisis par la peur et leurs silhouettes s'évanouirent.

La forêt silencieuse se remit à vivre. J'entendis la sève couler dans les arbres et je fus sensible aux mouvements des racines à travers la terre. Des troupes d'oiseaux réveillés prirent leur vol et planèrent sous les étoiles. Les branches s'épanouirent en gerbes. Et moi, rempli de joie, je ramassai mon bâton, et je me mis à marcher.

J'allai. Un peu plus tard une cloche résonna au loin, qui sonnait la messe des morts. Je vis à une grande distance comme des enluminures sur le livre de la nuit, les vitraux de l'église de Saint-Aventin, où, selon le rite, on priait sur la mort de l'excommunié, de celui qu'aucun jugement dernier ne pourrait plus réveiller. Mais les trompettes avaient déjà sonné pour moi.

Je descendis par le chemin à pic des troncs d'arbres. La nature s'éveillait à mon passage. Les blaireaux fendaient les futaies avec des grognements de satisfaction. Je vis les yeux rusés d'un renard fixés sur moi avec une attention

dépouillée de crainte. Des serpents et des hérissons marchaient sous les arbres et faisaient rouler des pierres. Comme je sautais un ruisseau, une truite fit un bond et je vis son corps d'argent reluire comme le métal d'un reliquaire. Une chouette se posa près de moi. En vertu de mon extraordinaire faculté de perception, j'entendais les fourmis sortir des fourmilières et je savais qu'elles levaient de mon côté leur lance aigüe en signe d'amitié. Je voyais devant moi dans l'azur céleste et sans y ajouter d'importance, tourner une sorte de roue qui était le signe entrevu dans la journée sur une pierre, au milieu d'une clairière pleine de roses.

J'étais ébloui par une lumière qui venait de moi et qui me donnait la joie de comprendre. Je comprenais l'harmonie qui avait fait porter le Graal par la plus humble créature dans l'endroit le plus sacré de la terre. Le Graal que j'avais cherché était tout de même dans mon cœur. Le sang de Jésus-Christ coulait en moi. J'étais Jésus-Christ.

LA ROSE DES QUATRE CAVALIERS

Il y avait dans le jardin d'Isaac Andréa un antique autel votif avec des sculptures de dieux qui devait remonter à une époque très reculée.

Il était placé juste à l'extrémité du petit cloître qui bordait le jardin et celui qui se tenait devant cet autel voyait devant lui les sinuosités bleuâtres de la Garonne, les vignes au penchant des coteaux et, quand le temps était clair, l'ombre délicate faite par les Pyrénées lointaines.

Isaac Andréa m'avait accueilli dans sa maison, non loin de Toulouse. Elle était isolée à l'extrémité d'un petit chemin bordé de cyprès. Elle était pleine de livres et de manuscrits. Les jours de pluie nous déchiffrions certains parchemins Grecs ou Byzantins provenant de l'ancienne abbaye sur l'emplacement de laquelle était construite la maison. Quand il faisait beau, nous devions sur les problèmes de la vie et de la mort, le long d'un cloître, dans le quadrilatère du jardin où parmi les figuiers et les eucalyptus entourés de glycines, il y avait des pierres tombales sans inscription.

Il me disait quelquefois :

— Vois-tu, les oeuvres sont inutiles.

Et je songeais à ce qu'étaient devenues mes bonnes intentions.

— La seule aide que le sage puisse donner aux hommes, vient de sa pensée active dans la solitude.

— Quelle est cette déesse, lui demandai-je un jour, en lui montrant sur l'autel une forme de pierre au visage très pur et comment a-t-elle pu demeurer dans une abbaye ?

— Il y a eu, parmi les premiers Chrétiens, des moines éclairés qui comprenaient les symboles des anciens Dieux. Cette déesse est Ilixone, l'élan de l'âme vers le divin. On la reconnaît à l'izard et à la loutre qui sont à sa droite et à sa gauche. Le sculpteur primitif a poli la pierre d'une manière spéciale, pour conserver la blancheur, signe de la pureté.

— Et cette pierre-là, demandai-je encore, qui est taillée comme les bornes indicatrices que l'on voit à la croisée des chemins, que veut-elle dire ?

Je montrai une pierre qui avait sur un de ses côtés deux lignes brisées en trois parties et formant une sorte de roue. Elle était semblable à celle qui m'avait intrigué dans la forêt des Crabioules.

— Elle indique bien un chemin à suivre, mais c'est un chemin qui ne va vers aucune direction connue. Ce signe fut gravé autrefois un peu partout par des hommes qui venaient d'Orient. Il suffisait à résumer une immense sagesse. Mais le sens de cette écriture est perdu. Le Saint Graal aussi est une parole vivante du même langage. Vois-tu, un izard et une loutre blanche, un dessin géométrique à un carrefour, le sang divin d'un homme parfait au fond d'une coupe, c'est la même chose. Pureté, détachement, amour, c'est tout ce qu'ont trouvé les hommes et ce qu'ils se transmettent éternellement.

J'étais étonné quelquefois que jamais personne ne vint rendre visite à Isaac Andréa. Ne s'était-il donc jamais lié avec d'autres hommes pareils à lui ?

Un jour où nous avons fait des calculs relatifs à la distance des planètes

et où nous avons parlé des voyages que l'âme accomplit après la mort, je lui demandai :

— Sommes-nous seuls à chercher ?

— Il y a d'autres hommes, me répondit-il, mais il y en a très peu. Et le difficile est de les rencontrer.

Il s'arrêta un instant et ajouta

— On ne les rencontre jamais.

Or, ce même jour, un peu plus tard, comme Isaac Andréa était rentré dans la bibliothèque et que je marchais seul dans le jardin, je vis à mes pieds une grande rose fraîche. Les rosiers du jardin étaient entièrement défleuris ; il fallait que cette rose eût été jetée par-dessus le mur.

Je me souvins tout d'un coup que j'avais cru percevoir, quelques minutes auparavant, un bruit de chevaux. Je courus jusqu'à l'autel de la déesse Ilixone et je vis au loin, après le dernier cyprès du chemin, sur la route qui s'en allait vers la Garonne, les silhouettes de quatre cavaliers qui avaient, me sembla-t-il, des manteaux noirs flottant au vent.

J'appelai Isaac Andréa et je lui tendis la rose. Il la prit, l'éleva dans la direction du soleil couchant et murmura :

— La rose !

Je lui montrai les cavaliers qui s'éloignaient et allaient disparaître sur la route. Il les suivit des yeux attentivement.

— Oui, il y a ceux-là, fit-il à demi-voix. Il passent sans s'arrêter. Et il y a aussi les autres.

— Quels autres ?

— Ne t'es-tu pas éveillé quelquefois, te sentant meilleur, avec le sentiment que la vie était plus belle et le sentiment aussi qu'il s'était passé quelque chose de doux et d'admirable pendant ton sommeil ?

— Oui, cela m'est arrivé.

— Je l'ai éprouvé moi-même souvent. C'est qu'on avait jeté dans notre âme une rose invisible, dont elle était embellie. Mais l'être qui l'avait jetée, celui-là, qui était-il ? Entreverrons-nous sa silhouette quand nous cheminerons, non pas au bord de la Garonne, mais le long du fleuve des morts ? Et même, alors, que saurons-nous ? Ne faudra-t-il pas chercher encore ? Tu apercevras peut-être un nouveau Graal, levé par un chevalier dément, dans des montagnes toujours plus lointaines. Qui sait, si ce n'est pas la meilleure, l'unique certitude, dans cette vie redoutable et avant la mort inconnue que ce morceau de beauté, une rose, jetée en passant par un homme fraternel que nous ne connaissons jamais ?

